

N.-D.e de bon rencontre à Laus près de Gap { 1.º 1853 (martel) 2.º 1817.

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME DU LAUS.

HISTOIRE

DU SANCTUAIRE

DE NOTRE-DAME DU LAUS

(HAUTES-ALPES.)

ET DE

LA PIEUSE BERGÈRE

QUI L'A FONDÉ,

Par M. l'Abbé Auguste MARTEL,

Chanoine honoraire, Missionnaire apostolique,
Ancien Vicaire-Général et Supérieur de la Maison du Laus.

DEUXIÈME ÉDITION.

DIGNE,

REPOS, ÉDITEUR, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Propriétaire et Éditeur du Graduel-Vespéral in-12 et in-folio, approuvé par les Évêques de la Province ecclésiastique d'Aix.

1853.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Grâce à Dieu, il n'est plus nécessaire d'employer ni *introduction*, ni considérations de divers genres, pour démontrer au public que le sanctuaire vénéré de Notre-Dame du Laus est l'œuvre de Jésus et de Marie, et que cette œuvre est pleine de grâce, merveilleuse, toujours féconde. La première édition de l'*Histoire du Sanctuaire de Notre-Dame du Laus et de sa pieuse bergère*, s'est écoulée rapidement, bien que tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, et a produit son effet. Marie, qui a fait et qui continue à faire, au Laus, tant de merveilles, a daigné permettre que le bruit s'en répandit au loin. Des fidèles, habitant aux extrémités de la France, après avoir lu ce petit livre, se sont dit comme autrefois les bergers de Bethléem : *Partons et allons voir* de nos propres yeux *ce qu'on nous a dit* (1). Ils sont venus...., et ce saint lieu en a plus dit à leur cœur, incomparablement, que le livre n'en avait dit à leurs yeux.

L'*Histoire du Sanctuaire de Notre-Dame du Laus et de sa pieuse bergère* est connue jusqu'aux dernières limites de la France, de Bordeaux à Strasbourg, de la Manche aux Alpes; elle l'est à l'étranger, en Italie, en Suisse, en Piémont, jusque sur la terre d'Afrique. Il n'y a pas six mois qu'un ministre anglican, devenu prêtre catholique, par la grande miséricorde de Dieu, faisant une collecte à Marseille pour la construction d'une eglise catholique dans sa paroisse, l'emportait en Angleterre, sur la simple indication d'une revendeuse, comme une sorte de secret pour bâtir son église, à l'exemple de la bergère du Laus, sans autre ressource que sa confiance en Dieu et la protection de la très Sainte Vierge.

(1) Luc, 2, 15.

On ne saurait plus désormais considérer l'*Histoire du Sanctuaire de Notre-Dame du Laus et de sa pieuse bergère* comme n'ayant qu'un intérêt local, mais comme un ouvrage agiologique, puisque, indépendamment des avertissements célestes que la bergère donne de la part de Marie ou des anges, et dont l'application pratique convient aussi bien aujourd'hui qu'alors à toutes les conditions, à tous les âges, à toutes les situations : les grandes vertus, les saints exemples sont de tous les lieux et de tous les temps. Sous le rapport agiologique, et par suite d'intérêt général, il est, ce nous semble, peu de *vies* plus édifiantes, plus dramatiques, plus naïvement attachantes que celle de la bergère du Laus.

L'*histoire* d'une œuvre telle que celle *du Laus* devait être écrite en style simple et approprié à la physionomie des faits qui en forment le fond. Or, non-seulement les faits et le langage des personnes qui interviennent essentiellement dans l'œuvre portent un caractère ineffaçable de modestie et de simplicité, mais encore ne tendent qu'à inculquer l'humilité et la simplicité chrétiennes. Nous pouvons donc dire, après le pieux Abessy, auteur de la *Vie de saint Vincent de Paul*, que cette *histoire n'est pas une pièce d'éloquence, mais un simple récit de la vie d'une servante de Dieu, laquelle, ayant fait toute sa vie une profession très-particulière d'humilité, ce serait, en quelque façon, aller contre son esprit, et défigurer sa vertu, que de la revêtir des ornements d'une éloquence mondaine.... On ne saurait bien réussir, en rapportant les actions vertueuses des saints, qu'en les décrivant avec le même esprit dont elles ont été animées* (1).

---

(2) Vie de Saint Vincent de Paul.



DÉDICACE

Auguste Reine des Anges et des hommes, ous dont la majesté, la gloire et la beauté ffacent celle de toute créature; vous dont s miséricordes et la bonté sont au-dessus e toute parole humaine, daignez permettre u dernier de vos serviteurs de déposer, à os pieds, ce petit livre, qui est tout vôtre et tous les titres : tout vôtre, parce qu'il est niquement consacré à procurer votre gloire à vous faire aimer, bénir, admirer : tout

vôtre surtout, parce qu'il n'y est parlé que de vos incomparables miséricordes sur les pécheurs, que de vos prévenances envers une humble bergère, et des merveilles sans nombre que vous avez opérées, par un si faible instrument, ô humble des humbles !

Or, si, dans le règne de la nature, les fleuves doivent retourner à leur source, pour couler de nouveau et féconder la terre, sous le règne de la grâce, nos reconnaissances doivent suivre de près vos faveurs, et tout ce que nous avons doit être dévoué à votre gloire, et remonter à vous, comme à la source première de toute grâce, après Dieu. Tout indigne qu'elle est de vous, daignez agréer ma très-petite offrande, ô Mère de bonté ! daignez abaisser, sur ceux qui liront ce livre, un de ces regards, de ces sourires qui pénètrent, pacifient, enivrent saintement les âmes. Daignez bénir, dilater, soutenir de plus en plus votre admirable sanctuaire du Laus ; continuez d'y prendre vos complaisances, d'y attirer, par d'invincibles attraits, ceux qui ont besoin de vos miséricordes, et de les y sanctifier à jamais.

INTRODUCTION.

On possède au Laus des *Manuscrits* extrêmement curieux, et qui renferment un riche fonds d'édification. Ces manuscrits (1) contiennent l'histoire du vénéré sanctuaire de Notre-Dame du Laus, et de la pieuse bergère qui l'a fondé, comme docile instrument de la Sainte Vierge, car c'est la Sainte Vierge qui en est la véritable et la principale fondatrice.

En appliquant à ces précieux *Manuscrits* les règles d'une saine critique, on trouve qu'ils renferment tous les caractères désirables d'authenticité, et qu'ils méritent une foi entière.

Ils sont écrits par quatre auteurs dif-

(1) Forment six volumes in-4°, cartonnés.

férents : le frère Aubin, ermite de Notre-Dame de l'Erable ; M. Grimaud, juge ; M. Peytieu et M. Gaillard, prêtres.

Ces écrivains étaient tous contemporains ; ils ont vu naître le pèlerinage, ils ont été témoins des faits qu'ils racontent. C'était essentiellement des hommes de bien, vénérables par leurs vertus et suffisamment instruits. Ils affirment qu'*ils n'ont pas écrit une syllabe sans vérifier, et s'assurer des faits qu'ils n'ont pas vus*, Et l'un d'eux ajoute : *Dieu n'aime pas le mensonge, et le Laus non plus n'en a pas besoin, il est assez autorisé sans cela ; ce que je dis est exactement vrai.*

Chaque Mémoire porte le nom de son auteur, et quand on ne saurait pas qu'ils ont écrit séparément, on les reconnaîtrait sans peine au ton, au style, qui décèlent, involontairement même, le caractère, la capacité, le fond et les habitudes de l'écrivain

Non-seulement tous ont pu vérifier les faits publics, éclatants, merveilleux qu'ils racontent, mais encore ils y sont mêlés, ils parlent comme acteurs, en mille occasions.

Ils n'avaient aucun intérêt à supposer des faits suspects ou controuvés, et ils en avaient beaucoup à s'assurer que ces faits étaient exats, puisque leur repos, leurs biens, leur réputation, leur existence, et, chrétiennement parlant, leur éternité était en jeu, et dépendaient de leur intelligence, de leur sagesse à examiner mûrement ces faits, afin de ne pas se dévouer corps et biens à une œuvre fondée sur le mensonge, ou sur l'illusion. Que n'ont-ils pas souffert pour défendre le pèlerinage, qui n'était appuyé que sur ces mêmes faits? Or, personne ne se dévoue à la douleur, sans de très-graves motifs.

Ils écrivent en forme de journal, ils indiquent l'année, le mois, le jour,

l'heure, les lieux où les faits se sont passés, toutes choses qui excluent jusqu'au soupçon d'une supposition, postérieure à leur époque, et qu'il leur eût été impossible d'imiter, après coup, sans se trahir par quelque endroit.

Ces *Manuscrits* ont été commencés, dès la première année du pèlerinage (1664), et continués jusqu'en 1712. Parmi les auteurs, les uns ont vécu, dans cet intervalle, ving ans du vivant de la bergère, un autre quarante, et le dernier quarante-huit.

Le style, le ton inimitable de candeur et d'ingénuité qui frappent le lecteur, suffisent à indiquer l'époque où ils ont été écrits, et à démontrer leur authenticité.

La conservation de ces munuscrits est presque une merveille. Ils avaient été déposés dans la bibliothèque du couvent, par le dernier survivant des auteurs, M. Gaillard, en 1712, et remis

aux religieux de Sainte-Garde, qui les conservaient soigneusement, quand les barbares de 91 vinrent piller le couvent et l'église ; tous les livres furent emportés au district d'Embrun, les manuscrits seuls ont été sauvés, on ne sait par qui, ni comment. La Providence veillait sur leur conservation et leur intégrité, car, pendant même les mauvais jours de la Terreur, elle a conservé, dans le voisinage du Laus, un Père de Sainte-Garde, M. Jouvent, lequel est rentré dans le couvent en 1802, pour desservir de nouveau le sanctuaire, et attester l'intégrité de nos manuscrits, aux religieux Oblats de Marie, à qui il les a remis intacts en 1818, et ces derniers les ont transmis, à leur tour, aux missionnaires du diocèse, qui leur ont succédé, en 1841.

C'est sur ces *Manuscrits* que nous avons composé notre *Histoire du Sanctuaire ;* mais nous avons dû nécessaire

ment faire d'abord connaître la bergère, suscitée pour l'établir.

En publiant aujourd'hui l'*Histoire de Notre-Dame du Laus* et celle de *la Bergère*, qui n'en font qu'une, tant les fils en sont mêlés et entrelacés, nous éprouvons le besoin de prévenir le lecteur qu'il partagera très-probablement l'étonnement dont nous avons nous-mêmes été frappé, en lisant les merveilles sans nombre dont cette histoire n'est qu'un tissus. La vie des saintes les plus illustres ne renferme rien qui, dans son ensemble, soit plus constamment au-dessus des voies ordinaires de Dieu sur les âmes, rien de plus simple et de plus naïf, rien qui présente des caractères de vérité et de sainteté, de grandeur et de zèle, plus frappants et plus saisissants à la fois.

Du reste, nous sommes heureux d'appuyer ce jugement par celui de prélats éminents, qui ont visité le sanctuaire du

Laus et interrogé la bergère, de saints, et savants religieux de divers ordres (1), qui l'ont porté avant nous, en diverses circonstances. Après avoir lu les *Mémoires contemporains*, aucun n'a manqué de témoigner sa surprise que l'on eût laissé, dans l'obscurité depuis des siècles, toute une suite de merveilles si propres à manifester les miséricordes de Marie, à ranimer la piété de ses enfants et à inspirer la confiance aux pécheurs.

On a donné au public, il est vrai, en 1736 et 1832, des *notices* sur Notre-Dame du Laus, mais si abrégées et si vides des détails qui font tout l'intérêt d'une histoire, qu'après les avoir lues, on n'a qu'une idée fort imparfaite des desseins de la Sainte Vierge, dans la fondation du pèlerinage du Laus, et surtout des vertus et des travaux de la merveil-

(1) Entre autres des Jésuites (1665-69), des Dominicains (1720), des Bénédictins (1846), des Augustins (1847), des Chartreux (1848),

leuse Bergère, qui s'y est dévouée ; car l'*Histoire de Notre-Dame du Laus* n'est pas seulement une histoire touchante, pleine d'enseignements divins, de faits merveilleux, de tableaux et de détails piquants, de traits naïfs et admirables, d'exemples édifiants qui portent la terreur, et plus souvent une douce confiance dans les âmes, mais elle est encore un drame magnifique dans l'ordre moral, où interviennent habituellement les puissances du ciel, où se manifestent les volontés expresses de Dieu et de la divine Marie, où se déroulent, par une suite bien soutenue, les événements les plus inattendus, où se traitent les plus hauts intérêts dont il soit donné aux hommes de s'occuper, leur salut, leur éternité, où les causes en apparence les plus faibles, produisent des effets prodigieux, où la bonté, la miséricorde de l'auguste Marie pour les âmes, ses menus soins, ses prévenances

attentives pour une pauvre bergère jettent dans une surprise inexprimable, et pénètrent l'âme d'une indicible suavité.

Le siècle, me dit-on, est raisonneur et mécréant; soit. Cette longue suite de révélations heurtera la délicatesse de certains lecteurs; on se récriera que tout cela n'est plus de notre siècle, ni pour nos temps éclairés.... Mon Dieu! quand les Apôtres vinrent apporter aux hommes les révélations renfermées dans l'Evangile, les juifs et les païens se scandalisèrent: je ne serais pas surpris que des juifs et des païens, à qui l'on donne aujourd'hui le nom de chrétiens, se scandalisent en lisant les révélations fréquentes de la Sainte Vierge à une simple bergère. Mais, pourvu que les humbles croient, il suffit; et certainement ils croiront avec joie, et puis je n'écris pas pour ce qu'on appelle proprement le siècle. Il pourra donc sourire et s'égayer. Ne rit-il pas de la croix et de l'Evangile!....

J'écris pour les âmes droites, qui cherchent le règne de Dieu avec sincérité, qui prennent parti résolument pour une humble simplicité, gage assuré de cette paix inestimable, et de cette familiarité de la part de Dieu, que le pieux *auteur* appelle avec tant de raison : *Stupenda nimis* (qui dépasse toute surprise).

La première obligation de celui qui écrit l'Histoire est d'exposer fidèlement tout ce qui doit entrer dans la trame de son récit. Or, je ne veux point faillir à cette obligation indispensable.

Les révélations de sainte Brigitte, de la vénérable mère Marie d'Agréda, de sainte Thérèse, de Catherine Emeric et de tant d'autres saints personnages, qui édifient les lecteurs chrétiens et que l'Église ne garantit pas, même en plaçant sur les autels plusieurs de celles qui ont eu ces révélations, ne reposent pas toutes, comme celles de notre bergère, sur un monument toujours subsistant, et

toujours source intarissable de nouvelles grâces

Quant aux révélations, menus soins et priviléges dont la bergère a été favorisée, toutes les difficultés que pourraient y trouver des enfants de l'Eglise (les autres nous sont étrangers) tombent devant ces réflexions si judicieuses d'un grave et pieux auteur : « Il ne faut point,
« dit le P. Saint-Jure, mesurer la bonté
« de Dieu à notre cœur, petit et rétréci.
« Les Pères, quoique sages, sérieux et
« âgés, jouent quelquefois et bégayent
« avec leurs enfants. L'un d'eux, très-
« grand personnage, capitaine renom-
« mé, et qui fut Agésilas, roi de Sparte,
« ayant été surpris par un de ses amis
« comme il courait sur un bâton avec
« un petit enfant qu'il avait, et remar-
« quant que cet ami était étonné de lui
« voir faire cette action, lui demanda
« s'il avait des enfants. L'autre répon-
« dant que non.—*Ne vous étonnez donc*

« *pas de ce que je fais*, lui dit Agésilas,
« *il faut être père pour avoir de pareilles*
« *tendresses et venir à ces oublis de soi-*
« *même*. On ne doit donc pas trouver
« étrange si *Dieu*, le vrai père des hom-
« mes, a des bontés si aimables et des
« douceurs si charmantes pour les
« saints, qui sont ses plus chers enfants;
« et *pour juger de la vérité des témoi-*
« *gnages qu'il leur en donne, il faudrait*
« *avoir l'amour même dont il les pré-*
« *vient*. Après les mystères de l'incar-
« nation et de l'eucharistie, après ce
« que Dieu a fait pour l'homme dans le
« premier, et ce qu'il fait encore tous
« les jours dans le second, et dont nous
« ne pouvons douter. *Il n'y a rien d'in-*
« *croyable en fait de grâce. Dans une*
« *seule communion, Notre-Seigneur té-*
« *moigne plus d'amour à un homme im-*
« *parfait, et se communique à lui avec*
« *plus de merveilles qu'il n'en a fait pa-*
« *raître à tous les saints, dans toutes les*
« *communications extraordinaires.* »

Cela dit, exposons les faits.

Le pèlerinage de Notre-Dame du Laus est établi depuis 1664 et s'est invariablement soutenu jusqu'à ce jour (1853). C'est une durée de 189 ans. Bien des empires qui effrayent la terre durent moins...... La durée, sans moyens humains qui appuient, est le cachet des œuvres de Dieu.

Or, ce pèlerinage a été fondé, sur une volonté expresse de la Sainte Vierge, par l'humble bergère appelée plus tard *sœur Benoîte,* dans le dessein que nous dirons ailleurs. pour l'exécution de ce dessein, tout d'amour et de compassion envers les chrétiens, la divine Marie veut bien se montrer à la bergère, à des distances rapprochées, durant *cinquante-six ans*, afin de lui inculquer ses volontés et ses vues en détail. Elle lui fait porter fréquemment ses ordres par des Anges, et la revêt du don de lire dans les consciences et dans l'avenir. Elle communique à

cette villageoise plus de lumières, que n'en possèdent les plus grands docteurs. Elle l'élève à la pratique des vertus héroïques, et lui confie une mission sainte, difficile, et de la plus haute importance ; elle en fait sa confidente intime, son amie, son apôtre ; elle la choisit comme un organe fidèle de ses miséricordes et la charge d'avertir, de reprendre, de faire amander les pécheurs de tout rang, de tout âge, de toute profession ; elle la soumet à des épreuves sans pareilles, et lui donne à soutenir une lutte acharnée et sans trève, contre les ennemis de son dessein, et surtout contre les démons ; elle se montre magnifique et généreuse envers sa bergère chérie, multiplie en sa faveur ses témoignages de bienveillance, sème sa vie de miracles, ou plutôt fait que la vie entière de cette bergère, ses travaux et ses œuvres deviennent un long miracle.... tout cela n'est, et ne saurait être l'ouvrage des hommes.

Les choses qui viennent de Dieu portent avec elles une vertu secrète qui les persuade suffisamment. Je m'en tiens là. Les raisonnements sont superflus lorsqu'on peut dire aux hommes, avec assurance : Ouvrez les yeux et voyez ; on ne vous demande que cette grâce. C'est d'un fait clair comme le soleil qu'il s'agit. Qu'il me soit toutefois permis de faire un rapprochement fort simple.

Aucun homme raisonnable et sans préjugés ne peut douter que l'établissement seul de la religion chrétienne ne soit une preuve solide de sa divinité, et un effet plus éclatant de la puissance de Dieu, que les miracles mêmes de l'Evangile. Douze hommes ignorants, obscurs, pauvres, entreprennent de changer et de convertir le monde. Ils prêchent, ils prient, ils souffrent, et ils convertissent le monde ! et leur œuvre dure ! Evidemment Dieu est

là. Mais ce *Dieu qui*, selon l'admirable pensée de saint Augustin, *n'est pas plus grand dans la création des astres et leur bel ordre que dans l'organisation d'un insecte*, ce Dieu sait marquer de son cachet les œuvres particulières, comme les œuvres générales. Ainsi, au milieu du siècle le plus éclairé des temps modernes, quoi qu'on dise, en 1664, une bergère âgée de dix-sept ans, ignorante ; elle ne savait pas lire ; pauvre, sa condition l'atteste ; obscure, personne n'en avait ouï parler ; sortie d'un petit village, sans autre ressource que sa candeur et son innocence, se produit tout à coup et affirme que la Sainte Vierge lui est apparue plusieurs fois, et qu'elle lui a annoncé que, dans le lieu où se trouve une chapelle ruinée, *une grande église sera bâtie, ornée, dotée*, et que *ce sera un lieu de miséricorde et de grâce pour les pécheurs.* Le bruit de cette nouvelle se répand

avec rapidité; d'abord on regarde la bergère comme une visionnaire, les mépris et les contradictions ne lui sont pas épargnés; cependant les populations accourent et sont heureusement surprises de se trouver dans cette chapelle, sous une influence pénétrante qu'on ne ressent pas ailleurs; des guérisons extraordinaires, des conversions inespérées s'opèrent et commencent à justifier les prédictions de la bergère; alors l'autorité ecclésiastique s'émeut; plusieurs prélats, des vicaires généraux, des docteurs, des religieux, prévenus contre elle et contre son œuvre, font subir à la pauvre fille des interrogatoires sévères et prolongés; elle répond à tout avec une précision qui confond ses juges, mais qui ne les guérit pas de leurs préventions; du reste, ils déclarent ne pas *croire un mot* de ce qu'affirme la bergère, et demandent des *miracles*; satisfaits sur ce point im-

portant, ils ne continuent pas moins à traverser ses desseins....

Toutefois, chose étrange ! quoique dépourvue de tous secours humains et battue, depuis son origine, de toutes les tempêtes, l'œuvre du pèlerinage s'affermit et se développe ; on y vient de toutes les provinces de France et des royaumes voisins, et cette œuvre destinée, en petit, comme celle des apôtres l'était, en grand, à soulager les infirmités, à instruire les ignorants, à retirer les pécheurs de leurs désordres, à étendre le règne de Jésus-Christ, cette œuvre traverse les siècles et dure toujours utile, toujours merveilleuse, méprisée par les esprits frivoles, mais toujours chérie, vénérée par les âmes pieuses qui y trouvent Dieu et la divine Marie. Si cette œuvre n'a pas les caractères qui marquent les œuvres de Dieu, il faudrait nous dire à quel signe on doit les reconnaître.

Il nous a semblé, d'après des encouragements et des instances honorables, que cette grande lumière ne devait pas rester plus longtemps enfouie ; qu'une œuvre si admirable, et si propre à manifester les bontés ineffables de la divine Mère, ne devait pas être dérobée davantage aux fidèles, dont elle ravivera la piété. J'ai cru même exécuter un ordre trois fois réitéré par la Sainte Vierge, en 1707 et 1708.

Les recommandations qu'elle a faites à cet égard ne permettent pas de douter que ce petit travail ne lui soit agréable ; trop heureux que l'auguste souveraine du ciel m'ait permis d'élever cet humble monument à la gloire de son nom sacré. Qu'il soit béni, aux siècles des siècles !

HISTOIRE

DU CÉLÈBRE SANCTUAIRE

DE NOTRE-DAME DU LAUS

et de

LA PIEUSE BERGÈRE

QUI L'A FONDÉ

CHAPITRE 1er.

Naissance et premières années de la Bergère.

Benoîte Rencurel naquit à Saint-Étienne-d'Avançon, le jour de Saint Michel Archange, 29 septembre 1647. Son père se nommait Guilhaume Rencurel, et sa mère Catherine Matheron. Saint-Etienne est un petit village dans les Hautes-Alpes, qui appartenait autrefois au diocèse d'Embrun, et qui n'a de remarquable aujourd'hui que la maison de sa pieuse Bergère dont nous écrivons l'Histoire. Le Laus est un hameau de ce village vers le nord, et à trois kilomètres de distance.

Les parents de Benoîte étaient bons catholiques et vertueux, mais ne vivant que du travail de leurs mains et du produit de quelques terres.

Le démon, à qui cet enfant devait plus tard arracher tant de victimes, commença de bonne heure cette guerre implacable qui n'a fini qu'avec sa vie; plusieurs fois, durant la première enfance de Benoîte, cet esprit infernal essaya de la blesser, ou de lui ôter la vie par divers accidents.

A trois ou quatre ans, elle avait déjà une prévoyance surprenante à cet âge, mais sa charité pour le prochain, dont elle était destinée à devenir martyre dans la suite, n'était pas moins admirable.

La famine était grande en ce temps-là, et on sait quelles en sont les rigueurs dans des pays habituellement malheureux; des enfants de son âge la prient de leur donner quelque chose, car elles se mouraient de faim. Benoîte leur dit qu'elle n'avait point de pain, et qu'il n'y avait dans la maison que du fromage et du vin. Sa mère était absente; elle rentre au moment que Benoîte mettait à la disposition de ces enfants les seules ressources de la maison. Sans égard pour l'intention pieuse de sa fille, cette femme la châtie cruellement. Ce n'est pas la dernière fois que nous la verrons expier, par des souffrances, ses actes de bonté et de charité,

Son père l'aimait beaucoup et semblait pressentir les destinées de sa fille; elle n'avait que sept ans lorsque la mort le lui enleva. Sa mère resta chargée de trois enfants en bas âge, et fut dépouillée du peu qu'elle possédait; mais cette pauvre veuve avait dans Benoîte un ange de consolation qui suffisait à réparer toutes ses pertes; elle ne cessait de dire à sa mère de ne point s'affliger, *que Dieu et sa sainte Mère les assisteraient.*

Cette confiance en Dieu, facile dans l'abondance, mais vraiment héroïque dans une extrême indigence, le goût pour la prière, le zèle pour engager ses compagnes à prier, toutes les plus heureuses dispositions se



développaient rapidement dans cette enfant de bénédiction et obtenaient déjà des miracles, nous n'en rapporterons que deux, parmi ceux dont les contemporains ont conservé le récit.

Une femme de Saint-Etienne était dangereusement malade et avait perdu la parole. avant d'avoir pu recevoir les Sacrements. Benoîte, âgée de huit ans, dit à ses compagnes : « Allons réciter le Rosaire pour cette « malade ; » elles y vont, en effet, et à peine la prière de cette enfant est terminée, que la malade recouvre la parole, se confesse, communie avec beaucoup de piété et meurt très-chrétiennement.

Vers le même temps, Benoîte accompagne sa mère à Saint-Sixte ; il fallait traverser la Durance sur une barque ; pendant la traversée la corde casse, et la barque, emportée au gré des flots, commence à se remplir d'eau. Benoîte, à la vue du danger, invite ceux qui l'environnaient à prier, afin que Dieu les sauve. On lui obéit et à l'instant la barque s'arrête sur un banc de sable, et ceux qui s'y trouvaient purent facilement être retirés du péril.

Dans la suite, la sainte Vierge apprit à Benoîte, pendant une apparition, que tous ceux qui étaient dans la barque lui devaient leur salut.

L'éducation que la mère de Benoîte lui donna fut en rapport avec sa condition ; n'ayant pas les moyens de la nourrir, ni de l'occuper, elle la plaça en service à l'âge de douze ans, pour garder les brebis, et la pieuse enfant emporta pour tout bien de sa maison un chapelet, qu'elle pria sa mère de lui acheter.

Benoîte ne tarda pas à gagner l'estime et l'affection de ces maîtres ; elle était fort simple, douce, modeste et sans aucun des défauts si communs parmi les enfants de sa condition et de son âge.

L'année suivante, sa mère la plaça chez deux

maîtres, parce que la disette était si grande, qu'un seul ne pouvait la nourrir ; elle servait ses maîtres par semaine alternativement ; l'un d'eux était si brutal, que personne ne pouvait demeurer chez lui, mais la douceur et la simplicité modeste de Benoîte le subjugaient à son insu ; jamais il ne s'emportait contre elle, et cette enfant prit un tel ascendant sur lui, qu'elle pouvait seule le calmer par ses remontrances, en lui parlant de l'Amour de Dieu, de ses jugements, des peines effrayantes des dammés.

Bientôt ses avis portèrent leur fruit et firent à la vertu une conquête inespérée. Cet homme, emporté et jusque-là intraitable, se convertit et devint un modèle de modération. Ceux qui le connaissaient ne se lasssaient pas d'admirer le changement complet opéré dans lui, et sa famille, si malheureuse auparavant, ne cessait de rendre grâce à la pieuse bergère.

Chez son autre maître, elle ne fit pas moins éclater sa charité pour le prochain et sa mortification, qui rappelle les pieux excès des plus saints anachorètes. Ce second maître était une veuve, pauvre et chargée de six enfants ; l'extrême cherté du blé ne lui permettait pas d'avoir du pain pour toute sa famille, mais elle préférait s'imposer à elle-même et à ses propres enfants des privations cruelles, plutôt que de laisser souffrir Benoîte, et cette femme infortunée donnait tous les jours à la bergère le peu de pain qui lui restait, de crainte qu'elle ne mourût d'inanition à la campagne en gardant ses moutons ; mais la charité ne se laisse pas vaincre en générosité, même dans un enfant. Benoîte se faisait un plaisir de partager ses petites provisions avec les orphelins de la maison, et de leur distribuer secrètement tout le pain qu'on lui donnait chaque matin à son départ, alléguant cette raison qui ne peut venir qu'à la pensée d'un Saint :

« C'est bien assez que je mange la semaine prochaine « chez mon autre maître » Un jeûne si prolongé et si rigoureux la réduisit à un tel état de faiblesse, qu'il lui occasionna des hémorragies fréquentes, sans qu'elle s'en plaignît jamais, et sans discontinuer ses actes de charité ordinaires.

Ce qu'elle faisait pour les enfants de son maître, elle le pratiquait, en d'autres temps, envers ses compagnes, leur distribuant avec joie, quand elles souffraient, le pain qui lui avait été donné et qui était sa seule nourriture. Cette charité compatissante envers le prochain, et qui devait plus tard jeter un si grand éclat, était dès lors sa vertu dominante. Elle animait, fortifiait ses autres vertus et lui rendait douces les plus rudes privations. Il n'est pas surprenant que Dieu se complût dans une âme si innocente et parvenue, sans autre directeur que le Saint-Esprit, à un si haut degré de perfection. Il la comblait chaque jour de nouvelles bénédictions. Une des plus précieuses fut ce désir vif et secret de voir la très-Sainte Vierge, depuis qu'elle eut ouï prêcher au prieur du lieu que cette divine Mère était toute bonne, charitable et miséricordieuse envers les pécheurs, et surtout envers ceux qui l'invoquent, l'aiment et implorent son secours pour se consacrer à son service. Animé de cet esprit, Benoîte redouble ses prières et ses instances auprès de Dieu, sollicitant comme la plus grande grâce de devenir l'humble servante de sa très-sainte Mère. Dieu, qui la destinait à devenir l'instrument de ses miséricordes envers les pécheurs et comme la dépositaire des trésors de grâce de la divine Marie, fortifiait et enflammait ce désir, à proportion que le moment approchait où il devait être exaucé.

Voici comment l'auteur contemporains des *Mémoires* rend compte de ce qu'il se passa alors, sur le rap-

port de la pieuse bergère : « C'était au commencement du mois de mai (1664), Benoîte gardait cinq trenteniers de moutons ou de chèvres, à la montagne de Saint-Maurice. En arrivant au sommet de la montagne, où son troupeau la suivit, sans qu'elle y prit garde, ce saint lui apparut deux fois sans lui dire mot, et sous la figure d'un vieillard vénérable habillé de rouge, d'une très-bonne mine et d'une belle taille, avec une longue barbe. La troisième fois que Benoîte monte à Saint-Maurice, elle arrive jusqu'au sommet de la montagne pour trouver de l'eau, car elle avait bien soif; elle s'arrête à de vieilles masures, y dit son chapelet, sans savoir que c'est le lieu où était l'Église, ou plutôt la petite chapelle. Il y avait près de cette chapelle un puits (1). Ce même vieillard, qui ne lui avait pas encore parlé, lui apparaît, s'approche d'elle et lui demande ce qu'elle fait. *Je garde mes moutons*, dit-elle, *et je prie Dieu ayant beaucoup de soif. Mais il y a de l'eau tout près*, répondit le saint, *et je vais vous en donner.* Benoîte prend alors son pain, l'invite à le partager, et lui dit : *Si vous n'en prenez pas, je ne veux pas de votre eau. Je n'en ai pas besoin*, dit le saint. — *Il faut bien que vous en mangiez, vous vous portez si bien, vous êtes si vermeil! — Non ma fille*, lui répondit-il, *je ne vis que du pain céleste. Je suis Maurice. Ces masures, qui sont près du puits où j'ai tiré de l'eau, étaient une chapelle. Cette chapelle*, dit Benoîte, *est bien mal accommodée et mal tenue, bon vieillard.* Il lui répond : *Oui; mais ceux qui en tirent le revenu en répondront bien devant Dieu. C'est pourtant ici que je veux être honoré. Quand à vous, ma fille, retirez-vous, car ce n'est pas de votre ter-*

(1) Ce puits subsiste encore et donne de l'eau d'excellente qualité.

roir ; vous ne retournerez plus ici, vous irez dans ce vallon que je vas vous montrer et qui est au-dessus de l'église de Saint-Etienne, où vous verrez la Mère de Dieu. Hélas ! s'écria la bergère, *comment la verrai-je en terre? elle est au ciel. Elle est au ciel et en terre quand il lui plaît,* répondit le saint. »

Benoîte prend le chemin de son village. Ses brebis bondissaient devant elle. Saint Maurice l'accompagne, lui baille un bâton, et lui dit : « Vous rencontrerez le » long de la montagne quatre loups, qui dévoreraient » vos brebis, menacez-les avec ce bâton, ma fille, et » vous verrez qu'ils s'enfuiront sans faire du mal à » votre troupeau. » En descendant elle voit, en effet, quatre loups et les menace avec son bâton ; ils s'en vont dans un autre quartier sans toucher à son troupeau.



CHAPITRE II.

Première apparition de la Sainte Vierge à la bergère.

En descendant de la montagne, la bergère était vivement préoccupée de ce qu'elle avait appris de son céleste interlocuteur, pendant son entretien avec lui. Ses désirs allaient donc être comblés ! elle aura le bonheur de voir la Mère de Dieu. Cependant elle garde un profond silence sur l'avertissement qui lui a été donné. Son ardent amour pour celle qu'elle appelait déjà *sa bonne Mère* et un désir toujours croissant de l'entretenir face à face, la promesse qui venait de lui en être faite, promesse justifiée par un prodige opéré sur sa route, tout contribuait à lui persuader que son bonheur ne serait plus retardé. Mais, d'un autre côté, sa profonde humilité et l'espèce d'hésitation que nous éprouvons naturellement à croire une nouvelle très heureuse et désirée impatiemment, la distance immense qu'elle découvrait entre la divine Reine du ciel et une pauvre bergère, la tenaient en suspens. C'est dans cette sorte d'incertitude qu'elle prit son repas.

Le lendemain elle devance le jour, et se rend dans le vallon que le saint vieillard lui a montré. C'est un ravin ouvert depuis le village de Saint-Etienne jusqu'au pied du bois qui couronne le coteau, à peu de distance de ce village.

Tout à coup elle voit sur la roche qui touche immédiatement au bois, une belle et grande dame qui



tenait par la main un petit enfant d'une incomparable beauté. La bergère, frappée à cette vue d'une douce surprise, lui dit, dans sa simplicité : *Belle dame, que faites-vous là-haut? Venez vous acheter du plâtre* (1)*? Voudriez-vous goûter avec moi? J'ai un peu de pain, qui est dur, mais il est bon; et nous le tremperons dans la fontaine.* La dame sourit et ne lui répondit rien. *Belle dame*, reprit Benoîte, *vous plairait-il de nous donner cet enfant qui nous réjouirait tous?* La dame sourit de nouveau et ne répondit rien encore.

Cette vision se prolongea presque jusqu'à la nuit. C'était vers le soir qu'elle avait commencé, puisque la bergère parlait de *goûter*; la dame se contentait de fixer sur sa fille bien-aimée de ces regards d'une bonté et d'une douceur inexprimable, tels que Marie seule sait les abaisser sur ses fidèles enfants. L'heureuse bergère ne songea plus à *goûter*. Après quelques questions d'une naïveté pareille à celles que nous avons rapportées et que son inexpérience et la première surprise lui avaient inspirées, elle se mit à réfléchir et se rappela ce qui lui avait été annoncé la veille ; elle n'osa plus, dès lors, ajouter un seul mot. D'ailleurs, la belle dame ne satisfaisait à aucune de ses questions ; ses yeux seuls disaient tout ; il y avait dans son visage une expression de grâce céleste, de majesté, de bauté ravissante, à laquelle rien ne ressemble sur la terre. Les serviteurs dévoués de cette auguste Reine le savent bien. La bergère contemplait, sans en être éblouie,

---

(1) La roche où se montra la Sainte Vierge est en plâtre, et dès ce temps, on voyait tout près de la roche plusieurs fours à plâtre. Au pied de cette roche, une chapelle a été construite par les habitants de Saint-Etienne, en 1835, sur les exhortations de M. Calandre, leur curé.

ce merveilleux éclat de ses traits; elle se sentait innondée de consolation et de joie. Son cœur et ses souvenirs lui disaient tout bas : mais cette dame est la bonne Mère, la Mère de Dieu dont tu as ouï parler hier, et un saint transport s'emparait d'elle. Oh ! si je savais sûr! s'écriait-elle intérieurement ; et aussitôt ce vif sentiment de son indignité, perfectionné à son insu par la grâce que versait sur elle la reine des humbles, réprimait les élans de son cœur, et les lui faisait regarder comme un effet de sa présomption. Ce sentiment de sa bassesse était si sincère, que peu de temps après, la dame ayant présenté sa main à la bergère, et l'invitant par là à lui tendre la sienne, cette humble fille, confuse d'un si grand honneur, recula en s'écriant : *Ah! belle dame, comment oserai-je vous faire toucher cette chair de pécheresse?* Ainsi, du premier abord elle trouve, pour exprimer son indignité, ces expressions qui révèlent le plus profond et le plus vrai mépris de soi.

Il n'est pas surprenant, dès lors, que, malgré l'avis qui lui avait été donné, malgré son désir et son pressentiment de voir la Sainte Vierge, Benoîte ne la reconnaisse pas d'abord, qu'elle parle et agisse comme si celle qu'elle a devant les yeux était une simple mortelle, ou une messagère céleste, destinée par sa présence à la disposer à la venue de la Mère de Dieu et à l'habituer à la gloire qui l'environne. Ceux qui savent se rendre compte de ce qui se passe en eux-mêmes, dans les circonstances où ils sont fortement impressionnés par des sentiments ou des événements extraordinaires, savent aussi avec quelle force les mouvements intérieurs, les suppositions les plus opposées se produisent dans l'âme, nonobstant des assurances positives, se succèdent, se choquent et inspirent, suivant que les uns ou les autres prévalent, des paroles ou des actions contraires.



De même, nous verrons la bergère partagée, durant plusieurs mois, entre ces sentiments divers, jusqu'à ce que la divine Marie lui déclare clairement qu'elle est la Mère de Dieu. Quand c'est l'instinct de grâce, ou son amour pour Marie qui domine, alors elle se rappelle distinctement ce qu'il lui a été prédit, elle s'exprime, elle honore et invoque la *dame* comme persuadée que c'est réellement la Sainte Vierge. Quand, au contraire, c'est le sentiment d'humilité qui prend le dessus, en lui découvrant l'étendue de son néant et les excellences divines de Marie, alors elle se regarde comme si indigne du bonheur d'en être visitée, que tout autre sentiment s'évanouit, et que, par suite, elle parle comme n'en étant plus persuadée, ne conservant qu'une impression à demi-effacée de son premier sentiment

La Sainte Vierge avait ses desseins, en laissant Benoîte dans cette sorte de perplexité, et en permettant cette succession prolongée de dispositions en apparence contradictoires. Dieu en a usé et continue d'en user de même envers ses plus fidèles amis, surtout lorsqu'il les destine et veut les préparer à quelque chose de grand. Ces états successifs de grandeur et de faiblesse, de courage et de pusillanimité, de confiance et de terreur, de sainte liberté et de profonds anéantissements, par où nous voyons passer un prophète Elie, un Jérémie, un saint Paul et une multitude d'autres saints personnages, nous disent assez quels mystères s'accomplissent dans le cœur de ceux que Dieu veut élever.

Sur ce principe, que l'expérience et l'avenir de la bergère justifient pleinement, il fallait que cette pieuse fille, malgré son innocence antérieure, fût rendue apte à la haute destinée que Marie lui réservait. La sainte Mère de Dieu a été conduite elle-même, par la

Providence, dans des voies si obscures, pendant sa vie mortelle, qu'elle voulut d'abord façonner sa fille privilégiée sur son propre modèle. Elle la combla, sans doute, par sa présence, de suavité et de paix; mais elle ne permit pas que cette paix fût sans quelque amertume, qui ne diminuait en rien son bonheur. Car, même après que la vision eut disparu, la bergère ne pouvait détacher ses regards de la roche où elle avait contemplé sa belle *dame* avec tant de délices. La nuit venait; elle ne s'en apercevait pas. Son troupeau, réuni autour de l'antre, l'avertissait par ses bêlements que l'heure était venue de regagner le bercail. Force lui fut de se retirer, afin d'épargner de justes inquiétudes à ses maîtres, mais non sans jeter quelques regards en arrière et sans quelque tristesse.

CHAPITRE III.

Continuation des apparitions de la Sainte Vierge. Elle se fait connaître à la bergère.

En rentrant chez son maître, Benoîte étonne tout le monde par d'extraordinaires transports de joie. Elle parle sans cesse de la *dame* qu'elle a vue et de l'odeur délicieuse qui s'échappait de ses vêtements. Les paroles lui manquent pour exprimer tout ce qu'elle sent, et des larmes coulent de ses yeux. Ceux qui l'écoutent s'entredisent tout bas : *C'est peut-être la Sainte Vierge.*

Ce ne fut là que le commencement des faveurs accordées à la simplicité et à l'innocence. Le lendemain, Benoîte se rend de nouveau dans le vallon et la même apparition se renouvelle. Cette *belle dame*, qu'elle avait vue la veille, daigna cette fois s'approcher d'elle : aussitôt l'heureuse bergère est innondée du parfum le plus suave, et son cœur tressaille d'une joie inexprimable. L'impression qui lui en reste la tient, durant le jour et toute la nuit suivante, dans une sorte de ravissement ; dès lors elle ne peut plus modérer l'ardeur de ses désirs : elle veut voir sans cesse celle dont les charmes ont saintement blessé son cœur, et tous les jours, pendant quatre mois, elle mène paître son troupeau dans le même lieu. Plusieurs fois, dans cet intervalle, il lui est donné de retrouver celle que ses regards cherchent de toute part ; là aussi

ont lieu des prodiges que nous ne devons pas laisser ignorer.

La divine Marie avait jugé tout ce temps nécessaire, pour disposer sa pieuse bergère à devenir un instrument docile de ses volontés, pour lui ménager divers accidents et des contradictions qui devaient affermir sa vertu, et enfin pour convaincre les incrédules que ces apparitions n'étaient point l'effet de l'illusion. Nous voyons, en effet, durant cet intervalle, s'établir entre la *dame* mystérieuse et Benoîte une confiance mutuelle, une douce intimité, une sainte familiarité. Ce sont, d'une part, des conseils, des encouragements, des communications célestes; de l'autre, des plaintes enfantines, des prières où respire le zèle le plus pur, des réponses ou des démarches d'une inappréciable naïveté.

Le troupeau de Benoîte semblait partager l'attrait puissant qu'elle éprouvait pour se rendre dans le vallon merveilleux. Son maître, instruit qu'il n'y avait pas de l'herbe pour nourrir ses brebis un seul jour, commençait à murmurer des assiduités de la jeune bergère auprès de cette roche aride. Ses voisins, *prudents du siècle* à leur façon, ne manquaient pas d'approuver son mécontentement et à plaisanter de son indulgence. Ils lui firent entendre que s'il tolérait plus longtemps cet abus, son troupeau serait bientôt ruiné, et qu'il deviendrait la risée du village. De son côté, sa femme se plaignait du séjour prolongé de Benoîte auprès de *sa dame.* Un soir, la bergère rentra plus tard qu'à l'ordinaire; cette femme emportée l'accueillit par un soufflet. La bonne fille ne fit qu'en rire. Alors, sa maîtresse offensée même de sa patience, lui dit *qu'elle avait la tête du diable.* La bergère ne répondit que par ses larmes. Mais le lendemain elle en fit ses plaintes à la *dame,* qui lui dit de se retirer plu-

tôt, pour ne pas faire fâcher cette femme. Nous verrons comment la bergère se vengea de ses violences. Par ces divers motifs, le maître de Benoîte lui signifia de ne plus conduire son troupeau dans le vallon. L'humble bergère obéit sans réplique et se dirigea vers d'autres pâturages qu'on lui indiqua et où l'on trouvait beaucoup d'herbe; mais ses brebis ne furent pas aussi dociles que celles qui les menait. A peine étaient-elles arrivées dans les lieux éloignés et gras, où la bergère les avait conduites, qu'elles reprenaient, à toutes jambes, la direction du vallon défendu, sans que les efforts de la bergère pussent les retenir. Le maître voulut s'assurer du fait. Il vit, par lui-même, qu'il ne réussissait pas mieux que Benoîte à dompter l'instinct vraiment extraordinaire de son troupeau. Il conclut qu'il y avait *quelque chose là-dessous*, et remarquant d'ailleurs que ses brebis étaient pour le moins en aussi bon état que celles des voisins, et qu'elles avaient plus de lait, il rendit à la bergère toute sa liberté, et ne voulut plus écouter ceux qui lui donnaient des conseils si contraires à ses vrais intérêts. La suite justifia pleinement sa foi et sa confiance.

Benoîte reconnut une disposition particulière de Dieu dans ces divers évènements. Elle ne manqua pas de lui en rendre grâce et revint, comblée de joie, dans ce vallon stérile et pierreux, il est vrai, mais qui lui rappelait de si doux moments. Là, son troupeau ne lui donnait aucune peine et lui laissait tout le loisir nécessaire pour prier et s'entretenir avec sa *belle dame*. Les apparitions devinrent plus fréquentes et comme ordinaires. A chaque nouvelle apparition, les gens du pays remarquaient dans cette pieuse fille, dans son langage, dans tout son extérieur, quelque chose de surnaturel et de céleste. Ils se plaisaient à l'interroger et à l'entendre parler de la beauté et de la gloire de

cette *dame*. La bergère répondait aux questions qu'on lui adressait avec une grande simplicité et un ton de conviction qui impressionnait les âmes droites. Mais tous n'étaient pas conduits par les mêmes motifs : quelques-uns voulaient s'instruire et s'édifier, tandis que d'autres ne cherchaient qu'à satisfaire leur curiosité et à contredire ce qu'elle affirmait. Plusieurs la traitaient de visionnaire et témoignaient tout haut leur incrédulité en termes assez piquants. Ce qui prouve, pour le dire en passant, que, même dans ces temps de simplicité et de foi, les villageois des pays les plus reculés n'étaient pas aussi crédules qu'on a voulu le persuader.

Ainsi le petit village se trouvait divisé au sujet des apparitions de la *dame*. Chacun, suivant ses impressions, faisait ses commentaires à sa façon et prenait parti pour ou contre les rapports de la bergère; le bruit de ces rapports, une fois livrés au public, se répandit bientôt dans les pays voisins, et y trouva, comme à Saint-Etienne, des approbateurs et des incrédules; deux de ceux-ci crurent qu'il ne leur suffisait pas de ne montrer que du mépris pour Benoîte et pour ses apparitions, ils étendirent leurs fades plaisanteries jusqu'à celle qu'ils appelaient, par dérision, *la dame de Benoîte*. mais ils en furent assez sévèrement punis, pour rendre les autres plus réservés.

Le premier était un paysan de Saint-Etienne qui, en allant faire cuire du plâtre, tout près de l'antre par où semblait sortir et disparaître la *dame* merveilleuse, dit en son patois : *Je m'en vais chauffer la dame de Benoîte*. Cette raillerie lui coûta cher, car il brûla dix fois plus de bois qu'il n'en avait employé à d'autres fours, sans pouvoir venir à bout de cuire son plâtre ; plus il entassait de bois, plus son plâtre durcissait. *Ce que voyant*, dit un auteur contemporain, il cria : *Mer-*

ci à Dieu et à sa sainte Mère, et se retira confus et contraint d'abandonner, en cet état, son four de plâtre.

Ce four demeura ainsi durant six ans ; alors le blé étant fort cher, ce malheureux, qui n'avait aucun moyen de nourrir sa famille, demanda à Benoîte s'il pouvait essayer de faire cuire son plâtre, pour soulager ses enfants. Benoîte lui dit simplement : « Oui, allez, vous pouvez le cuire librement. » En effet, il ne rencontra plus la moindre difficulté. Le produit de ce plâtre lui fut d'un grand secours pour sa famille, car elle était dans la dernière nécessité.

Le second, il est pénible de le dire, fut un prêtre, nommé M. Tanc, curé de Valserres, village à demi-lieue de Saint-Etienne. Il vint à la chasse, avec différentes personnes, dans le vallon où la *dame* apparaissait à la bergère, et, voulant égayer la compagnie, il lance ses chiens dans le bois, en disant: « Allez manger la *dame de Benoîte.* » Le châtiment suivit de près cette mauvaise plaisanterie ; il fut atteint, presque subitement, d'une cruelle maladie dans les entrailles, il souffrit beaucoup durant trois ans, sans que ses voyages et ses frais de médecin pussent apporter aucun soulagement durable à ses maux. La bergère, touchée de ses souffrances (c'était au commencement de la dévotion du Laus), lui conseilla de se vouer à Notre-Dame du Laus, où s'opéraient continuellement des miracles.

Le malade suivit ce conseil, il vint au Laus, y fit sa dévotion et fut guéri; il conserva une parfaite santé pendant quelques années ; mais étant retombé dans sa faute, aggravée cette fois par l'ingratitude, il fut frappé de nouveau de la même maladie; il languit longtemps et finit par succomber ; du moins donna-t-il la consolation de le voir accepter ses douleurs, comme une ex-

piation de ses péchés. Dans ses derniers jours, il voulut être assisté par le vénérable M. Peytieu, prêtre du Laus, et par cette humble fille, dont la simplicité lui faisait autrefois pitié. Elle lui fut un ange de paix et une puissante avocate auprès de Dieu.

Pendant que les gens de Saint-Étienne et des environs s'épuisaient en conjectures sur les apparitions de la *dame*, Benoîte continuait à se rendre assidûment dans le vallon qui avait tant de charme pour son cœur. A cette époque, sa maîtresse avait une petite fille à peine âgée d'un mois; un jour Benoîte prend cet enfant dans son tablier et se dispose à sortir; sa maîtresse lui demande où elle porte son enfant. « Comme elle « est tant laide, répond Benoîte, je la porte à la *dame* « pour l'échanger contre son bel enfant, que nous « mènerons à l'église et nous réjouirons tout le monde avec ce beau poupon. » On pense bien que la mère ne fut pas de cet avis, qui du reste pouvait éprouver quelque difficulté de la part de la *dame*, mais ce seul trait de naïvete suffit pour éloigner, jusqu'au soupçon de toute duplicité, dans les rapport de cette bonne fille.

Jusque-là les apparitions se renouvelaient fréquemment durant deux mois; mais il manquait quelque chose au bonheur de Benoîte. La *dame* se montrait, répandait dans le vallon une vive lumière, et dans l'âme de la bergère une joie inconnue; elle se laissait contempler, interroger, mais elle ne parlait pas. Enfin, après cette longue attente, il lui fut donné de l'entendre, et dès lors commencèrent ces entretiens, où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de la simplicité charmante, parfois hardie de la bergère, ou des abaissements de la sainte Mère de Dieu; on ne nous en a conservé que quelques parties, mais c'en est assez pour nous donner la mesure de la familiarité vraiment

surprenante que la divine Marie veut bien avoir quelquefois avec ses enfants dévoués, et de ses conduites mystérieuses à leur égard.

Les premières paroles adressées par la Sainte Vierge à la bergère furent une invitation d'aller prier dans l'église de Saint-Étienne. Cette invitation fut renouvelée plusieurs fois dans la suite, et toujours la bonne Mère lui recommandait de ne rien craindre pour son troupeau. Benoîte obéissait avec joie, quelque charme qu'elle eût trouvé à demeurer avec sa *belle dame*, à la prier elle-même, ou à prier Dieu dans un lieu si solitaire et si propre à enflammer sa dévotion. C'est que la véritable obéissance ne raisonne pas tant et ne cherche point ses goûts.

Un jour, pour éprouver la patience de la bergère, la *dame* l'envoie à la messe, et pendant son absence, elle fait passer son troupeau du vallon ordinaire dans un autre vallon assez éloigné ; à son retour, Benoîte ne trouvant plus son troupeau où elle l'avait laissé, se met à pleurer, à le chercher de tout côté, sans toutefois s'impatienter et retourne au village. Son maître, en la voyant arriver seule, croit que son troupeau a été enlevé et commence à se fâcher contre elle ; la pauvre bergère le rassure avec sa douceur habituelle, et lui promet de ramener bientôt toutes ses brebis. Elle repart à l'instant, revient à la montagne et trouve son troupeau dans un vallon. La *dame* lui apparaît alors, et lui dit : « Vous m'avez fait plaisir ma fille, de ne « point vous impatienter ; une autre se serait empor- « tée, ou aurait juré, mais vous, vous n'avez que pleu- « ré ; ce que j'ai fait n'est que pour éprouver votre « patience. »

Dans une autre occasion, la très-sainte Vierge lui demanda à qui appartenait le troupeau qu'elle faisait paître ; la bergère répondit, qu'il appartenait tout à

un seul maître; la bonne Mère lui dit alors, si elle ne lui donnerait pas un mouton et cette chèvre qu'elle lui désigne: « *Pour le mouton* s'écrie la bergère, *oui, belle* dame, *je vous le baillerai, je le compterai sur mes gages; mais pour la chèvre, je la garde, elle me fait besoin, parce qu'elle me porte quand je suis lasse, et quand il faut passer la rivière; si vous m'en donniez trente écus, je ne vous la baillerais pas. Ma fille, vous l'aimez trop cette chèvre, et je ne vous en baillerai pas trente écus*, répondit la dame, *vous lui donnez des raisins et du pain, il ne faut pas tant lui en donner, il en faut aussi bailler aux pauvres, à qui il vaut mieux faire part de ce qu'on vous donne.*» La belle *dame* demeura longtemps avec Benoîte, ce jour-là. Le lendemain elle se montre de nouveau à la bergère, et lui demande encore la chèvre. « *Belle da-*« *me*, reprit-elle vivement, *je ne vous la donne pas.*» La *dame* riait, *Eh bien, ma fille,* ajouta-t-elle, *je ne vous la demanderai plus, puisque cela vous fâche.*»

Assurément la céleste *dame* connaissait d'avance les réponses que la bergère ferait à ses demandes, mais il était utile pour nous que ses diverses épreuves nous révélassent de bonne heure, dans cette pieuse fille, cet heureux mélange de simplicité et de fermeté, dont elle devait donner plus tard de si merveilleux exemples.

Nous avons vu que sa maîtresse n'était pas très-douce, ni bienveillante à son égard, soit dans ses procédés, soit dans ses paroles. Benoîte déplorait en secret les emportements et la rudesse de cette femme, non parce qu'elle avait à en souffrir, mais parce qu'elle voyait son salut en danger, et que sa charité pour elle n'était pas oisive. Elle pria donc la *dame*, pendant un entretien, de se faire voir à sa maîtresse et de changer son cœur.

Depuis quelque temps cette femme se préoccupait,

comme à son insu, de tout ce qui paraissait d'extraordinaire dans sa jeune bergère; sa vertu commençait à la toucher; ses visions, ce que l'on racontait à son sujet, et son entraînement vers le vallon mystérieux, ne laissaient pas de lui faire impression. Elle ne croyait pas encore; cependant, un jour elle trahit les pensées qui la travaillaient, et laissa échapper ce mot: « Il « y a ici quelque chose d'extraordinaire pour le bien ou « pour le mal; » elle ne tarda pas à prendre les moyens d'éclaircir ses doutes, elle croyait ne chercher qu'une satisfaction à sa curiosité, tandis que la grâce lui ménageait là une occasion précieuse de se reconnaître et de revenir à Dieu.

Le jour suivant, elle se lève dès que la bergère est partie, marche secrètement le long du ravin, protégée par les arbres et les broussailles, et va se cacher sous la roche. Benoîte, dont la marche avait été lente à cause des écarts inévitables de son troupeau, y étant arrivée, la *dame* lui apparaît, et lui dit: « Votre maî« tresse est cachée sous la roche — Elle n'y est pas, « répond la bergère, je l'ai laissée dans le lit, *belle* « *dame*; qui doit mieux le savoir de nous deux? « — Elle y est, ma fille, répond la Sainte Vierge, « vous la trouverez sous la roche: avertissez-la de ne « pas tant jurer le nom de Jésus; car si elle continue, « il n'y aura point de paradis pour elle, sa conscience « est en très mauvais état; qu'elle fasse pénitence. La « viande, le vin et les bouillons qu'elle prendrait les « jours de Pâques, de la Pentecôte et de Noël, qu'elle « les donne aux pauvres les plus nécessiteux de la pa« roisse; qu'elle ne mange que du pain ces jours-là, « ne boive que de l'eau, et elle aura le paradis. Ceux « qui l'imiteront dans sa pénitence feront plaisir à Jésus « et à moi, et seront sauvés. »

Cette femme entend ce discours, dont elle ne perd

P... un mot; elle en est si vivement touchée, qu'elle soupire, sanglote et s'abandonne à toute l'amertume de sa douleur et de ses craintes. Un peu interdite de ce qu'elle entend et heureusement surprise de voir sa prière sitôt exaucée, Benoîte s'approche de la roche, et trouve sa maîtresse désolée et inondée de larmes ; vous m'avez fait faire un mensonge à la *dame*, lui dit-elle, je vous croyais au lit : rassurez-vous cependant; Dieu est bien bon, vous le voyez, de vous donner le temps de vous corriger, ayez confiance en Jésus et Marie. Ah! je veux me corriger, répondit sa maîtresse en sanglotant, j'ai entendu tout ce que la *dame* vous a dit; je me corrigerai! je me corrigerai!

Un changement si prompt et qui paraissait si sincère cause à la bergère une joie extrême. Elle console et encourage de son mieux cette pauvre affligée, et l'engage à rentrer à la maison, tandis qu'elle reste dans le vallon pour veiller sur son troupeau, et s'entretenir avec la *belle dame*; la conversion de cette femme ne se démentit pas un jour; Benoîte eut la consolation de la voir toute renouvelée, exécuter ses promesses, s'adonner aux bonnes œuvres, jeûner, prier souvent, fréquenter les sacrements et vivre fort chrétiennement jusqu'à sa dernière heure. Cette conversion fit du bruit dans le pays et y produisit une sensation utile; tout l'honneur en revint à la bergère, et les plus prévenus ne purent s'empêcher de convenir que ses apparitions, après de tels résultats, n'étaient point l'effet de son imagination.

Un second exemple du même genre vint bientôt après affermir cette persuasion; une femme s'étant cachée par curiosité derrière le coteau où se trouvait l'autre, la *belle dame* apparaissant à Benoîte dans ce moment, la chargea de dire à cette femme de s'éloigner de ce lieu, parce que c'était une jureuse et une blas-

phématrice du très-saint nom de Dieu. Ce reproche fait d'un ton sévère, par celle dont la douceur a tant de charmes, couvrit de confusion la coupable, et fut le principe de sa pénitence; elle ne s'en cachait pas, et ne manqua pas de publier dans l'occasion ce qui lui avait valu le bonheur de sortir de ses désordres : son changement de vie fut aussi constant que solide; elle vécut depuis et mourut chrétiennement. Ces effets prodigieux des entretiens de Benoîte avec la *belle dame* indiquaient assez clairement que ces apparitions avaient pour objet principal la conversion des pécheurs et la sanctification des âmes.

La très-sainte Vierge avait inspiré aux filles de Saint-Étienne une vive affection et une sorte de respect pour la bergère; elles aimaient à s'entretenir avec elle et l'écoutaient parler des choses de Dieu, avec une pieuse admiration. La divine Marie voulut récompenser leur docilité, et, durant une apparition, elle donna, en ces termes, à sa fille chérie, l'ordre le plus agréable à son cœur : « Dites aux filles de Saint-Etienne de chanter « tous les soirs les litanies de la très-sainte Vierge : « dans l'église, avec la permission de M. le prieur, « vous verrez qu'elles le feront. »

Benoîte s'acquitta avec joie de la commission qu'elle avait reçue; malheureusement ni Benoîte, ni les filles ne savaient les litanies, et ne pouvaient les apprendre dans un livre puisque aucune ne savait lire. Cette difficulté ne servit qu'à faire éclater davantage l'admirable bonté de la *belle dame*. La bergère n'oublia pas à la première occasion de représenter son ignorance, et l'impossibilité pour ses compagnes, de se conformer à l'ordre qui leur était donné. La *dame* sourit et daigna apprendre elle-même les litanies à la bergère, qui, à son tour, les apprit aux filles de Saint-Etienne. La divine maîtresse mettait autant de grâce à enseigner

cette jeune villageoise, que celle-ci apportait de zèle et de docilité à s'instruire ; car il lui suffit d'entendre réciter trois fois les litanies par cette bouche auguste pour les retenir, ainsi que le verset et l'oraison. Les âmes simples apprennent vite et beaucoup à l'école de Marie, quand cette bonne Mère veut bien leur parler. Ses accents sont si doux !

Benoîte fut au comble de ses vœux, quand elle put réciter seule les litanies de la Sainte Vierge ; elle s'empressa de les apprendre à ses compagnes, qui ont continué de les dire tous les soirs avec dévotion ; à l'exemple des filles de Saint-Etienne, celles d'Avançon et de Valserres (villages voisins), voulurent adopter cette pieuse pratique, qu'elles ont gardée jusqu'à ce jour, et qui leur a procuré des grâces singulières à Notre-Dame du Laus. C'est sans doute pour se conformer à cet ordre, que l'on a établi, dans notre sanctuaire béni, l'usage de chanter les litanies de la très-sainte Vierge tous les samedis et dimanches et les jours de fêtes ; les autres jours on les récite en public, et on chante le *Sub tuum*, et divers cantiques en l'honneur de Marie.

La *belle dame* daigna apprendre à sa bergère fidèle l'oraison du saint Sacrement, en forme d'amende honorable; car alors cette bonne fille ne savait d'autre prière que le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Heureux ceux que Marie entreprend d'instruire ! surtout intérieurement, en leur communiquant son esprit et ses inclinations. C'est par là principalement qu'elle s'est montrée riche et généreuse envers la bergère. On est moins surpris, dès lors, de voir cette puissante Reine du ciel descendre, vis-à-vis d'une simple villageoise, à des actes de bienveillance qui autorisent une sainte familiarité ; ainsi, pendant un entretien, la *belle dame* s'apercevant que Benoîte était accablée de lassitude,

l'invita, avec sa grâce ordinaire, à s'approcher d'elle, lui tendit la main et la fit reposer à ses pieds. La fortunée bergère accepta, dans sa simplicité, ce lieu de repos, qui serait envié par les rois, et s'endormit sur le pan du manteau de sa céleste bienfaitrice. A son réveil, elle ne vit plus ni la *dame*, ni son troupeau. Mais elle n'eut pas besoin de longues recherches pour retrouver ce troupeau docile. A peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle le découvrit sur un autre versant du vallon, sous la garde même de sa *belle dame*. C'est par ces témoignages d'une bonté toute maternelle, souvent renouvelée et exprimée de tant de manières différentes, que la divine Vierge formait la bergère à cette confiance de pur abandon, dont elle devait plus tard faire usage.

Les entretiens de Benoîte avec la *dame*, devenus alors très-fréquents, faisaient le sujet de toutes les conversations, et le bruit s'en répandit au loin ; ce n'était plus seulement les villageois de Saint-Etienne ou ceux du voisinage qui s'en préoccupaient, mais encore les hommes d'une condition plus élevée. M. Grimaud, juge de la contrée, crut qu'il était de son devoir de prendre des renseignements positifs sur la vérité des apparitions. Il vint à Saint-Etienne demander la bergère et l'interroger longuement sur les apparitions de cette *dame* mystérieuse, sur ses qualités, son langage, sur l'époque où elle avait commencé à la voir, sur ce que l'on racontait de ses entretiens et tout ce qui s'était passé dans le vallon. Ce juge, qui était un homme de bien, écouta fort attentivement les réponses de la bergère; il ne put s'empêcher d'admirer sa simplicité et sa candeur. Les rapports qu'on lui fit d'ailleurs dans le pays, de sa vertu, de l'estime qu'on en avait, des choses extraordinaires opérées à l'égard de sa maîtresse et d'autres personnes qu'elle avait ramenées à Dieu,

redoublèrent son désir d'obtenir les éclaircissements sur tous ces faits, et d'en découvrir la véritable cause.

A toutes les questions qui lui avaient été adressées sur le nom et l'origine de la *belle dame*, la bergère n'avait pu alléguer que son ignorance, et tout au plus des conjectures. Elle avait bien des motifs de soupçonner que c'était la Sainte Vierge, elle l'entendait même dire, mais sa profonde humilité ne lui permettait pas d'en être persuadée et de l'affirmer. Le juge, après avoir réfléchi sur tout ce qu'il avait entendu, ne pouvant guère s'empêcher d'en douter, s'avisa d'un expédient pour s'en assurer ; il fit venir de nouveau la bergère, et lui dit : « Il faut vous bien confesser et com-« munier, et la première fois que vous aurez le bonheur « de voir cette *dame*, approchez-la et demandez-lui, « avec respect, qui elle est, et ce qu'elle demande. » La bergère promit de suivre cet avis, dont le résultat devait mettre fin à ses propres incertitudes. Elle se confessa et communia avec toute la ferveur dont elle était capable, et reprit, à son ordinaire, le chemin du vallon, mais non sans être vivement préoccupée de la demande qu'elle était chargée de faire et de la réponse qui la suivrait.

En effet, la *belle dame* ne tarda pas à paraître au-dessus de la roche. La bergère s'approcha, et, avec sa naïveté habituelle, lui dit : « *Belle dame*, qui êtes-« vous? comment vous appelez-vous? et que deman-« dez-vous? » La *dame* sourit, et lui répondit avec une bonté ineffable : « *Je suis Marie, Mère de Jésus, « mon très-cher fils, qui veut que je sois honorée dans « cette paroisse, mais non dans cet endroit. Dites à « M. le prieur d'amener sa procession dans ce val-« lon.* » Ces paroles firent sur la bergère une impression inexprimable. Elle fut surtout frappée de celles-

ci : « Je suis Marie, Mère de Jésus. » Elle les avait constamment présentes à l'esprit ; la joie qu'elle ressentit, à les entendre de la bouche même de sa bonne Mère, la rendit muette d'admiration, de surprise et de reconnaissance ; pendant qu'elle était sous cette impression, la vision disparut. Mais il lui semblait toujours entendre ces mots : « Je suis Marie, Mère de « Jésus. » Est-il bien possible, s'écria-t-elle dans le transport de sa joie, que la Reine du ciel vienne s'entretenir avec une pauvre bergère si grossière et si ignorante ! Oh ! quelle est belle ! Qu'elle est aimable et bonne, la mère de Jésus ! Oh ! si je l'avais su plus tôt, comme je l'aurais aimée et priée davantage !

La journée, où Benoîte eut cette révélation précieuse, se passa toute entière dans cet entretien intérieur et si doux. Elle eût bien désiré venir rendre compte de la réponse que la *belle dame* avait faite à sa question, mais elle savait dès lors mortifier tout désir trop empressé, quoique bon en soi ; et puis la solitude de son vallon, le voisinage et la vue de cette roche d'où étaient parties des paroles si consolantes, la charmaient bien plus que le plaisir d'annoncer une nouvelle agréable.

Le soir, de retour au village, elle fit part de ce qu'elle avait entendu ; l'émotion et les larmes qui accompagnaient ses paroles ne laissèrent plus de doute sur la réalité des apparitions de la Sainte Vierge. Elle alla communiquer à M. le prieur l'invitation qui lui était faite par la Mère de Dieu. Ce pieux pasteur fit de nouveau rendre compte à la bergère de tout ce que la Sainte Vierge lui avait dit en cette dernière apparition, il en fut extrêmement attendri, et s'empressa de se conformer à ce qu'il regardait comme un ordre de la divine Marie. C'était à la fin du mois d'août 1664 que ceci se passait. Le prieur assigna à ses paroissiens le

29 août, fête de la décollation de saint Jean-Baptiste, pour cette procession solennelle. Il disposa son peuple par la confession et la sainte communion. Le juge dont nous avons parlé et qui avait donné un conseil si chrétien à Benoîte, fut informé du résultat de ce conseil et du projet formé par le prieur de conduire en procession sa paroisse dans le vallon ; il voulut s'y rendre, pour s'édifier de la piété de ces bons villageois, et dans l'attente de quelque signe extraordinaire de la présence de Marie en ce lieu.

Au jour indiqué, la procession se mit en marche. La bergère était au premier rang. On priait et on chantait les louanges de Marie avec beaucoup de dévotion ; mais involontairement, tous les esprits étaient saisis d'un sentiment indéfinissable de curiosité et de respect religieux. A l'approche de la grotte, Benoîte vit la très-sainte Vierge qui menait son divin fils par la main, et qui disparut au moment où la procession allait atteindre cette grotte « Le peuple et plusieurs « étrangers, dit l'auteur contemporain des *Mémoires*, « remarquèrent sur la poussière, en cet endroit de la « grotte, les vestiges des pieds d'un petit enfant. *Je « les y ai vus moi-même*, plus d'un an après cette « procession solennelle. » Après qu'on eut prié Dieu et remercié la très-bénie Vierge Marie de sa bonté et des marques sensibles de sa présence en ce lieu, la procession se retira, en faisant retentir le vallon de ses cantiques d'actions de grâces, pénétrée de reconnaissance et d'une onction de piété extraordinaire.

Cependant on trouva bon que la bergère demeurât seule en prières près de la grotte ; quelques instants après, la Sainte Vierge lui apparut de nouveau et daigna s'entretenir familièrement avec elle ; puis elle lui dit : *Vous ne me verrez plus dans ce lieu ni même*



ailleurs, de quelque temps, sans lui indiquer ni l'époque ni le lieu où ce bonheur lui serait rendu. Dès lors aussi la bergère n'éprouva plus aucun désir ni attrait pour conduire ses brebis de ce côté.



CHAPITRE IV.

La Sainte Vierge apparait à la Bergère dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Rencontre, au Laus, et lui révèle son dessein d'y établir un pèlerinage.

Le sanctuaire de Notre-Dame du Laus est situé dans le Dauphiné, à deux lieues Est de Gap, évêché et chef-lieu du département des Hautes-Alpes. Quand on y arrive de cette ville, sur l'extrémité du plateau qui a son versant oriental sur la vallée de la Vence, on découvre tout à coup, presque sous ses pieds, l'église et le petit bassin dans lequel elle est bâtie. On éprouve là, en ce moment, une impression religieuse et indéfinissable qui saisit l'âme et l'attendrit. Peu de personnes y sont insensibles, surtout lorsqu'elles font le pèlerinage pour la première fois. Il semble que l'on respire un air plus pur et tout céleste. Il arrive souvent que, parvenus à cet endroit, les fidèles, cédant à ce sentiment de piété et de recueillement dont ils se trouvent prévenus, se prosternent du côté de l'église et invoquent, pleins de ferveur et de joie, la glorieuse patronne du Laus. Plusieurs pèlerins qui avaient marché trois jours pour arriver là, racontent naïvement que, du moment qu'ils découvrent le Sanctuaire, ils ne ressentent plus leurs fatigues; une joie inconnue charme leurs membres harrassés, et tandis que, le jour précédent, ils pouvaient à peine se traîner, ils font la descente, toute difficile qu'elle est, sans éprouver la

moindre lassitude, et commencent, dès le même jour, les exercices de la neuvaine.

On a construit à ce point de vue un oratoire, comme un monument placé sur les limites du lieu béni où l'on va entrer (1) ; de là à l'église du Laus, il n'y a plus qu'un kilomètre et demi de distance. Cette partie du chemin est quelquefois faite nu-pieds par les pèlerins.

De ce point de vue, on découvre le vallon du Laus dans toute son étendue, borné au nord et au couchant par des rochers escarpés, ou des pentes assez élevées, au levant par un monticule cultivé, ou boisé jusqu'au sommet, sur les versants duquel on a planté des croix pour servir de station dans l'exercice du *Chemin de la Croix*. D'ordinaire, les pèlerins qui sont en neuvaine vont parcourir chaque jour cette montagne sainte, à laquelle on a donné le nom de *Calvaire*.

En 1848, on a bâti, sur le sommet du Calvaire, une chapelle sous le vocable de *Notre-Dame des sept douleurs*. On y dit la sainte messe dans la belle saison. Cette chapelle est due à la piété de M. Pinoncély, de l'Arche, diocèse de Digne.

La vallée au-dessus de laquelle s'élève le bassin du Laus, est une immense prairie, coupée dans toute sa longueur par la Vence, qui serpente et se joue gracieusement à l'ombre des épaisses touffes d'arbres plantés sur ses rives, et dont les eaux semblent n'abandonner qu'à regret le voisinage.

Au delà paraissent les montagnes de Théus et de Saint-Maurice, couvertes, jusqu'à la cime, de pelouse

(1) Les oratoires que l'on rencontre, depuis Gap jusqu'au Laus, sont tout ce qui reste des quatorze stations fondées du temps de la sœur Benoite, afin que les pèlerins fussent rappelés, tout le long du chemin, à des réflexions pieuses.

ou de forêts. Au pied de la montagne de Théus se présente le village d'Avançon, qui possède les ruines d'un château fort du moyen âge : enfin, au midi parfait, une échappée de vue entre les montagnes toujours vertes de Puy-Cervier et de Saint-Maurice, laisse apercevoir, au loin, dans le fond du tableau, les pics desséchés des Basses-Alpes.

Le bassin du Laus est de forme à peu près ovale et entièrement cultivé. Les pentes ardues qui l'environnent, surtout vers le nord et le couchant, sont couvertes de bois taillis qui flattent l'œil par la variété et le mélange de leurs couleurs. Les pèlerins trouvent dans ces bosquets des ombrages frais et délicieux. Le silence, si cher à ceux qui veulent réfléchir; n'y est interrompu que par le chant des oiseaux; l'on y goûte une paix et une liberté intérieure que le monde ne connaît point. Là, se trouve aussi la source dite de *la sœur Benoîte*, ou les pèlerins aiment tant à se désaltérer, parce qu'ils la regardent comme sanctifiée par les prières de la pieuse bergère, qui venait en effet souvent s'y délasser, dans l'oraison, des fatigues et de l'agitation inséparable des concours; plusieurs attachent à l'eau de cette source une vertu surnaturelle, et en emportent chez eux par dévotion

Au centre d'un vallon paraît l'église, à laquelle est adosé un très-beau clocher, construit en 1835-1838, et formant un rectangle parfait avec le couvent, destiné à loger les prêtres qui desservent le sanctuaire. Non loin de l'église et sur divers points du vallon, sont éparpillées une quinzaine de maisons en plusieurs groupes. On distingue entre toutes, la maison dite *Sainte-Marie*, élevée (1) pour recevoir les pèlerins.

(1) En 1848-1848, sur l'invitation de Mgr Depéry, qui a fait faire des quêtes par le P. Blanchard, misionnaire du diocèse, en divers départements, et surtout à Paris et à Lyon,

On descend au Laus par les sinuosités d'un chemin très-rapide, ce qui n'empêche pas les pèlerins de le parcourir durant l'hiver. Le climat du Laus ne diffère guère de celui de Gap, et c'est pendant l'hiver que la solitude y est plus douce et plus attrayante. Alors même le paysage n'est ni triste ni désagréable. Quelque chose de surnaturel parle au cœur dans ce calme de la solitude. Du reste, l'ensemble du tableau, vu du Calvaire, avec le couvent et l'église, présente un aspect religieux d'un charme inexprimable. A cet aspect, on ressent je ne sais quel désir de cacher sa vie dans ce paisible séjour. Combien de pieux pèlerins l'ont exprimé en versant des larmes de joie! Plusieurs l'ont réalisé, et sont venus chercher, aux pieds de la divine Marie, le repos du cœur que le monde et les affaires leur avaient refusé jusque là.

L'église n'a qu'une nef très-large et assez longue. Deux chapelles latérales lui donnent la forme d'une croix. Le maître-hôtel, de marbre, paraît au fond d'une autre chapelle, enfermée dans le sanctuaire de l'église, et cependant détachée de manière qu'on peut circuler tout autour. Cette petite chapelle, dont les murs sont revêtus de stuc, est couronnée d'une voûte légère et s'élevant à mi-hauteur de la voûte principale. Elle est ouverte par devant et sur les côtés. Deux colonnes d'un ordre mixte supportent son frontispice, surmonté de diverses figures. Derrière le sanctuaire, on voit dans une niche élégamment et richement décorée, une statue de la Sainte Vierge, que l'on porte aux processions, et aux pieds de laquelle les fidèles ne manquent jamais d'aller offrir leurs prières, de préférence, parce que, suivant la tradition, c'est là que la divine Mère daigna apparaître pour la dernière fois à sa chère bergère. La petite chapelle existait avant la grande église; on l'a conservée pour les motifs que nous dirons ailleurs.

La description qu'on vient de lire est celle du Laus et de l'église tels qu'ils sont aujourd'hui; mais au moment où la très-sainte Vierge voulut bien se montrer à la bergère, pour la première fois, il n'y avait dans le vallon que quatre maisons éparses et quelques pièces de terre en culture dans le centre; le reste était occupé par des bois touffus, même l'emplacement et la terrasse de l'église actuelle. La chapelle n'était qu'une masure couverte de chaume et cachée dans l'épaisseur des bois. C'est justement par le choix de cette localité ignorée, par les prodiges qui s'y sont opérés, et par l'étonnante transformation dont nous sommes témoins, que la Mère de Dieu a révélé sa puissance et sa bonté.

Reprenons maintenant la suite de notre histoire.

Quoique parfaitement soumise aux volontés de Marie, Benoîte n'avait point oublié l'espérance que cette aimable Mère lui avait laissée de la revoir, en lui disant dans sa dernière apparition, près de la grotte : *Vous ne me reverrez plus ici, ni ailleurs, de quelque temps.* Elle ne pensait pas qu'il lui fût défendu de demander que ce temps fût le plus court possible, et dans son extrême impatience de revoir la Sainte Vierge, il lui semblait toujours qu'en changeant les pâturages de son troupeau, elle allait trouver celle que son cœur aimait. Dans cette persuasion, elle parcourait successivement les divers endroits où il était permis de faire paître; mais un secret pressentiment lui faisait préférer les rives de la Vence, qui coule dans la vallée située entre Saint-Etienne et le Laus.

Cependant un mois entier s'était écoulé, et elle n'avait pas encore rencontré celle dont la vue devait combler tous ces vœux. Sans cesse la bergère soupirait après ce bonheur, triste et languissante de le voir si retardé, mais soutenue par sa confiance en la parole de

sa bonne Mère. Enfin, un jour, gardant ses brebis dans la plaine, et jetant des regards pleins de désirs vers le penchant de la colline qui conduit au Laus (1), elle y aperçoit son auguste Reine, celle qui fait toutes ses délices, plus éclatante que le soleil. Benoîte se précipite de ce côté, afin de répandre son cœur et ses soupirs aux pieds de Marie. Malheureusement le pont sur la rivière était rompu, et l'obstacle infranchissable; mais quel obstacle peut arrêter un cœur qui aime Marie! Benoîte monte sur sa grosse chèvre, la même qu'elle assurait ne pas vouloir *donner pour trente écus*, quand la *dame*, aux premières apparitions, la lui demandait, et elle traverse la rivière; son troupeau la suit à la nage. Arrivée auprès de sa Mère, elle se prosterne à ses pieds. Marie écoute les plaintes qu'elle lui fait sur sa longue absence, lui parle et lui fait bientôt oublier tout ce que cette absence avait eu d'insupportable, car un moment auparavant elle était au fort de sa tristesse et de sa désolation.

La bonne Mère termine cet entretien en recommandant à Benoîte de se rendre au Laus, qui est peu éloigné de là, vers le nord, lui en montre le chemin, lui dit de le suivre jusqu'à une petite chapelle où elle sentira une odeur très-suave, que là il lui sera donné de la voir et de l'entendre souvent.

La bergère suit le sentier avec ardeur, arrive dans le vallon, s'enfonce dans l'épaisseur des bois, et va chercher, à la porte de chacune des maisons qu'elle rencontre, la bonne odeur que la Sainte Vierge lui a donnée comme signe de sa présence. Tout à coup vient à elle ce parfum délicieux qui lui annonce le voisinage de Marie. En même temps elle aperçoit à travers les

(1) Cet endroit est appelé Pindreau; il se trouve sur le chemin qui conduit du Laus à Saint-Etienne et à Valserres. On y a élevé un oratoire.

pins une très-petite chapelle (1) couverte de chaume et dont la porte était entr'ouverte. Elle s'avance, le cœur plein d'inexprimables sentiments, et, arrivé au seuil, elle voit la Sainte Vierge debout sur l'autel, radieuse et triomphante, comme sur un trône qu'elle eût choisi pour sa gloire. En effet, c'est de là que Marie, reine des cœurs, devait étendre sur plusieurs générations un sceptre pacifique de miséricorde et de grâce.

Eblouie de tant de gloire, Benoîte eût besoin que l'éclat en fut tempéré ; alors seulement elle put entrer dans la chapelle. Reçue dans ce sanctuaire béni, son premier mouvement fut de rendre ses plus tendres et plus vifs hommages à son auguste Mère. Nous transcrivons fidèlement le dialogue plein de charme et de naïveté qui eut lieu en cette occasion, et qu'on lit dans les manuscrits du Laus.

A la vue de cet autel dépouillé et tout poudreux, Benoîte s'écria : *Agréerez-vous, ma très-honorée dame, que j'étende mon tablier sous vos pieds, pour les garantir de la poussière : il est tout blanc?* La sainte Vierge sourit et lui dit : *Non, ma fille, gardez votre tablier.* La bergère se plaignit alors de la pauvreté de cette chapelle et du déplorable état où elle se trouvait. La Mère de Dieu répondit : *Ne vous mettez pas en peine, dans peu de temps il n'y manquera rien, ni linge, ni nappes, ni cierges, ni autres ornements. Je veux y faire bâtir une grande église, avec une maison pour quelques prêtres résidents. J'ai destiné ce lieu pour la conversion des pécheurs. Vous y verrez vous-même cette grande église, bâtie en l'honneur de Jésus et de sa Mère, où beaucoup de pécheurs et de pécheresses se convertiront, et qui sera de la longueur et de la largeur que je veux. C'est là que vous me ver-*

(1) Cette chapelle avait été bâtie en 1640, en vertu d'une permission de Guillaume d'Hugues, archevêque et prince d'Embrun, Elle était dédiée à *Notre-Dame de Bon-Rencontre*.

rez très-souvent. Benoîte répliqua: *Il n'y a point d'argent là pour la bâtir ; il faudra demeurer dans cette chapelle, telle qu'elle est.* L'auguste Marie ajouta : *Ne vous étonnez pas, quand il faudra bâtir, on trouvera tout ce qui sera nécessaire; les deniers des pauvres le fourniront, et il ne manquera rien.*

L'évènement a justifié à la lettre chacune des paroles de Marie. *Vierge puissante*, elle fera à son Fils de glorieuses conquêtes dans ce sanctuaire, alors si peu digne de sa grandeur ; *refuge des pécheurs*, elle les y attirera par d'ineffables charmes et les y recevra dans ses bras maternels ; *salut des infirmes*, elle daignera s'occuper même des infirmités corporelles de ses enfants, et rendra à d'innombrables malades, en récompense de leur foi, la santé et la vigueur; *consolatrice des affligés*, elle appellera au pied de son trône une multitude de cœurs malades et désolés qui pourront y puiser la joie et l'espérance.

Ainsi, cette sainte Reine des humbles se manifeste de préférence à une pauvre bergère et lui ouvre son cœur, comme son fils, en naissant, avait d'abord appelé auprès de lui de pauvres pasteurs, et les avait initiés au grand mystère de son amour. La gloire et les confidences de la Sainte Vierge avaient fait sur Benoîte une impression qui la ravit hors d'elle-même. Revenu de son extase, elle pleura abondamment, par l'excès de sa joie. Depuis, elle vint tout les jours passer, dans la petite chapelle, plusieurs heures en prières. Alors ell laissait errer et paître, à leur gré, ses brebis au pied du coteau, et jamais il n'est arrivé aucun accident à ce troupeau privilégié. Quand elle s'oubliait à goûter les consolations ineffables qu'elle trouvait dans ces entretiens, ou lorsque son troupeau était menacé du loup, la bonne Marie la congédiait, et cette pieuse fille partait sans répliquer.

CHAPITRE V.

Des miracles ont lieu dans la petite Chapelle. On y accourt de toutes parts.

Cependant Benoîte avait raconté la brillante apparition de Marie dans la chappelle du Laus, elle avait dit les desseins de la Reine du Ciel sur cette humble oratoire. Le bruit de cette nouvelle merveille se répandit avec rapidité, et le Laus, lieu jusqu'alors désert et ignoré, devint bientôt un lieu célèbre et fréquenté. On y accourut de toute part; à certains jours, l'affluence était prodigieuse, chacun voulait visiter ce lieu où la Mère de Dieu était descendue; on voulait prier dans la chapelle, consacrée par sa présence. C'était un beau et touchant spectacle, tel que la foi seule en sait donner, de voir cette multitude de fidèles faire retentir les airs des louanges de Marie, et se presser au pied de son autel, les uns avec la joie d'avoir été exaucés, les autres avec l'expérance de l'être bientôt, tous animés des plus pieux sentiments de confiance, d'amour et de reconnaissance. J'ai été plusieurs fois témoin de semblables concours, je les ai comparés avec les grandes et brillantes réunions d'hommes que l'intérêt, le plaisir ou l'orgueil provoquent; mais il y a pour le cœur et les souvenirs, la même différence qui existe entre un tronc desséché, et un arbre majestueux, qui charme l'œil par l'éclat de sa riche verdure et embeaume l'air de son parfum.

Comme la chapelle ne pouvait contenir qu'un très-petit nombre de personnes, on célébrait le saint sacri-

fice en plaine campagne (1); on voyait çà et là les fidèles prosternés au pied des autels portatifs, où s'immolait l'auguste victime. Non loin de ces autels, dont la ferveur des assistants faisait tout l'ornement, des prêtres entendaient les confessions sous des arbres, entourés de nombreux pénitents, qui, après s'être réconciliés avec leur Dieu, allaient s'asseoir à la table sacrée. Des processions arrivaient par toutes les avenues, marchant sous les croix et les bannières de leurs paroisses et chantant la gloire de Marie. On compta en un seul jour, au Laus, trente-cinq processions. Ce concours prodigieux ne surprendra pas. Il n'y a pas trois ans que nous en avons vu réunies dans le vallon quarante, dont plusieurs avaient marché quatorze heures de suite. On redisait avec bonheur ces paroles du prophète, si bien adaptées à la circonstance et au lieu (2) : « *Nous l'avons trouvée dans les champs couverts de* « *bois; nous entrerons dans son tabernacle, et nous* « *l'invoquerons dans le lieu où elle a reposé ses* « *pieds.* »

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant encore, c'est que les peuples accourent au Laus, sans y être convoqués par aucune autorité, ni ecclésiastique ni séculière, et avant même que l'administration diocésaine ait reconnu et approuvé les faits; là, rien d'officiel ou de concerté. Un mouvement soudain, rapide comme l'éclair se communique aux populations. Elles se lèvent et

---

(1) La même chose a eu lieu, malgré l'étendue de l'église actuelle, le 19 avril et le 3 juin 1847. Le 19 avril, on adossa un autel au grand portail de l'église en dehors; Mgr DEPÉRY, évêque de Gap, y officia. Le 3 juin on fut obligé de dresser un autel sur le lieu le plus élevé du coteau, l'église n'aurait pas pu contenir le 8me des pèlerins.

(2) Invenimus eam in campis silvæ, etc.

vont en foule chercher la grâce dont elles sentent vivement le besoin, auprès de la *Mère de la divine grâce.*

« A l'époque même des plus nombreux concours, « personne, dit l'auteur contemporain des *Mémoires*, « qui prêche ou qui prenne soin de faire savoir les « grâces qu'on reçoit en ce lieu, ni qui donne aucune « instruction au peuple. Mais il s'y trouve, le jour de « ce grand concours, un jeune homme de quinze à « seize ans qui va d'un côté et d'autre, instruit le peu- « ple de la sainteté de ce lieu, des grâces que l'on y « reçoit et des dispositions qu'il faut avoir quand on « y va. Avis dont le peuple fut très-satisfait. »

Les prêtres s'y rendaient comme les fidèles, se mêlaient dans la foule, donnaient et recevaient les sacrements, sous une impression évidemment surnaturelle qui les subjuguait et dont ils ne pouvaient trop se rendre compte.

« La première fois que je fus au Laus », dit encore un vénérable prêtre contemporain (1), qui s'est dévoué corps et biens, jusqu'à sa mort, au service du sanctuaire, « ce fut en 1665, avec les curés de Chorges et « de Prunières qui me dirent mille biens de cette dé- « votion et de Benoîte. Pour moi, j'en ressentis les « effets d'abord que j'y fus, par des sentiments intérieurs « d'amour de Dieu et d'horreur pour le monde et le péché; « sentiments que je n'ai jamais eus depuis aussi sen- « sibles. Comme je me tirais des pieds d'un confesseur, « j'entends une multitude de monde qui disait : Voici « la bergère qui vient de Saint-Etienne. Je lui jetai les « yeux dessus, et, en voyant la sérénité de son visage, « je ne pus me tenir de dire ces paroles du prophète : « *Sa conversation* (de Dieu) *est avec les simples* (2). « J'entendis beaucoup de personnes qui disaient : Un

(1) M. Peytieu. (2) Proverbes. 1.

« tel et un tel ont été guéris, après leurs vœux à No-
« tre-Dame du Laus. J'ai fait une remarque, c'est que
« Labâtie-Neuve, qui était toutes les années ravagée
« par la grêle, fit vœu de venir en procession au Laus,
« le jour de la Visitation, et depuis nous avons vu les
« paroisses circonvoisines grêlées, sans que celle-là
« ait reçu du dommage. Dans le même temps survint
« dans ces vallées une tempête si furieuse, qu'elle
« emporta tout les fruits des vignes; une seule fut in-
« tacte, celle qui composait tout le bien de la mère de
« Benoîte, et qui était placée au milieu du vignoble.»

Ces deux faits miraculeux attestés par un témoin oculaire ne sont pas les seuls que la foi vive des pèlerins et leurs cris touchants vers la Mère de Dieu aient obtenus, en cette première année des concours. Outre les grâces dans l'ordre spirituel que tous recevaient abondamment, on nous a conservé le récit détaillé de plusieurs guérisons miraculeuses et complètes; encore n'a-t-on pas tout écrit. Un de ces jours, entre autres, où le concours était immense, pendant que la foule priait, répandue tout autour de la petite chapelle, un homme depuis longtemps perclus de ses jambes élève subitement en l'air ses béquilles, et s'écrie, en pleurant de joie, Je suis guéri! Aussitôt ce mot: Miracle! miracle! retentit de toute part, et la foule entière, par un mouvement spontané, se prosterne pour rendre grâces à Dieu et à Marie.

La guérison de la fille du juge paix de Saint-Étienne, dont nous avons parlé, ne fut pas un prodige moins éclatant. Cette jeune personne était muette de naissance; son père, qui avait vu l'humble bergère et l'avait interrogée, était demeuré convaincu de la réalité des apparitions de la Sainte Vierge. Dès qu'il eut appris la dernière apparition du Laus, il vint, plein de confiance en la bonne Marie, lui demander la guérison de

sa fille. Sa confiance ne fut pas trompée; en entrant dans la petite chapelle, sa fille trouva parfaitement l'usage de la parole.

Nous ne devons pas omettre, pour l'instruction de tous, et en particulier de ceux à qui la garde du sanctuaire sera confiée plus tard, deux faits dont le récit a été conservé, et qui contrastent péniblement avec les merveilles consolantes que l'on vient de lire. Ces faits montrent une fois de plus, qu'à toutes les époques, il se rencontre des hommes d'une incorrigible perversité, qui leur fait recueillir les malédictions de Dieu là où d'autres trouvent des bénédictions, et que la faiblesse humaine abuse des choses les plus saintes et les plus utiles.

En cette première année du pèlerinage, il se trouve au Laus un homme des environs d'Avignon qui avait une petite statue de plâtre ; il la place sur une planche derrière la chapelle, et la décore de son mieux. Les fidèles croyant que cette statue avait été exposée à leur vénération par les prêtres qui servaient dans la chapellé, s'empressent d'y porter leurs offrandes. Cet imposteur sacrilége ramasse ainsi plein deux besaces de monnaie et un grand sac de linge. Le prieur de Saint-Étienne, occupé ailleurs, n'y prenait point garde, mais enfin prévenu de ce qui se passait, il renvoya ce malheureux et mit un terme à cet indigne abus.

En ce même temps, un homme d'assez mauvaise mine vendait, au Laus, des chapelets et des médailles. Il entretenait une femme, qu'il menait avec lui. Son inconduite était ignorée, mais elle ne pouvait être cachée à Benoîte, à qui la Sainte Vierge avait donné dès lors le secret des consciences et des plus secrètes dispositions du cœur. Benoîte l'avertit deux ou trois fois, l'engage à sortir du désordre ; mais n'ayant rien obtenu par ses avis, elle le fait chasser honteusement.

On verra plus tard des effets admirables de cette connaissance des consciences accordées à Benoîte, et la sainte hardiesse avec laquelle elle en usa même envers des personnes en dignité, pour prévenir la profanation des sacrements. On peut dire que cette connaissance fut comme une barrière à l'incroyable infirmité et au déplorable aveuglement de plusieurs, qui croyaient avoir assez fait en dérobant leurs péchés et leurs vices aux hommes, ou à eux-mêmes, sans se mettre en peine des regards et de la justice de Dieu. Oh! que l'amour-propre et l'orgueil sont de mauvais conseillers!

CHAPITRE VI.

Le grand vicaire de l'Archevêque d'Embrun vient au Laus, il informe sur cette dévotion naissante.

Le bruit des concours qui se faisaient et des miracles qui s'opéraient au Laus, ainsi que des apparitions de la Sainte Vierge à la bergère, s'était répandu au loin. On en parlait dans toute la province, dans les provinces voisines, et jusque dans les pays étrangers. L'affluence des fidèles à la chapelle augmentait chaque jour et devenait continuelle. Le vicaire général du diocèse d'Embrun (1) crut devoir, en l'absence de l'archevêque, se transporter sur les lieux, afin de prendre connaissance par lui-même des faits que l'on publiait, et d'interdire ou d'autoriser ensuite cette dévotion naissante. Il donna avis de sa visite, et partit, accompagné du recteur des jésuites du collége d'Embrun (2), du secrétaire de l'archevêché (3), et de vingt autres

(1) Antoine Lambert, chanoine, grand chantre de la métropole, official et vicaire général d'Embrun.

(2) Le père André Gérard, qui fut ensuite pénitencier à Rome.

(3) Jean Bonnafous, curé de Saint-Marcelin d'Embrun.

ecclésiastiques. Laissons maintenant au grand vicaire de Gap, le pieux M. Gaillard, à qui nous devons de si précieux manuscrits, rendre compte de ce qui se passa dans cette occasion solennelle.

« M. le grand vicaire se rend au Laus, et moi aussi, « le lundi au soir, 14 septembre 1665. Benoîte ayant « eu avis que le grand vicaire d'Embrun allait arriver « au Laus, et qu'il amenait avec lui des gens habiles « pour l'interroger, cette fille simple et timide voulait « se sauver et ne point paraître devant eux. Pendant « qu'elle méditait son départ, la Mère de Dieu lui appa- « raît, qui lui dit de demeurer, qu'il fallait rendre « raison aux gens d'église sans crainte; qu'ils l'exa- « mineront tous, les uns après les autres, revenant « toujours par des discours interrompus, sur ce qu'ils « lui auront dit, pour la faire couper et voir si elle « biaisera, ou si elle sera ferme et constante; qu'ils « la mépriseront en diverses manières pour la troubler; « qu'ils lui diront que ses visions ne sont que folie et « rêverie de son cerveau creux, pour tromper le mon- « de; mais qu'elle ne craigne rien, et qu'elle dise au « grand vicaire qu'il peut bien faire descendre Dieu « du ciel, par le pouvoir qui lui a été donné, en se « faisant prêtre, mais qu'il n'a rien à commander à la « Mère de Dieu. Ils diront qu'ils veulent briser la cha- « pelle et y mettre le feu, qu'ils la brisent, s'ils en ont « le pouvoir; mais ils ne l'auront pas, non plus que « celui de vous mettre en prison, comme il l'ont ré- « solu, et d'envoyer du monde pour vous prendre.

« Sitôt que M. Lambert fut arrivé, qu'il eut adoré « Dieu et fait sa dévotion à la chapelle, il parla à Be- « noîte en présence du père Gérard, jésuite, et du « sieur Bonnafous, secrétaire archiépiscopal; il lui « dit qu'il n'était pas venu là pour autoriser ses visions, « ses illusions, tout ce qu'on disait d'elle et ce qui se

« passait en ce lieu-là ; mais pour les détruire et la « chasser, si ce qu'elle dit n'est pas vrai, et si ses vi- « sions sont fausses, comme *il le croit*, *lui et toutes* « *les personnes de bon sens**; mais que, si ce qu'elle « dit est vrai, il prie Jésus et Marie de lui faire con- « naître la vérité par quelque signe ou quelque *mira-* « *cle*, qu'il apportera tous ses soins pour accomplir « leur volonté ; que, dans le cas contraire, il la châ- « tiera rigoureusement par tous les moyens en son « pouvoir, afin de détromper ceux qui y croient et « corriger les abus qui pourraient se commettre en « ce lieu.

« Benoîte, avec sa simplicité ordinaire, le remercie « très-humblement de ses bons avis, et lui dit qu'elle « priera Dieu à ses intentions; qu'il pouvait bien faire « descendre Jésus dans l'eucharistie, par le pouvoir « que Dieu lui en avait donné, mais qu'il n'avait rien « à commander à la Mère de Dieu, qui fait ce qui lui « plaît. »

Ce que la divine Marie avait annoncé ne manqua pas d'arriver. La pauvre bergère fut soumise au plus rigoureux examen. Chacun de ceux qui accompagnaient le grand vicaire voulut proposer ses questions ; tantôt plusieurs parlaient à la fois, tantôt un seul. Remarquez que pas un ne croyait à ses visions. Ils étaient pleins de préjugés contre cette dévotion. Les difficultés, les moqu eries ne manquèrent pas; on voulait l'embarasser dans ses réponses ou l'intimider. On la harcèle, on la presse en tout sens, afin de la mettre en contradiction avec elle même, mais tous ces efforts furent inutiles. Benoîte ne perdit rien de son calme et de sa modestie, elle repondit à tout avec un à-propos et une précision qui surprit ses juges, sans les faire changer de sentiment.

« Le mardi et le mercredi matin, nous travaillâmes à

« faire des règlements pour le Laus, M. Lambert vou-
« lait partir, mais au moment de monter à cheval il
« survint une grosse pluie qui l'arrêta. Le jour sui-
« vant, il en arriva autant par deux fois; et ce qu'il y
« avait de plus remarquable, c'est qu'il ne pleuvait que
« dans l'enceinte du vallon. Apparemment sa présence
« était nécessaire au Laus pour quelque motif qu'il
« ignorait, et qu'il ne tarda pas à connaître.

« Il y avait au Laus une femme de Saint-Jullien en
« Beau-Chêne, nommé Catherine Vial. Cette femme
« était venue demander, par l'intercession de la sainte
« Vierge, la guérison d'une maladie qui la privait de l'u-
« sage de ses jambes. Elles étaient tellement desséchées et
« repliées en arrière, qu'elles semblaient collées sur elles-
« mêmes. Depuis neuf jours la malade persévérait avec
« foi dans la prière; le grand vicaire et ceux de sa
« suite l'y ont vue, tout le temps qu'ils ont été au Laus,
« et comment on la porte à l'église et au logis. Les
« médecins croyaient son mal incurable. Celui de Ser-
» res, et Corréard, chirurgien de Veynes, tous deux
« calvinistes, avaient dit que, si elle marchait de ses
« pieds, au retour du Laus, ils se feraient catholiques.
« Ils l'ont tous deux vue marcher sur ses pieds, et tous
« deux sont morts dans leurs erreurs....

« A la fin de la neuvaine, qui était le jour où M.
« Lambert n'avait pu partir, pendant la nuit, les jam-
« bes de cette infirme s'étendent et reprennent leur
« position naturelle. Elle éveille sa mère, couchée
« dans la même chambre, et s'écrie, dans un trans-
« port de joie: *Je suis guérie!* Leur premier soin fut
« de se prosterner devant Dieu pour lui rendre leurs
« très-humbles actions de grâces; elles passèrent ainsi
« le reste de la nuit.

« Au point du jour, Catherine se rend à la chapelle.
« Elle y entre au moment que M. le grand vicaire di

« sait la messe. Aussitôt qu'on la voit marcher libre-
« ment, on crie tout haut: Miracle! messieurs, mi-
« racle! Catherine Vial est guérie !!

« M. le grand vicaire, qui était au dernier évangile
« de sa messe, fut touché sur ce mot de miracle, et
« son cœur fut tellement attendri, qu'il eut de la peine
« d'achever le dernier évangile et qu'il baigna tout le
« carton de ses larmes. *Je le servais à la messe, et je*
« *suis un témoin fidèle de tout ce qui s'est passé.*

« Pour bien s'éclaircir de la vérité de ce miracle,
« M. le grand vicaire interroge juridiquement cette
« femme, sa mère, son frère, et d'autres témoins;
« il leur fait prêter serment à tous, afin d'être sûr de
« leurs dépositions. Il voulut d'abord chanter lui-mê-
« me, dans la petite chapelle, un *Te Deum* solennel
« en action de grâces, et dresser ensuite un procès-
« verbal juridique signé de la personne guérie, des
« témoins, des assesseurs et de lui-même (1). Il me dit
« vingt fois à moi: *Degitus Dei est hìc* (le doigt de
« Dieu est là) En effet, il était si ému de tout ce qui
« venait de se passer, que, sachant que j'étais dans
« une éthisie formée, il ajouta: Vous n'aurez pas été
« quelques jours à Notre-Dame, que vous serez guéri.
« Et ce fut ainsi. »

« Le P. jésuite, qui avait interrogé longtemps Be-
« noîte, vit une grande lumière dans l'église, et il dit
« aux prêtres: *il y a quelque chose d'extraordinaire*
« *dans cette chapelle.* »

Le grand vicaire et sa suite comprirent alors pourquoi, malgré quatre tentatives réitérées, ils n'avaient pu partir la veille ni l'avant-veille. Il devait y avoir à Embrun des témoins irrécusables de la protection spéciale

(1) Ce procès-verbal, daté du 18 septembre 1665, est conservé dans les archives du Laus.

dont la sainte Vierge environne ce lieu, des témoins d'abord incrédules et ne cédant qu'à l'évidence des faits. Car, au fond, ils étaient trop gens de bien pour résister à la vérité dès qu'elle se montrait à eux, et pour contrarier un dessein de Dieu reconnu pour tel. Si les gens de bien peuvent se tromper, c'est le propre des âmes droites et humbles de se rendre à la vérité. Aussi, M. Lambert devint dès lors le protecteur de la bergère et de l'œuvre sainte dont elle était visiblement l'instrument. Assuré par elle que la volonté de Marie était que l'on construisît une église au Laus, il songea, aussitôt après son retour à Embrun, aux moyens de réaliser ce dessein du ciel.

Un mois après la guérison de Catherine Vial, les habitants de Saint-Jullien vinrent en procession au Laus. Catherine Vial portait elle-même la bannière, et offrait ainsi à tout le monde une preuve éclatante du miracle que Dieu avait opéré en sa faveur. Presque tous se confessèrent et communièrent pour rendre grâces à Dieu de la guérison de cette femme, sachant que la reconnaissance est devant Dieu une source intarissable de nouveaux biens. Ce fut une grande édification en ce jour-là. Le grand vicaire en fut instruit et montra un nouveau zèle pour la sainte chapelle.

« Ne pouvant y venir aussi souvent qu'il l'eut désiré, « il me pria, comme voisin, ajoute le pieux histo- « rien que nous suivons (1), de prendre soin du « spirituel et du temporel, et pour m'engager davan- « tage, quoique je le fusse déjà par inclination à cause « des grâces que j'y avais reçues, il me nomma pre- « mier directeur de la chapelle, chargea secondaire- « ment du temporel MM. Grimaud et Naz, avocats à « Gap; me donna toute autorisation d'y confesser et

(1) M. Gailliard.

« de veiller à tout, jusqu'à ce qu'il eût trouvé des « prêtres à qui il pût confier le soin du sanctuaire. »

Cependant, la divine Marie qui en use toujours envers ses plus chers enfants comme Dieu en a usé envers elle-même, en mêlant des épreuves et des contradictions aux plus signalées faveurs, ménagea à sa bergère chérie des mortifications auxquelles elle ne s'attendait guère, mais qui ne servirent qu'à relever l'éclat de sa vertu.

Un homme de qualité et en charge, considéré dans le voisinage par sa piété, son savoir et son mérite, *se met en tête* que les apparitions de Benoîte ne sont que des illusions. S'imaginant donc qu'il ferait une action agréable à Dieu et utile au public, il veut la faire mettre en prison, et va plusieurs fois au Laus à cette fin, avant et depuis l'arrivée du grand vicaire. Benoîte était toujours dans la chapelle, qui est petite; lorsque ce personnage y venait, et quoique la bergère soit d'une fort belle taille, jamais il ne peut la voir. La Sainte Vierge révèle à Benoîte que, malgré ses bonnes intentions, cet homme sera frappé d'une maladie cruelle qui le fera extrêmement souffrir, en punition du mépris qu'il a eu pour elle ; mais que, avant de mourir, il viendra au Laus, reconnaîtra sa faute et y trouvera grâce. Ce qui ne tarda pas d'arriver.

Au faux zèle, d'autres joignaient une basse jalousie de la réputation de cette humble fille, et lui suscitaient mille persécutions. On ne lui donnait, par dérision, que le nom de visionnaire ; on employait toutes sortes de moyens pour la discréditer dans l'esprit des peuples. Benoîte supporta tout avec une admirable résignation. Ce n'était là que le prélude d'autres tempêtes, plus furieuses et plus implacables, mais qui ne devaient point arrêter la marche de l'œuvre.

CHAPITRE VII.

Construction de l'Église. Traits merveilleux de zèle.

Rien n'est plus précieux dans l'histoire, après la vérité, que de voir en action et d'entendre ceux dont les œuvres forment le fond même du récit. C'est le grand avantage que nous tâcherons de procurer au lecteur, en empruntant autant que possible les propres paroles du saint prêtre qui a été, pendant un demi-siècle, témoin oculaire, historien fidèle et zélateur infatigable des merveilles opérées au Laus.

Il y avait quatre ans que la Sainte Vierge avait annoncé à la bergère qu'une grande église serait bâtie à l'endroit même où se trouvait la petite chapelle. La nécessité de cette église était vivement sentie par tout le monde, mais on ne voyait pas trop le moyen de pourvoir aux frais. Marie se réservait cette occasion de faire éclater sa puissance et sa libéralité, en confondant la prudence un peu trop humaine de quelques-uns, et en justifiant, par de nouveaux miracles, la confiance pleine et absolue de ses serviteurs. Mais laissons-en parler un des plus dévoués à l'œuvre.

« Les concours étaient tous les jours plus nombreux « au Laus, écrit M. Gaillard (1). Le grand vicaire « d'Embrun en fut informé, il y vint en automne, avec « des ouvriers, à dessein d'y faire bâtir une petite église, « avec deux ou trois autels, afin que, dans les concours, « on y put dire deux ou trois messes à la fois.

(1) Mémoire sur 1665,

« Je me trouve au Laus le jour assigné ; M. le
« grand vicaire, parlant avec les maîtres de ce qu'on
« devait faire pour avoir une petite église et de la pro-
« portionner au besoin du lieu, se tourne de mon côté
« et me demande de quelle longueur et largeur elle
« devait être dans l'œuvre; je lui répondis qu'elle de-
« vait être tout au moins de quinze toises de long, et
« de six de large; il me dit, que *je n'y pensais pas;*
« que la *dévotion durerait peut-être huit ou dix ans,*
« puis qu'elle se perdrait, comme on le voit pres-
« que toujours, dans de semblables dévotions, qui se
« relâchent après: qu'une si grande église serait inutile
« là; que les grandes dépenses nécessaires pour faire
« le transport des matériaux seraient perdues; que
« quand on l'aurait commencée de cette grandeur, on
« ne la saurait ensuite achever; que ce serait *bien assez*
« de faire une église de sept à huit toises, et qu'il ne
« savait pas même si on la pourrait achever.

« Je lui répondis, que la dévotion durerait plus que
« nous; que pour les moyens, Dieu y pourvoirait et
« sa très-sainte Mère; que lui, grand vicaire, était le
« maître; qu'il fît ce qui lui plairait; que je le quittais
« pour un moment, parce que, m'ayant prié lui-même
« de confesser, j'allais voir des gens qui m'attendaient.»

« Il parle seul quelque temps avec les maîtres, me
« fait ensuite appeler, *m'accorde douze toises* pour l'é-
« glise, et m'en confie la direction; nous donnons le
« prix-fait; je fais enlever la terre pour l'emplacement
« de l'église; il y en avait une quantité considérable; je
« m'occupe aussi de préparer les matériaux, pour y
« travailler au printemps, pendant que l'entrepreneur
« commence à tracer les fondements et à les creuser.

« Ce qui est remarquable et que je ne dois pas omet-
« tre, c'est que, quand on commença à creuser les
« fondements, il n'y avait point d'argent; on avait ra-

« massé quelques deniers de ceux qui venaient en dé-
« votion. M. Naz, un des directeurs, fit venir des gens de
« Valserres ; ces deniers furent tôt lassés, les ou-
« vriers voulaient s'en retourner faute d'argent ; nous
« avions fait faire quatre boîtes en fer-blanc pour de-
« mander pour la bâtisse. M. Naz, avec une de ces
« boîtes, demandait alors ; une bonne femme du côté
« de Briançon, mal vêtue, et à qui on aurait fait
« l'aumône, si elle l'eût demandée, vint doucement
« derrière le quêteur, et mit dans la boîte un louis d'or.
« Il connut que c'était quelque chose de plus pesant
« qu'un denier, ou un sou; curieux de voir ce que
« c'était, il examine d'abord la femme, puis se retire
« à l'écart et trouve le louis d'or qui avait été offert: il
« le montre aux travailleurs; il y en eut pour la semai-
« ne; la suivante, il y eut dix écus, et, à proportion du
« travail, on trouva de l'argent, sans qu'il y ait jamais
« manqué, ni pour les matériaux, ni pour les ouvriers,
« et *c'est tout des deniers des pauvres qu'a été bâtie*
« *l'église*, quoiqu'elle coûte plus de quinze mille
« livres, ce qui montre que c'est l'ouvrage de Dieu
« et un prodige digne d'admiration. »

Cette déplorable prudence du siècle qui, sur des motifs spécieux, se glisse souvent dans des cœurs où l'on ne devrait jamais la rencontrer, ne comprend rien à cela; les plus merveilleux exemples ne lui ôtent pas une de ses défiances ni une de ses frayeurs; à ses yeux, même pour les choses les plus saintes, les moyens humains sont toujours tout, et la bonté, la providence de Dieu, rien; les fidèles enfants de Marie raisonnent et agissent autrement. C'est ce que fit Benoîte, et ceux qui l'aidaient en cette occasion; elle savait ce que lui avait dit sa bonne Mère, et quoiqu'on ne prît pas ses conseils, elle était bien assurée que pas un mot de ce qui lui avait été révélé ne manquerait d'être exécu-

té; heureuses âmes qui se reposent de tout sur les soins d'une Mère si bonne et si puissante!

« Cette année-là, on creusa les fondations, on pré-
« para des matériaux pour faire des fours àchaux et
« reprendre les travaux de plus belle au printemps; on
« put entretenir des ouvriers pour chercher des pierres,
« transporter les bois: les habitants du lieu consenti-
« rent à charrier les pierres, à raison de quatre francs
« la canne carrée.

« Il venait beaucoup de gens qui, en voyant la dili-
« gence qu'on faisait, donnaient tous autant qu'ils pou-
« vaient; quand il arrivait des processions, chacun de
« ceux qui les composaient se chargeait d'une pierre
« en passant les torrents, sans excepter les petits en-
« fants, qui en portaient des petites du pied de la
« montée.

« Quand tout fut prêt, on songea à poser la premiè-
« re pierre; je fis moi-même la cérémonie, en présence
« des pères prêcheurs de Gap, qui étaient venus en
« procession avec leur provincial, assisté de tous ces
« religieux dominicains, de M. le prieur de Saint-Etien-
« ne, et de plusieurs autres prêtres; c'était au prin-
« temps 1667; il y avait grand concours de fidèles, et
« la fête fut bien édifiante.

« Les murs étaient élevés d'une toise environ hors
« de terre, lorsque M. le grand vicaire d'Embrun vint
« au Laus, avec le R. P. Gérard, jésuite, et avec quel-
« ques autres personnes. Le grand vicaire fut surpris
« de ce qu'on avait tracé l'église sans presbytère (c'est-
« à-dire chœur ou sanctuaire): il se tourne de mon côté,
« et dit d'un ton haut, qui montrait qu'il n'était pas
« content: qu'il ne croyait pas qu'on dût tracer une
« église sans presbytère, que c'était une grande faute
« et une marque d'ignorance. »

Consolez-vous, petits enfants de Marie; si, en travail-

lant pour sa gloire, vous ne recueillez auprès des hommes que des reproches, votre mère sait pourquoi ....

« Le père Gérard prévoyant la grande dépense qu'il « faudrait faire, dit que le plus grand miracle qui se ferait « au Laus, serait si on achevait l'église de cette lon- « gueur et largeur, en y ajoutant encore trois ou quatre « toises pour le chœur.

« Je réponds à M. le grand vicaire, que ce n'était « point par ignorance que je l'avais fait; que je lui avais « demandé quinze cannes pour l'église, que de quinze « cannes elle serait, avec l'aide de Jesus et de Marie; « répondant ensuite au père Gérard, je lui dis qu'elle « serait faite dans quatre ans, mais que j'en demandais « six en cas que les maîtres vinssent à manquer ou à « mourir, ou qu'on ne pût avoir les matériaux; « que si dans six ans elle n'était pas faite, et le « chœur aussi, je leur donnerais ma maison de Gap « qui m'a coûté huit mille et tant de livres, qu'on fît ve- « nir un notaire, que j'en passerais donation par acte « à l'heure même; que j'engagerais encore ma biblio- « thèque qui me coûte trois mille livres, ainsi que tout « ce que j'ai, même mes revenus que je baillerai, pour- « vu qu'on me laisse un peu de quoi vivre et avoir « du pain. »

Voilà quel noble langage, quelles touchantes hardiesses Marie sait inspirer aux siens.

« M. le grand vicaire ne voulut pas; il me dit qu'il « s'en rapportait à ma parole, et qu'il priait Dieu de me « donner des forces et des moyens pour achever; *il* « *avait toujours peur* que je ne pusse pas en venir à « bout.

« Au mois d'avril de cette année, je partis pour Rome « d'où j'ai rapporté des indulgences très-précieuses pour « le Laus; avant mon départ, j'avais recommandé à l'en- « trepreneur d'élever, cette année même, les murailles

« jusqu'à la hauteur du toit, ce que je trouvai exécuté
« à mon retour; l'année suivante, on plaça la toiture; la
« troisième, on fit la voûte, et la quatrième le chœur;
« tout cela fut achevé avant les quatre ans révolus, et le
« miracle du P. Gérard fait, avec la protection de
« la Sainte Vierge, bonne Mère et divine patronne,
« sans qu'il nous ait jamais rien manqué.

« Ce que je trouve de plus admirable, c'est que tout
« misérable pécheur que je suis, j'ai fait, sans le savoir,
« une église qui avait exactement les dimensions en
« longueur et largeur, que la Sainte Vierge avait données
« à Benoîte dans une apparition. Il nous restait le
« portail à faire : notre bienheureuse Reine du ciel
« ne manqua pas de nous le procurer encore, et voici
« comment :

« Mgr d'Aubusson de la Feuillade, archevêque d'Em-
« brun, et ambassadeur pour le roi d'Espagne, tombe
« malade à Madrid; abandonné des médecins, il se voue
« à Notre-Dame du Laus, d'après les grands biens
« qu'il en avait appris, et il guérit d'abord; ayant su
« que l'église était bâtie, pour témoigner sa reconnais-
« sance à la Sainte Vierge, il fit à ses frais le grand por-
« tail, qui coûte cent écus, et qui est surmonté de ses
« armoiries; s'il fût resté à l'archevêché d'Embrun, il
« aurait pris de la sainte chapelle plus de soins qu'on
« en a eus par la suite. »

Pendant que l'on construisait l'église, Benoîte animait tout par sa présence; elle travaillait, et par son exemple elle encourageait les ouvriers et les pèlerins à pousser activement l'ouvrage; sa confiance en Marie et surtout ses prières continuelles donnaient de l'ardeur aux plus timides. Elle n'ignorait pas les difficultés qu'avait alléguées le grand vicaire, ni l'impuissance absolue où l'on était d'élever un si grand édifice, sans aucune ressource humaine, mais c'est justement ce qui soutenait sa con-

fiance; à l'école de sa bonne Mère, elle avait appris que les œuvres de Dieu ne se font point par des moyens humains, que c'est au contraire lorsque ces moyens sont désespérés que Dieu se montre et agit, afin que toute créature soit obligée de confesser sa faiblesse, et que les hommes ne puissent s'attribuer les œuvres de sa puissance et de sa pure bonté.

Quand l'église fut ainsi miraculeusement terminée, contre l'avis et les prévisions de toute sagesse humaine, on en fit la dédicace avec une grande pompe. Il s'y trouva un grand nombre de prêtres, et le concours des fidèles était immense; les plus indifférents furent obligés de reconnaître dans ce seul fait l'action d'une puissance surhumaine, et l'effet d'une protection spéciale de Marie sur ce saint lieu. Benoîte, et ceux qui avec elle avaient espéré contre toute espérance, et travaillé en ne s'appuyant que sur le secours de la Sainte Vierge, ne se lassaient point de lui en témoigner leur reconnaissance; c'était une sainte ivresse de joie, des cantiques d'action de grâces, un bonheur plus vif et plus pur que celui des Juifs de retour de la captivité de Babylone, quand ils virent sortir de ses ruines le temple de Jérusalem.

Cependant la divine Mère, en prédisant à la bergère qu'une grande église serait bâtie, avait ajoutée que cette église serait pourvue de tout, et que, de plus, une maison serait construite, destinée à quelques prêtres résidents. Il s'agissait donc de meubler et d'orner l'église. Les ressources ne manquèrent pas plus pour son ameublement que pour sa construction.

A peine fut-elle achevée, que la foule des pèlerins devint encore plus nombreuse, et Dieu voulut récompenser par des grâces plus abondantes la piété et la générosité des fidèles; on vit alors des femmes venir en procession au Laus, nu-pieds et une couronne d'épines sur la tête, spectacle aussi touchant par sa ferveur

qu'il est étonnant par sa singularité; un grand nombre de guérisons miraculeuses venaient, chaque année, réveiller chez les uns et fortifier chez d'autres cet esprit de foi qui obtient des prodiges.

Ces grâces très-multipliées attirèrent à la nouvelle église une grande quantité d'offrandes, et bientôt elle se trouva abondamment pourvue d'ornements et de tous les objets nécessaires au culte divin; parmi ces dons, on remarqua celui de la chartreuse de Durbon. Le prieur de ce monastère, Dom Barthélemy, atteint de paralysie depuis trois ans, se voua à Notre-Dame du Laus, et fut à l'instant complètement guéri. Il voulut, en action de grâces, visiter le sanctuaire, et sa communauté fit présent d'un magnifique ornement, qui servit pour les offices solennels.

Outre l'édifice que l'on venait d'élever, c'était toujours à la petite chapelle que s'adressait plus spécialement la dévotion des fidèles. Il fallut donc la laisser subsister dans l'enceinte de la nouvelle église, comme un monument toujours vivant aussi de la première apparition. Il semble, en effet, à ceux qui sont vivement impressionnés par le souvenir de cette première apparition, qu'ils voient constamment sur l'autel la divine Marie, avec ce doux éclat qui la rend si aimable.

Restait à construire la maison des prêtres résidents pour le service du sanctuaire. Le pieux M. Gaillard avait vu sa confiance en Dieu trop bien justifiée, dans la construction de l'église, pour n'en pas faire une nouvelle expérience; il s'était associé deux saints prêtres, M Peytieu et M. Hermitte; ces trois fidèles serviteurs de Marie se consacrèrent jusqu'à leur dernier soupir au service de la chapelle, avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Ainsi, ce petit grain de sénevé, cette œuvre d'une pauvre bergère, fortifiait ses racines, étendait ses branches et commençait à devenir un grand arbre. M Pey-

tieu donna douze mille francs pour le nouvel édifice, qui fut entrepris de suite et s'éleva rapidement. Il fut assez vaste pour être plus tard une maison de communauté, et loger les ecclésiastiques et même des laïques en retraite au Laus; M. Hermitte voulut aussi faire la double offrande de sa personne et de ses revenus. M. Gaillard, ce grand coopérateur de la bergère dans la fondation du pèlerinage dota cette maison de sa bibliothèque et ensuite de tous ses biens. Ils furent bien récompensés de leur générosité apostolique; car, M. Peytieu, après vingt ans de travaux assidus, rendit paisiblement son âme à Dieu assisté par ses deux confrères, en finissant le dernier mot du *Magnificat*, qu'il avait récité d'une voix ferme, et l'âme inondée du bonheur réservé aux saints. Près de son lit, était prosternée la pieuse bergère, qui, par ses larmes, ses sanglots et ses ferventes prières, venait rendre à son Père vénéré ce qu'elle avait reçu de lui, en consolations et en secours spirituels. M. Hermitte fut victime de son zèle à sauver les vases sacrés de l'église, lors de la fuite à Marseille.

La vie tout entière de ces trois saints prêtres se consuma à entendre les confessions des pèlerins, leur donner des retraites et de salutaires instructions; le pèlerinage était dès lors régulièrement organisé, aussi le succès de leur travaux fut immense. Benoîte les secondait puissamment; elle était l'œil, le conseil et l'oracle des pèlerins et des directeurs même de l'œuvre sainte, sous la conduite immédiate de l'auguste Reine du Ciel.

CHAPITRE VIII.

La bergère est citée devant l'autorité ecclésiastique, à Embrun. Elle s'y rend. Prodiges qui accompagnent son séjour.

Les grâces merveilleuses que la divine Marie se plaisait à répandre sur les pèlerins du Laus, ne pouvaient manquer de veiller la jalousie du démon, cet implacable ennemi de tout bien, et de soulever des orages.

M. Lambert, ce grand vicaire d'Embrun dont nous avons parlé, venait de mourir. L'établissement du Laus avait perdu en lui un protecteur puissant, qui contenait, du moins par sa position et sa fermeté, les ennemis nombreux du pèlerinage. Quelques membres du Chapitre, plus hardis que les autres, et toujours plus prévenus contre l'humble bergère, crurent l'occasion favorable d'en finir avec le Laus. Ils renouvelèrent toutes les vieilles accusations, et profitant de cette espèce d'interrègne, poussèrent la hardiesse jusqu'à faire afficher, à la porte de l'église du Laus, on ne sait par qui, ni comment, une sentence d'excommunication, encourue par quiconque dirait la messe dans cette église, y ferait quelque autre fonction, ou y recevrait les sacrements.

On voit que ces Messieurs aimaient les mesures promptes et les moyens décisifs.

La vue de cet interdit, aussi injuste que bizarre, jeta la consternation partout; en attendant que l'on

pût obtenir des explications, et s'assurer si réellement il émanait de l'autorité légitime, les prêtres du Laus, par la seule crainte d'encourir une excommunication, allaient dire la messe dans les paroisses voisines.

Dans l'intervalle, il vint au Laus, de fort loin, trois prêtres étrangers, qui, s'étant écartés du chemin, demeurèrent trois jours dans un bois, où ils eurent beaucoup à souffrir. Arrivés au Laus, ils pensaient se dédommager de leurs fatigues, et satisfaire leur dévotion, en disant la sainte messe dans le sanctuaire, qu'ils avaient eu tant de peine à trouver; leur surprise égala leur douleur, lorsqu'ils trouvèrent la porte fermée, et qu'ils purent lire l'interdit fatal. Ils furent obligés d'aller dire la messe dans une paroisse rapprochée, et certainement la bonne Mère ne laissa pas sans récompense leurs fatigues et leurs pieux désirs; heureusement il n'est au pouvoir d'aucun homme de fermer sa main maternelle, et de limiter au gré de ses désirs, les effusions de ses ineffables miséricordes.

Cependant l'interdit causait un préjudice grave à la dévotion, donnait lieu à une infinité de murmures, troublait les consciences, et faisait offenser Dieu sans atteindre son but. Car le souvenir des merveilles que l'on avait entendu raconter du Laus, et l'espérance d'y recevoir des faveurs particulières, y attirait constamment beaucoup de gens, qui se trouvaient frustrés dans leur attente, puisqu'ils ne pouvaient pas même poser le pied dans le sanctuaire. Mais Benoîte priait et faisait de continuelles instances à la Mère de Dieu, afin qu'elle mît un terme à une persécution qui menaçait de ruiner son œuvre, au moment où elle produisait des fruits si précieux et si abondants.

Marie abrégea l'épreuve qu'elle avait voulu imposer à la confiance et à la résignation de sa fidèle bergère; quelque temps après, elle lui apparut, et lui

dit : « *Ma fille, ôtez ce papier qu'on a mis à la por-* « *te de l'église, et qu'on y dise la messe comme* « *auparavant.* » La bergère obéit avec joie, et l'église fut rendue à la piété des fidèles ; on y célébra l'office divin, sans autre formalité, mais aussi sans que l'autorité ait jamais réclamé ; ce qui prouve assez clairement que ce funeste interdit n'était que le résultat d'une intrigue aussi mal conçue qu'inutile.

Enfin, M. Lambert avait un successeur, c'était M. Javelly, grand homme de bien et recommandable par ses vertus ; on s'empressa d'informer le nouveau grand vicaire des prétendus abus qui se trouvaient dans la dévotion du Laus, des suites qu'ils auraient inévitablement pour la religion, et de la nécessité d'y mettre un terme, en supprimant au plus tôt cette dévotion dangereuse.

M. Javelly ne voulut rien prononcer dans une affaire de cette importance, sans avoir pris des informations auprès de gens un peu moins prévenus. Il ne vint point au Laus afin d'éviter tout éclat, mais il envoya quérir Benoîte avec sa mère, pour l'interroger à Embrun, et la faire examiner par le père Recteur des jésuites, assisté des prêtres les plus habiles de la métropole

Arrivée à Embrun, la timide bergère se présente au grand vicaire qui l'oblige à rester renfermée dans une maison, la fait garder à vue nuit et jour, par deux personnes de confiance, afin qu'elle n'ait absolument aucun rapport au dehors et ne puisse prendre ni conseils, ni encouragements. « Il la tient fort resserrée « et prisonnière, sans lui laisser aucune liberté ; afin « qu'elle ne mange pas ailleurs, il la fait mettre à sa « table, et défend aux personnes chargées de la sur- « veiller, de ne la quitter un seul instant (1). » Dieu

(1) M. Gaillard, sur l'année 1669.

permettait toutes ces précautions minutieuses, pour la sanctification de sa servante; nous verrons à quoi elles ont abouti.

Tous les jours, après dîner, on la menait à l'archevêché pour l'interroger et la soumettre aux plus rigoureux examens. C'était le grand vicaire qui l'interrogeait lui-même, et la faisait interroger par les PP. jésuites et d'autres prêtres surtout ce qu'elle avait vu et entendu, et sur ce qui s'était passé au Laus depuis 1664, époque où le pèlerinage avait commencé, jusqu'au moment actuel.

Les interrogatoires qu'on lui faisait subir, sans lui donner aucun relâche, n'étaient pas suivis ; tantôt on lui demandait une chose et tantôt l'autre, sans suite et sans liaison ; après une question sur la construction de l'église, en venait de suite une autre sur la première apparition de la Sainte Vierge, sur le lieu, le temps où elle lui avait parlé, sur son costume, sur ce qu'elle avait dit, et ce qu'elle n'avait pas dit; puis on tournait brusquement à l'apparition dans la petite chapelle, et ce qui s'y était passé ; comment elle l'avait découverte; ce qu'elle prétendait en faire; on lui remontrait l'inutilité de ses efforts pour établir une dévotion nouvelle (il faut convenir que c'était un peu tard se raviser), et son impuisance à la soutenir ; on trouvait fort mauvais qu'une villageoise ignorante comme elle, s'avisât de faire la visionnaire, de jeter au milieu des populations de prétendues apparitions qui troublaient la paix et marquaient un orgueil insupportable ; que l'on avait les moyens de lui imposer silence, et d'en finir avec tous ces abus ; qu'elle se bornât à garder ses brebis et aux travaux de sa condition ; que la sainte Vierge n'avait aucunement besoin d'elle pour manifester ses volontés, ni la religion besoin de ses inventions, pour se soutenir et sauver les âmes; par intevalle les examina-

teurs chuchotaient entre eux; ce qu'on avait oublié de demander un jour, avait sa place le jour suivant; ce qui échapait à un examinateur, était relevé par un autre; on revenait sans façon sur ce que la pauvre fille avait déjà dit et expliqué vingt fois; à tout cela se mêlaient force questions de doctrine, difficiles même pour un théologien exercé; en somme, on n'omit rien pour obtenir un désaveu ou une contradiction.

Les hommes sont singuliers et bien infirmes quand ils entreprennent sur le souverain domaine de Dieu et sur ses volontés; toute l'adresse dont purent s'aviser ces docteurs réunis, leurs efforts combinés contre une villageoise idiote, n'eurent d'autre effet que de manifester aux plus opiniâtres la puissance de Marie. Benoîte avait répondu à tout, avec une grande modestie et avec douceur, sans témoigner ni dépit, ni surprise. Quand on lui adressait une question à laquelle déjà elle avait répondu, elle se contentait de le faire observer; sur les questions étrangères au Laus, elle s'excusait sur son ignorance; elle ne répliquait aux reproches et aux menaces qu'en s'humiliant plus qu'on n'avait voulu le faire, mais avec une dignité qui faisait entendre qu'on ne devait pas confondre sa personne avec l'œuvre dont elle était chargée; quant aux questions de doctrine, elle les résolvait avec tant de simplicité et d'exactitude, que l'on était obligé de convenir qu'il y avait dans cette fille quelque chose de surnaturel; sur son visage respirait un air de candeur et de sainte assurance, qui frappait les plus prévenus et les jetaient dans d'étranges embarras; plusieurs étaient venus là avec l'intention bien arrêtée de trouver difficulté à toutes les œuvres de la bergère; la dévotion du Laus leur faisait l'effet d'un fantôme importun, dont on veut se délivrer à tout prix; d'autre part, cet extérieur modeste, ce ton de naïveté, cette humble sou-

mission aux volontés de ses supérieurs, cette sagesse précoce, et en particulier cette connaissance si nette et si profonde des choses de Dieu, dans une jeune fille qui n'avait fréquenté d'autre école que les bois et les montagnes, ne laissaient pas que de les impressionner vivement et de leur donner à réfléchir.

Mais, afin qu'il ne restât aucune excuse aux ennemis du Laus, la Sainte Vierge voulut glorifier sa chère bergère, à Embrun même, par des apparitions réitérées, et par un prodige qu'il n'était pas possible de nier ni d'obscurcir.

Benoîte passa quatorze jours à Embrun, et, durant tout ce temps, elle ne prit d'autre nourriture, si l'on peut appeler cela de la nourriture, qu'une cueillerée d'eau chaque jour; encore n'en prit-elle pas du tout les sept derniers jours. Afin de prévenir toute supercherie, le grand vicaire l'obligeait de se mettre à sa table, vis-à-vis de lui, et il lui fut toujours impossible de faire accepter aucune espèce d'aliment à la pieuse fille. Il n'était pas plus aisé à celle-ci de s'en procurer d'ailleurs, car sa garde ne la quittait pas plus que son ombre, et on avait confié le soin de la garder à des personnes, cela s'entend, fort mal disposées à tromper leurs maîtres et à favoriser une mystification.

Malgré ce jeûne rigoureux, Benoîte conservait son embonpoint, et jouissait d'une santé parfaite, sans éprouver le besoin de boire ou de manger. Cependant elle était chaque jour obligée de subir des interrogatoires rigoureux et prolongés, durant trois à quatre heures. Il était bon d'ailleurs qu'elle conservât toute sa présence d'esprit, car elle avait à traiter avec des gens bien déterminés à ne pas lui faire grâce.

Le grand vicaire convaincu, par l'exacte surveillance où il avait retenu Benoîte, qu'il y avait du prodige dans cette privation absolue de nourriture, passa de

la surprise à l'admiration, et rendit un sincère hommage à une si haute vertu, que Dieu se plaisait à justifier de tant de manières ; il ne s'en cacha pas vis-à-vis des autres examinateurs ; on convint que de plus amples informations seraient superflues, soit parce que l'on ne pourrait pas revenir sur des questions déjà épuisées, soit parce que Dieu semblait s'expliquer assez clairement en faveur de l'œuvre du Laus, par les dons extraordinaires dont il honorait la bergère, et on se résigna à la relâcher.

La pauvre fille avait extrêmement langui à Embrun, et il lui semblait que ce petit nombre de jours avait duré dix ans. L'état de contrainte, les privations de tout genre qui lui avaient été imposées, les reproches et les menaces qu'on lui avaient prodigués, n'étaient point la principale cause de ses souffrances. Le souvenir toujours présent de sa solitude chérie du Laus, dont elle était séparée, le désir de retrouver sa vie obscure et paisible, étaient bien un autre tourment pour son cœur ; aussi, prévenant la détermination du grand vicaire, elle le pria de la congédier avec sa mère. « Je le veux bien, ma fille, lui répondit celui-« ci, mais il faut que vous attendiez jusqu'après-demain, « jour de la Fête-Dieu ; vous verrez-ici quelque chose « de beau. » Plus beau en effet qu'il ne pouvait le soupçonner ; car le jour de la fête elle eut le bonheur de voir la divine Marie sur le maître-autel pendant la grand'messe ; la mère de Dieu était vêtue d'un manteau royal, portait une couronne sur la tête, et jetait une lumière plus éclatante qu'à l'ordinaire. Benoîte s'extasia à la vue d'un si admirable objet ; les personnes chargées de la garder, crurent que c'était de sa part une défaillance ; mais elles furent bientôt revenues de leur méprise, et conçurent une haute estime de sa vertu.

Cette vision fut suivie d'une autre plus merveilleuse encore. Benoîte priait dans la cathédrale, dédiée à Notre-Dame ; Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut, sous la figure d'un petit enfant, debout sur le maître-autel. Elle ne savait pas que ce fût l'enfant Jésus, mais la Sainte Vierge se montrant à elle peu de temps après, lui dit : « Cet enfant que vous avez vu « sur l'autel est mon très-cher Fils, l'enfant « Jésus. »

Toutes ces apparitions dont elle était privée depuis son départ du Laus, et par lesquelles Dieu voulait récompenser Benoîte de ce qu'elle avait enduré pour sa gloire, produisirent sur elle des impressions de joie et de grâce, qu'il ne lui fut pas possible de renfermer en soi. Le grand vicaire en fut frappé et voulut en savoir la cause, Benoîte lui avoua ingénument qu'elle avait eu le bonheur de voir la Mère de Dieu et son divin Fils, et lui raconta fidèlement tout ce que la Sainte Vierge lui avait dit : entre autres choses, que « la dévotion du Laus serait encore bien « contrariée, mais qu'il ne fallait pas perdre courage, « prier au contraire instamment son très-cher Fils, « faire de bonnes œuvres, et souffrir patiemment tou- « tes les persécutions qui surviendraient encore, bien « assurés que les ennemis de ce saint lieu seront tous « confondus, et la dévotion plus grande que ja- « mais. »

Le grand vicaire n'avait pas besoin de ce nouveau témoignage pour croire aux apparitions et à la vertu de la bergère, mais il en fut charmé et admira secrètement les ineffables conduites de Dieu dans toute cette affaire; quoique l'intérêt temporel de son église exigeât que le pèlerinage du Laus ne prît point trop de développement, il n'hésita pas à se prononcer hautement en faveur de cette œuvre naissante, et lorsque,

quelques années plus tard, on essayait d'ébranler ses convictions par de nouvelles accusations contre le Laus, en lui représentant que cette dévotion faisait perdre celle d'Embrun, et qu'il fallait faire mettre Benoîte dans un monastère, il imposa silence aux envieux, par cette réponse aussi humble que terrible : « Messieurs, Messieurs, ce n'est pas Benoîte qui fait « perdre la dévotion de notre église, ce sont nos pé- « chés qui en sont la vraie cause, par le peu de soin « que nous avons eu de la maintenir ; elle est allée à « l'extrémité du diocèse. Bien loin de l'en tirer, nous « devons travailler pour qu'elle n'en sorte pas tout- « à-fait. Comme aussi, bien loin de rien faire à cette « bonne et sainte fille, dont je connais la vertu, nous « devons tout faire pour qu'elle ne quitte pas le Laus, « et concourir avec elle, pour y conserver la dévo- « tion, de peur que nous la perdions entièrement. »

M. Javelly, appréciant tout ce qu'il y avait de grâces et de lumières infuses dans cette simple fille, l'entretint plusieurs fois, en particulier, d'affaires importantes. Nous verrons plus tard de grands prélats prendre ses avis, et la consulter avant d'entreprendre des voyages ou des affaires à conséquences graves.... Il voulut toutefois retenir la bergère encore un jour pour sa consolation et celle de ses amis, qui étaient empressés de la voir, de l'entendre parler de Dieu et de sa très-sainte Mère. On sait qu'à la suite des apparitions, ses vêtements restaient impreignés de ce parfum exquis que répandait la présence de Marie ; la vue de ce prodige si nouveau pour eux, le souvenir de ce qu'on avait ouï raconter d'elle, son langage naïf et modeste, les priviléges dont la Sainte Vierge l'honorait, la rendaient un objet de curiosité et de vénération, mais ce n'était pas ce que recherchait notre humble bergère ; rien ne remplaçait dans son esprit son pieux sanc-

tuaire du Laus ; dès que l'obéissance ne la retint plus, elle prit congé du grand vicaire, et se dirigea vers le Laus, avec des transports de joie et de reconnaissance.

CHAPITRE IX.

Retour de la bergère. Jésus-Christ lui apparait sur une croix, près du Laus.

Tout ce qui venait de se passer à Embrun, n'avait servi qu'à fortifier la vertu de la merveilleuse bergère, et à rallumer son zèle. Le vendredi, lendemain de la Fête-Dieu, 1669, elle reprit, avec sa mère, le chemin du Laus ; toute rapide qu'est la pente qui y conduit, elle n'en remarqua pas même les aspérités. Y a-t-il ni difficultés, ni obstacles infranchissables pour ceux qui aiment Jésus et Marie? Un secret pressentiment l'avertissait de ce que Dieu lui réservait quelques moments plus tard.

Elle approchait du Laus, quand Jésus-Christ lui apppparut sur une croix (1) ; le corps du Sauveur était couvert de sang comme au jour de sa mort ; au pied de la croix se tenaient plusieurs anges, dans le silence et l'adoration ; cette croix était toute sanglante. Jésus-Christ dit alors à la bergère : « *Ce que vous me « voyez souffrir, ma fille, n'est pas ce que je souffre à « présent, mais c'est pour vous faire voir ce que*

(1) Cette croix était plantée sur le chemin, qui conduit à Avançon ; on l'a transportée depuis dans le couvent habité par les missionnaires, où elle est en grande vénération ; elle vient d'être enchâssée par la générosité de M. Gerin, curé du la cathédrale de Grenoble. Il en reste à peine la moitié, quoiqu'elle fût en bois dur ; ce qui manque a été distribué aux pèlerins, en petite particules, pour satisfaire leur dévotion à cette insigne relique.

« j'ai souffert pour les pécheurs, et quel est l'amour « que je leur porte. » Ces paroles d'un Dieu pour qui elle aurait voulu mille fois se sacrifier, et la vue d'un spectacle si touchant produisirent sur cette sainte fille, une impression si profonde, qu'elle resta interdite et plongée dans une extrême désolation ; elle avoua depuis que, si cette vision n'avait été de courte durée, elle serait morte de douleur ; les souffrances qu'elle ressentit en cette occasion lui donnèrent une idée de ce que Jésus-Christ avait enduré sur le Calvaire, et Marie au pied de la croix. Elle comprit aussi tout ce que vallent des âmes qui ont coûté à Jésus-Christ tant d'humiliations et de tourments, et son zèle, déjà si vif pour la conversion des pécheurs, s'enflamma d'une ardeur extraordinaire ; tout ce qu'elle avait supporté jusque-là pour soutenir une œuvre dont l'objet principal est la conversion des pécheurs, lui parut si peu de chose, auprès de ce que son Dieu avait souffert, qu'elle se dévoua, avec une générosité toute nouvelle, à affronter les périls et les épreuves les plus pénibles à la nature pour étendre cette œuvre et l'affermir ; elle pria longtemps au pied de la croix, après que la vision eut disparu. Mais le jour baissait, et il lui tardait de revoir son pieux sanctuaire et d'y rendre ses actions de grâce à son auguste protectrice, dans ses dernières tribulations. Il ne lui fallait plus que quelques minutes pour toucher au terme ; elle s'achemine donc, le cœur meurtri de l'image qui vient de lui être présentée, mais aussi consumée par un feu inconnu (c'était la première fois que Notre-Seigneur lui avait apparu et parlé), et consolée par le bonheur de rentrer dans sa solitude.

Dès qu'on l'aperçut, le bruit de son arrivée fut bientôt répandu parmi les pèlerins qui se trouvaient au Laus en ce moment ; on courut en foule à sa ren-

contre ; chacun voulait la voir de près, lui parler ; on pleurait de joie ; on rendait hautement grâce à Dieu de son retour, comme d'une faveur précieuse ; on eût dit une mère de famille chérie, rendue à ses enfants, qui n'espéraient plus la voir ; on l'accablait de questions sur les particularités de son voyage ; sur ce qui s'était passé à Embrun. On se disputait la faveur de la loger, de lui offrir un lieu de repos et des rafraîchissements ; car à cette époque elle n'avait pas encore sa chambre au Laus.

L'humble bergère ne répondait à tous ces empressements que par un doux sourire et des larmes de joie ; difficilemunt aurait-elle pu satisfaire à toutes les questions qu'on lui adressait, quand même l'émotion, causée par sa dernière vision, lui aurait permis de parler à son gré ; elle indiquait de la main la direction de l'église, et l'on devinait sans peine son désir ; personne ne songea à contester à sa céleste Mère les premiers hommages d'une fille chérie ; on l'y conduisit en triomphe, et tous voulurent bénir Marie dans son sanctuaire, de ce qu'ils regardaient comme l'effet de sa protection.

A peine Benoîte fut-elle prosternée dans l'église, que sa bonne Mère lui apparut rayonnante de gloire, et lui dit d'un ton plein d'affection : « *Ma fille, vous* « *languissiez bien à Embrun !* » Ces paroles suffirent pour la ravir en extase pendant une heure. Ceux qui l'environnaient crurent qu'elle était morte. Revenue de son extase, on voulait lui faire prendre quelque nourriture, mais elle répondit qu'elle n'en avait pas besoin, et qu'elle ne souffrait pas : elle pria une partie de la nuit, pour la conversion des pécheurs, qu'elle eût souhaité réconcilier avec Dieu, au prix des plus grands sacrifices ; la tristesse amère qu'elle éprouvait, en pensant aux outrages que Dieu reçoit

des hommes, lui faisaient oublier aisément ses propres fatigues.

Les saints prêtres, chargés de desservir le sanctuaire, avaient été informés du retour de Benoîte; mais ils ne voulurent point interrompre ses communications avec Dieu, ce jour-là même ; ils comprirent le besoin qu'avait cette âme angélique de rassasier, dans le silence, la soif de Dieu qui la consumait ; grandes avaient été leurs anxiétés et leurs craintes pendant son séjour à Embrun ; ils n'avaient pas manqué de prier et de faire prier, afin que la sainte Mère de Dieu défendît elle-même son œuvre, par la bouche de sa fidèle bergère, qu'elle lui donnât la sagesse et la force nécessaire dans une circonstance aussi décisive ; des vœux si chers au cœur de Marie avaient été exaucés et même dépassés, ainsi que nous l'avons vu, par des prodiges de plus d'un genre ; une fille idiote avait étonné ses examinateurs, par la profondeur de sa doctrine, et confondu ses juges, par des réponses simples, mais sans réplique; sa sainteté avait imposé silence aux envieux, au moins pour un temps ; elle avait fait du premier administrateur du diocèse un ami et un protecteur du Laus par conviction. C'était plus que l'on osait se promettre.

Le lendemain Benoîte, après avoir fait ses dévotions, vint leur rendre compte de tout ce qui avait eu lieu à Embrun , avec sa simplicité et son humilité ordinaire, ayant soin de cacher les particularités qui pouvaient donner quelque estime de sa personne, et de rapporter à Jésus et à Marie toute la gloire du succès. Ils admirèrent la puissance et la bonté de Dieu, qui emploie d'aussi faibles instruments pour exécuter ses desseins. S'ils n'avaient craint d'effrayer sa modestie, ils lui auraient volontiers appliqué les paroles du grand prêtre Joachim à Judith (Judith 15) lorsqu'il vint de Jérusalem avec

tous ses prêtres, pour la féliciter de son triomphe miraculeux sur les Assyriens : *Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple.* Ils rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces et se sentirent animés d'un nouveau zèle, pour continuer une œuvre si utile aux âmes, et en faveur de laquelle la sainte reine du Ciel venait de se déclarer si visiblement, par une suite de miracles nouveaux!

CHAPITRE X.

Contradictions que la Bergère éprouve pour affermir le Pèlerinage.

Un pieux écrivain qui avait voyagé et qui a vécu presque un siècle, a laissé dans ses *Mémoires* ce témoignage remarquable:

« On croit que de tous les lieux de dévotion consacrés à la divine Marie, après Notre-Dame de Lorette, il n'en est pas de plus saint, dans l'Europe, que celui de Notre-Dame de Bon Rencontre du Laus, et où il se fasse plus de miracles, de conversions miraculeuses, et où l'on reçoive plus de grâces. C'est bien aussi la dévotion la plus combattue, la plus cantrariée, et celle contre laquelle les démons et leurs suppôts exercent le plus leur rage et leur malice. »

Or, comme la dévotion est chose invisible et insaisissable, il était tout naturel que les ennemis du Laus s'attaquassent à celle qu'ils en regardaient comme la fondatrice et le plus ferme appui. Ils n'y manquèrent pas en effet. Si les premier rapports qu'elle fit des apparitions de la belle dame trouvèrent des admirateurs, ils suscitèrent encore plus d'incrédules et de railleurs parmi les gens instruits, dans le clergé, et dans son propre pays. On a lu les propos que tenait à cette époque, le prieur de Valserres, les menaces du paysan qui voulait *faire chauffer*, dans son four à plâtre, *la*

dame de Benoîte. Ceux qui se piquaient de force d'âme ou d'habileté, attribuaient ces visions au démon et n'en marquaient que du mépris. A leurs yeux, la bergère était dupe de son imagination. D'autres étaient poussés à la décrier par une secrète jalousie, visible à tous, quoique revêtue par eux des plus spécieux prétextes. D'autres, enfin, s'animaient contre elle d'un beau zèle pour la *Paix et l'ordre*, pour le *respect des choses anciennes.*

Dieu, dans sa sagesse, a voulu que les hommes, et surtout les hommes destinés à diriger les autres, eussent comme une réserve et une défiance naturelle contre toute nouveauté; c'est ainsi que l'on désigne ce qui sort des voies ordinaires et des usages depuis longtemps adoptés, tout ce qui emporte quelque caractère de singularité et de privilége miraculeux. Cette réserve et cette défiance sont nécessaires pour prévenir les abus innombrables où jetterait le désir si naturel à l'homme de se singulariser. Si, dans l'Église, on recevait indistinctement et sans épreuve suffisante tout ce que des visionnaires, des esprits légers ou entêtés de leur mérite, voudraient donner pour des vérités, et introduire dans l'Église comme venant de Dieu, bientôt il n'y aurait plus que confusion et désordre. Il ne serait plus possible de discerner la vérité de l'erreur, et les pratiques de piété convenables des inventions ridicules.

Le mal n'est donc point à examiner, à éprouver, même longuement, ceux qui affirment avoir des révélations, et qui se disent chargés de fonder des œuvres, dont on n'avait pas ouï parler jusque là C'est même le droit et le devoir de l'autorité ecclésiastique; car Jésus-Christ a laissé à son église des signes certains, des moyens positifs de discerner, dans les âmes, les opérations de son esprit, des illusions du démon, et les

vrais révélations des fausses. Le mal est qu'en accomplissant un devoir, les hommes mêlent quelquefois leurs petites passions d'hommes aux droits qui leur sont conférés par leurs charges.

Ainsi, lorsque la bergère déclara qu'elle avait vu la Sainte Vierge dans la chapelle du Laus, et que cette miséricordieuse Vierge lui avait manifesté la volonté d'y établir un pèlerinage pour la conversion des pécheurs, assurément les grands vicaires d'Embrun avaient le droit d'examiner cette révélation, ainsi que toutes celles qui avaient été faites à la pieuse fille, d'après les règles connues dans l'église, et avec l'impartialité qui convient à des juges..... Ils n'auraient pu s'empêcher de reconnaître que ces révélations réunissaient tous les caractères des révélations vraiment divines, et que l'œuvre commencée au Laus venait réellement de Dieu. En un mot, ils auraient favorisé cette œuvre naissante. Mais alors il semble qu'il lui eût manqué comme le signe distinctif et le sceau des œuvres toutes divines, c'est-à-dire la persécution et la lutte des puissants et des forts contre la faiblesse, de la science contre l'ignorance, du nombre contre l'isolement, de la richesse contre la pauvreté..... et dans cette lutte, la victoire à ce qui semblait humainement devoir succomber au premier choc.

En effet, Dieu permit que les grands vicaires et le chapitre d'Embrun regardassent la bergère comme une visionnaire ridicule, et plus tard dangereuse, au point d'être renfermée. Tous les ans ; ils ont menacé et entrepris de la conduire dans un monastère. Des hommes venus exprès au Laus étaient chargés de l'emmener ; mais toujours, ou elle était rendue invisible à leurs regards, ou, avertie à temps par la Sainte Vierge, elle se dérobait à leurs recherches.

Dieu permit que, s'ils essayèrent de procéder à des

informations, ce fût avec des préventions et des préjugés incurables chez la plupart des examinateurs, la menace à la bouche et, dans le cœur, l'intention de trouver des motifs pour condamner la bergère. On a vu comment M. Lambert et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient accueillirent la bergère, et quels étaient leurs desseins. On a vu aussi avec quelle sévérite elle fut interrogée, avec quelle rigueur elle fut traitée à Embrun, pendant quinze jours consécutifs. Ses juges, non-seulement ne la croient point sur parole, mais ils n'ont égard ni à sa haute vertu, ni aux œuvres qu'elle opère, ni à la sagesse et aux lumières vraiment surnaturelles qui éclatent dans ses réponses. C'est à peine si, sur un grand nombre d'examinateurs, *un seul* se rend à l'évidence, et lui donne quelques témoignages de bienveillance, qui n'empêchent point la persécution de continuer sourdement, non-seulement contre la bergère, mais encore contre ceux qui soutenaient les intérêts du sanctuaire. Ainsi l'on décriait le pèlerinage auprès des archevêques, on en exagérait les abus, vrais ou supposés ; on conseillait à ces prélats ou à leurs vicaires généraux des mesures de rigueur, soit à l'égard de Benoîte, soit envers les saints prêtres qui s'étaient consacrés au salut des âmes dans ce saint lieu ; on aurait voulu, sinon leur retirer tout pouvoir de confesser, de prêcher, etc., du moins les entraver et les renfermer en des limites si étroites, que leur ministère se trouvât paralysé et sans fruit.

MM. Peytieu et Hermitte, ne pouvant s'expliquer l'étrange persécution dont le Laus et eux-mêmes étaient l'objet continuel, pensèrent qu'il dissiperaient les préventions dont on était imbu à Embrun et qu'ils parviendraient à obtenir un peu de relâche en exposant, de vive voix, les faits tels qu'ils se passaient sous eurs yeux. Ils entreprirent le voyage d'Embrun, pleins

de cette confiance naïve qu'inspire le zèle pur de la vérité. Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que désormais tout moyen humain était inutile, pour ramener les ennemis du Laus à des sentiments de modération, et qu'il est des positions qu'on ne saurait justifier autrement que par le silence et la résignation.

Dès la première audience qui leur fut accordée, on les accueillit par une explosion de reproches amers. *On les traita*, dit un historien contemporain, *de visionnaires, d'idiots et de bêtes, de croire légèrement à une simple fille, une bête, une idiote qui n'avait pas le sens commun.* Il ne leur fut pas même permis d'entamer la défense de leur œuvre. On regardait l'affaire comme suffisamment éclairée, pour n'avoir plus à y revenir. Il fallut donc céder à l'orage et renoncer à faire pénétrer un rayon de lumière dans des esprits ainsi disposés.

Ces généreux défenseurs du sanctuaire reprirent le chemin de leur pieux séjour, non pas découragés, parce qu'ils savaient trop à quel prix on fait les œuvres de Jésus et de Marie, mais l'âme accablée de tristesse et de sombres pressentiments.

Arrivés au Laus, ils rendirent compte du résultat de leur voyage. Tous prévirent sans peine qu'on devait s'attendre à de nouvelles tracasseries, et, pour toute défense, ils redoublèrent leurs instances auprès de Dieu pour obtenir à leurs supérieurs la grâce de *voir*. La bergère augmenta ses austérités et ses cris vers sa divine et toujours fidèle protectrice. Marie daigna lui apparaître peu de temps après, la consola avec sa bonté ordinaire, et lui apprit que les ennemis du pèlerinage nourrissaient toujours le dessein de la faire enlever du Laus, et qu'ils feraient bientôt une nouvelle tentative à cette fin; qu'on lui avait imposé silence, ainsi qu'à un zélé partisan du Laus; qu'elle-même devait, pour

ne donner aucun sujet de plainte à ses accusateurs, être bien modérée en ses discours, et dire au pieux zélateur qui ne dépend pas d'eux, d'en parler sans crainte. C'est ce que celui ci a toujours fait, ajoute le narrateur, malgré les menaces et les reproches qu'on ne lui a pas épargnés. Un semblable avertissement a été donné encore par l'ange, en 1710, c'est-à dire, quarante-six ans après la fondation du pèlerinage, et huit ans seulement avant la mort de la bergère ; ce qui prouve, sans réplique, que le désir de ruiner cette dévotion, si utile aux âmes, ne se refroidissait pas, et que la sainte fille a consumé sa longue carrière à la défendre. Si elle n'avait pas été appuyée par une main toute-puissante, jamais son œuvre n'aurait pu s'établir, et moins encore traverser les siècles.

CHAPITRE XI.

L'archevêque d'Embrun vient au Laus. Il veut lui-même interroger la Bergère. Nouveaux prodiges

La bergère, fidèle aux nouveaux engagements qu'elle avait pris au pied de la croix, rougie du sang de son Sauveur, s'appliquait infatigablement à gagner des âmes à Dieu. C'était là, désormais, pour elle une sainte passion qui se ravivait soit par les succès obtenus, soit par les obstacles même qu'on lui opposait. Heureuse et douce passion !

1672. Trois ans à peine s'étaient écoulés depuis le retour de la bergère, d'Embrun, quand la Providence appela sur le siége de cette ville M. de Genlis. Ce prélat, avant même d'arriver dans son diocèse, avait plusieurs fois entendu parler de la dévotion du Laus et de ce qui s'y passait d'extraordinaire. Malheureusement la plupart de ceux qui lui en parlaient, ou n'y croyaient pas du tout, ou n'avaient pas d'idées arrêtées à cet égard, ou ne voyait là qu'une dévotion fugitive qui s'éteindrait en peu de temps. Nous avons vu que telle était la pensée de M. Lambert, même lorsqu'il s'occupait de faire construire l'église. Il n'est pas surprenant que ceux qui n'avaient pas été, comme lui, témoins de miracles du premier ordre, crussent faire assez en partageant cette opinion indécise.

M. de Genlis, rempli de ces divers sentiments, et trois jours après sa réception à Embrun, vint au Laus *où il voulait*, disait-il, *faire sa première visite, parce qu'il n'y avait rien dans son diocèse qui méritât une attention plus particulière*. Voici comment un témoin oculaire (1) rend compte de cette visite :

« M. Hermitte et *moi* fûmes à sa rencontre, à la « croix du côté d'Avançon, la même sur laquelle Be- « noîte avait vu Jésus-Christ. Après l'avoir salué et « qu'il nous eut fait mille honnêtetés, dont nous étions « indignes, il nous dit librement qu'*il ne croyait rien* « *de la dévotion du Laus*. Il lui fut répondu qu'il « fallait voir et entendre avant de condamner.

« En effet, après qu'il eut fait trois quarts d'heure « d'oraison devant le saint Sacrement, dans la sainte « chapelle, il se lève et dit, devant toute sa suite, qu'il « n'était jamais entré dans une chapelle si dévote que « celle de Notre-Dame du Laus. Il voulut sortir de la « sainte chapelle, environné de plusieurs domestiques, « entre autres d'un parisien qui servait Sa Grandeur, « et qui, ne prenant pas garde que l'escalier qui ser- « vait pour monter à la sainte chapelle était de dix « marches, recule pour faire place à Monseigneur, « tombe à la renverse et donne, tête nue, sur une pier- « re de marbre brut. Monseigneur pâlit pour lui; « mais le domestique remonta l'échelle, lui vint « mettre son manteau sur les épaules, et lui éclaira « tout le tour de l'église avec un flambeau (2).

(1) M. Peytieu.

(2) Pour l'intelligence de ce fait, il faut remarquer qu'à l'époque où M. de Genlis vint au Laus, l'église et le chœur étaient faits; mais la petite chapelle où la sainte Vierge avait apparu à Benoîte

« Certes, Monseigneur fut surpris de ce prodige, « et pour en justifier plus authentiquement, deux heu-« res après, il fit venir ce domestique, et lui dit : Touche, palpe si tu n'as pas de mal à la tête. — En « vérité, lui répondit le domestique, je ne sais ni com-« ment je suis tombé, ni comment je me suis relevé ; « mais, grâce à Notre-Dame du Laus, je n'ai point « pris de mal. Monseigneur fut convaincu que c'était « un miracle, car il ne voulut point entendre parler « de la comparaison que M. Berger, son gentilhomme « et intendant de sa maison, lui faisait de la chute d'un « page qui tomba d'une balustrade à Genlis : au con-« traire, il levait les yeux au ciel à tout moment.

« Cet illustre prélat, rempli du Saint-Esprit, ne « voulut point passer le jour sans voir la bergère et « sans l'examiner. Il la fit donc venir en présence de « M. Hermitte et de moi, Peytieu ; tous ses domesti-« ques étaient dans une anti-chambre. Il la fit mettre « à genoux et l'interrogea trois heures et demie, sans « qu'il pût la faire entrecouper, écrivant de sa propre « main les interrogations et les réponses, qu'il garde « encore dans ses archives.

« Sur la fin, pour tenter sa pureté, Monseigneur lui « dit : Benoîte, je veux vous marier ; je vous ferai une « dot. Il faut avouer qu'elle, qui avait repondu avec « tant de constance et un zèle séraphique à tous les

---

était encore dans le même état, c'est-à-dire élevée de plus de sept pieds au-dessus du niveau de l'église. On y montait par un escalier ou échelle de dix marches. Aujourd'hui, il n'en reste plus que deux pour arriver à la sainte table. En 1672, on n'avait pas encore eu le temps d'enlever le terrain et de baisser le sol de la chapelle, qui fut refaite à neuf avec soin.

« interrogats du prélat, devint si pâle à cette propo-
« sition, que le cœur lui manquait, et Sa Grandeur fut
« obligée de lui dire, pour qu'elle ne tombât point
« pâmée à ses pieds : Non, non, Benoîte, je ne vous
« veux point marier ; je veux que vous soyez vierge
« toute votre vie. Il la renvoya, et, dès qu'elle fut sor-
« tie, il nous dit que de sa vie il n'avait vu une sem-
« blable vertu ; qu'il avait été, avec plusieurs docteurs
« de Sorbonne, examinateur d'un religieux très-sou-
« vent extasié, et qu'il n'avait point trouvé en lui la
« vertu ni l'humilité de cette fille.

« Entre les interrogats que Monseigneur fit à Be-
« noîte, il lui demanda s'il était vrai qu'elle eût été
« avertie d'empêcher un homme de Saint-Etienne de
« mettre le feu au village. — Oui, Monseigneur, cela
« est vrai. — Nommez le, lui dit l'archevêque. La ber-
« gère lui répondit : Il n'est pas permis de découvrir
« le pécheur. Monseigneur lui repartit : Je vous le
« commande, en vertu de la sainte obéissance que
« vous me devez, comme à votre prélat. — Monsei-
« gneur, si vous vous chargez du péché, je vous le
« nomme. — Voudrait-il venir ? — Je l'ignore, mais
« je ne sais pas mentir.

« Monseigneur lui demanda encore s'il était vrai
« que la Sainte Vierge, qui l'avertissait de bien des
« choses, lui avait dit que M. de Sais, gouverneur de
« Gap, mourrait de la maladie dont il etait affligé. —
« La bergère l'avoue, ajoutant que M. de Sais, s'étant
« mis entre les mains d'un médecin qui avait promis
« de le guérir, elle dit à une personne qu'il avait en-
« voyée en ce lieu pour faire dire des messes et pour
« lui apprendre qu'il attendait sa guérison : *Comment*
« *se peut-il faire qu'il en guérisse, puisque ma*
« *bonne Mère m'a dit qu'il en mourrait ?*

« La bergère faisait le récit de choses si merveilleu-

« ses, que Monseigneur ne pouvait se lasser de l'en-
« tendre. Quand il la questionna sur les apparitions
« de la Sainte Vierge, cette bonne fille repondit : Cette
« bonne Mère n'a rien de sévère ; son air, son regard,
« sa voix, tout est gracieux, elle attire la confiance et
« inspire le respect ; mais c'est un respect de tendres-
« se. Elle est toute bonne, on ne peut la voir sans
« l'aimer. C'est sa grande bonté qui me donna har-
« diesse, dès la première fois que j'eus le bonheur de
« la voir : c'est vrai que je la croyais alors une dame
« de la terre, quoiqu'on m'eût dit que je la verrais ;
« mais je me sentis si transportée, que je ne pouvais
« penser qu'à elle. J'étais hors de moi toutes les fois
« que je la voyais, et je la trouvais toujours plus aima-
« ble : elle eut la bonté, quelque temps après, de
« m'instruire et de me parler des beautés du ciel et des
« grandeurs du royaume de Dieu. Elle daigna, enfin,
« se faire connaître à moi qui suis une pauvre péche-
« resse. Elle me dit qu'on bâtirait bientôt une église
« où Dieu serait glorifié et l'Evangile annoncé ; que
« le peuple y viendrait de toutes parts, et que ceux
« qui l'invoqueraient avec confiance sentiraient les
« effets de sa protection. J'y ai vu, depuis, je ne sais
« combien d'aveugles, de boiteux, de sourds, de muets
« et de malades guéris subitement, et, ce qui est en-
« core plus touchant, un grand nombre de pécheurs
« arroser de leurs larmes le pavé de cette église, et
« en faire retentir la voûte de leurs cris et de leurs gé-
« missements. En disant ces choses, les larmes lui cou-
« laient des yeux, et il ne lui fut pas possible d'en dire
« davantage. »

Que dirait et que ressentirait aujourd'hui cette sainte fille, si elle voyait les pierres dures qu'elle a fait poser sur le sol de l'église, usées par le passage de millions de pèlerins, et à force de s'y prosterner aux pieds de sa bonne Mère !

« Il ne faut pas s'étonner de ces merveilles, ajoute « M. Peytieu, il n'y avait que huit jours que la Mère « de Dieu avait apparu à Benoîte et lui avait dit qu'elle « répondrait à l'archevêque comme le Saint-Esprit lui « inspirerait. Aussi Monseigneur cesse alors de l'in- « terroger, il prend ses papiers et les plie soigneuse- « ment. »

Pendant que l'archevêque admirait la vertu de Benoîte, son intendant, qui ne croyait pas à la dévotion du Laus et qui n'aimait pas cette pieuse fille, lui présente secrètement de l'argent et la presse de le recevoir. Son intention était de l'éprouver et de pouvoir dire ensuite que les miracles étaient supposés et que c'était une dévotion d'intérêt pour enrichir Benoîte et ses parents. Il s'adressait mal et ignorait que Benoîte lisait dans le fond de ses plus secrètes pensées. Il reçut ce qu'il méritait, c'est-à-dire une leçon humiliante pour un homme de sa qualité. Benoîte va prendre la boîte des quêtes pour la chapelle et lui dit que, s'il voulait donner de l'argent, il le mît là-dedans, que la chapelle en avait bien besoin. L'intendant, qui ne songeait nullement à secourir l'église ni à faire une œuvre de piété, refuse cette offre et met sa pièce d'argent dans la main de Benoîte en lui disant que *c'était pour lui acheter des souliers*. Celle-ci jette, en sa présence, son argent dans la boîte et disparaît. L'intendant, un peu confus de faire une assez grosse offrande forcée pour un objet auquel il ne croyait pas, se promit bien de ne plus essayer le désintéressement de la bergère.

Monseigneur de Genlis a eu l'occasion de voir Benoîte dans quatre circonstances, et toujours avec édification, on peut même le dire, avec profit spirituel pour lui-même ; nous venons de voir ce qui se passa lors de son premier voyage au Laus.

Nous ne savons autre chose de la seconde circonstance, sinon que la Sainte Vierge apparaissant à Benoîte, la chargea de dire à l'archevêque que s'il ne prenait pas plus de soin qu'il n'avait fait jusque-là de son sanctuaire du Laus, *ce serait*, disent les historiens de l'époque, *une de ses plus grandes peines et charges au jugement de Dieu*. Ils ajoutent que *le prélat ne répondit pas un mot*. Nous ne voulons pas aussi sonder ce mystère du cœur humain, qui consiste à admirer et à louer, sans rien faire d'efficace, et qui reparaît si souvent dans l'histoire.

Dans la troisième circonstance, l'archevêque partait pour Paris. Il envoie deux laquais à la bergère pour recommander à ses prières ses desseins et son voyage. La bergère promet de se conformer à cet ordre. Mais quand les laquais furent repartis, elle envoie secrètement un messager au prélat pour lui dire qu'elle avait des choses importantes à lui communiquer, et de lui indiquer le lieu où il lui plairait l'entendre, et le jour. L'archevêque, qui ne voulait ni venir au Laus, ni faire aller la bergère à Embrun, où sa présence eût été trop remarquée, lui assigne une église entre le Laus et Embrun. La bergère s'y rend de bonne heure. L'entretien dura quatre heures. L'archevêque était soucieux, et il écoutait Benoîte avec une attention marquée. Cette seule démarche, de la part d'un prélat aussi habile et aussi éminent que M. de Genlis, est un des hommages les plus éclatants rendus à la vertu et à la mission de cette illustre fille de Marie.

1679. Enfin, à son retour de Paris, M. de Genlis vint au Laus pour y être témoin de nouvelles merveilles. Il vit le concours de peuples que la dévotion y attirait, et fut surtout touché de quelques conversions extraordinaires. Le prélat était près de la dernière

fenêtre de la maison qu'il habitait (1), lorsque deux hommes, l'épée au côté, descendaient de l'église, en disant : *Si cette fois nous ne nous convertissons, nous sommes perdus.* « Etant allé faire ma révérence à « Monseigneur, écrit M. Peytieu, il me dit : J'en ai « vu deux qui venaient de se confesser et qui s'en al- « laient *tundentes pectora sua* (frappant leur poitri- « ne). Mais Dieu voulait lui manifester la sainteté de « ce lieu et la haute vertu de la bergère par des pro- « diges d'un autre genre, afin qu'il fût inébranlable en « sa persuasion, quand les ennemis du Laus vou- « draient, par certains propos, l'animer contre cette « dévotion. »

Depuis quelques années, notre sainte bergère avait ce qu'on appelait tout simplement *les douleurs du vendredi,* et qui étaient les *sacrés stigmates* de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici comment elle les avait reçues :

« Un vendredi du mois de juillet 1673, Benoîte « travaillait dans un champ qui était à la chapelle. « Pressée par une inspiration du Saint-Esprit, elle va « prier devant la croix où elle avait vu Notre-Seigneur « à son retour d'Embrun. A peine eut-elle prié quel- « ques instants, que ce divin Sauveur se montra à « elle tout ensanglanté, et lui dit : *Ma fille, je me fais « voir à vous en cet état, afin que vous participiez « aux douleurs de ma passion.* Son cœur fut percé « d'une compassion si vive et si douloureuse, que, du- « rant six mois, elle en fut inconsolable et qu'elle ne

(1) C'est aujourd'hui la maison curiale ou presbytère, joint à la *chambre* dite *de la sœur Benoîte*, parce que cette sainte fille y est demeurée sur la fin de ses jours et y est morte. On y voit encore son lit et son coffre, dont les pèlerins demandent des particules, par vénération. Ils ne manquent guère d'y aller prier et d'y faire quelque offrande.

« put articuler que ces mots : *Mon doux Jésus, si je « vous vois encore quelque temps en cet état, je suis « morte.* La vision finie, elle se mourait, en effet, si « un ange ne lui eût apparu, qui lui dit : *Ne vous « troublez pas, ma sœur, quoique notre divin maître « vous ait apparu en cet état, il n'a voulu que « vous montrer ce qu'il a souffert pour l'amour des « hommes.* »

« Depuis cette vision, qui s'est renouvelée plusieurs « fois durant sa vie, tous les vendredis, elle éprouvait « les douleurs d'un crucifîment. Son corps restait « immobile et sans force, horriblement déchiré inté- « rieurement, ses bras s'étendaient en forme de croix, « ses pieds se posaient l'un sur l'autre, ses doigts « restaient peu fermés et rétrécis, moins pliables qu'une « barre de fer ; des plaies sanglantes se voyaient sur « ses mains et sur ses pieds. Cet état durait depuis le « jeudi soir jusqu'au samedi de chaque semaine. En « échange de douleurs si cruelles, elle était très-sou- « vent visitée par la très-auguste Mère de Dieu.

« L'Archevêque était arrivé un jeudi matin, le len- « demain il demanda à voir Benoîte. Nous lui dîmes, « rapportent deux témoins du fait (1), qu'elle était ma- « lade, à cause des *douleurs du vendredi.* Surpris de « notre réponse, il nous questionna là-dessus. Alors « nous lui expliquâmes l'origine et les suites de ces « douleurs. Il voulut de suite, accompagné de son mé- « decin, de sa mère et des prêtres du lieu, voir Be- « noîte en cet état, par trois fois, au commencement, « au milieu et à la fin de ses souffrances.

« Le médecin, raisonnant selon les causes natu- « relles, (et qu'il y en a peu qui raisonnent autre- « ment !) attribuait ces souffrances à une infirmité

(1) MM. Gaillard et Peytieu.

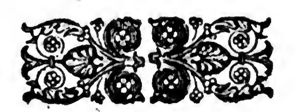
« corporelle. Mais Dieu voulut faire voir la merveille « à Monseigneur, car le lendemain Benoîte vint faire « sa visite au prélat avec la même gaieté que si elle « n'avait rien souffert. Le médecin ne s'était pas expli- « qué devant Benoîte, mais quand il fut loin, il déclara « que c'était des attaques d'épilepsie. On vint lui dire « que le médecin ferait une ordonnance, sans lui in- « diquer davantage. *Ah! je sais! on veut dire que « c'est le haut-mal,* répondit la bergère, *mais on se « trompe; je guérirai bientôt: ma bonne Mère m'a « promis de m'ôter cette croix, toutes les fois que je « le lui demanderai.* En effet, le samedi suivant, la « Sainte Vierge lui apparaissant, lui dit : *Ma fille, vous « n'aurez plus les souffrances du vendredi, vous êtes « nécessaire pour distribuer les vivres à cette grande « quantité d'hommes qui viendront des villages pour « ôter la terre et préparer la place pour le logement « des prêtres, qui n'y peuvent point vaquer à cause « du confessionnal.* Cela dura deux ans, pendant les- « quels il nous était nécessaire de faire travailler. « (Mémoire de M. Peytieu sur 1679.)

« En présence de l'Archevêque, le médecin revint « sur ses remèdes et dit à Benoîte qu'elle était en âge « d'en guérir. Elle répondit qu'elle n'avait pas besoin « de remèdes. Mgr dit, de son côté, je veux que vous « m'obéissiez; car je veux que vous guérissiez, quand « il m'en coûterait deux cents écus. Benoîte répond, « en le priant de donner cet argent aux pauvres; « qu'ainsi il sera mieux employé, et qu'elle n'en a pas « besoin, Dieu merci. Car j'ai demandé ces tourments « et ces souffrances à ma bonne Mère, et elle me les a « octroyés. Je prendrai bien les médecines, mais je « les mettrai à mon chevet. Le prélat répliqua : Je « vous mènerai à Embrun, et je vous les ferai bien « prendre. La bergère garda le silence et prit congé ; « mais elle savait à quoi s'en tenir. »

Cependant l'Archevêque était toujours plus frappé de tout ce qu'il voyait et entendait en ce saint lieu. Il n'en parlait qu'avec admiration, et cette admiration ne fut pas stérile; car indépendamment de la haute estime qu'il témoigna toujours pour Benoîte, il voulut s'y faire construire une chambre, la fit meubler à ses frais, et il y venait, de temps à autre, pour se recueillir. Il alla même plus loin, car il voulut y établir son séminaire diocésain comme dans le lieu le plus propre à inspirer aux jeunes ecclésiastiques l'esprit de leur saint état et une sincère dévotion envers la divine Reine du clergé. C'est ce qui résulte de l'acte d'institution qu'il en fit, et où nous lisons ce témoignage remarquable (1). « Nous n'avons point trouvé de lieu plus propre, à cette fin, que la chapelle de Notre-Dame de Bon-Rencontre qui est au lieu du Laus, dans laquelle il y a une grande dévotion, où Dieu a opéré et opère souvent des miracles, par l'intercession de la Sainte Vierge, qui en est la patronne. »

---

(1) Cet acte a été enregistré au parlement de Grenoble le 19 décembre 1679.



CHAPITRE XII.

Travaux et austérités de la Bergère pour la conversion des pécheurs.

Tous les vrais contemplatifs ont été des hommes morts à eux-mêmes, ou qui tendaient, par un effort continuel, à mourir à l'amour propre et à la sensualité. Ainsi le veut la loi du saint amour, ainsi semble l'indiquer la raison même, malgré son infirmité et les ténèbres qui l'environnent. Plus une âme voit Dieu de près, plus elle découvre en cette divine majesté, de sainteté, de beauté et de perfections en tout genre, plus aussi, en se repliant sur elle même, elle trouve en soi d'indignité et de désordre. Dès lors elle conçoit d'elle-même d'autant plus de mépris, qu'elle est pénétrée pour Dieu d'une plus haute estime, et sa haine pour son corps et pour tout ce qui la porte au péché va croissant, dans la même proportion que son amour, pour le Dieu qui l'a saintement blessée.

Voilà pour l'âme qui n'a qu'à s'occuper de sa perfection particulière. Mais pour ceux qui sont chargés de procurer le salut du prochain, soit par état, soit par une mission spéciale et miraculeuse, il existe d'autres motifs de mourir à *soi*, et de devenir réellement victime pour les péchés de ceux qu'ils veulent sauver. Notre sainte bergère avait merveilleusement compris ces hautes, mais dures vérités. Aussi sa vie entière ne fut qu'un long martyre dans l'âme et dans le corps. Elle savait que depuis que Jésus-Christ a racheté les

hommes par les souffrances de la croix et par sa mort; depuis que *Dieu a mis sur lui nos péchés, qu'il a été blessé, brisé par nos iniquités, que nous avons été guéris par ses blessures* (1), on ne peut plus prétendre travailler à *guérir* les pécheurs sans participer, plus ou moins, aux *blessures* et à la *mort* de ce divin Rédempteur. Elle savait que les travaux entrepris pour Dieu et pour le prochain, que les peines endurées sont la juste mesure du zèle, et que si *celui qui n'a point de zèle n'a point d'amour* (de Dieu) (2), celui qui ne sait pas sacrifier tout, et soi-même ensuite, par l'effet de son zèle, en a plus les apparences que la réalité. On comprend dès lors que cette fille admirable, remplie de l'esprit apostolique et chargée d'une mission vraiment apostolique, la conversion des pécheurs, se soit regardée et traitée elle-même comme une victime, et qu'elle ait exercé sur soi et enduré d'ailleurs des rigueurs si extraordinaires. Nous laissons parler ici ceux que l'obéissance seule en a rendus les confidents, et dont les représentations ne modéraient pas toujours ses pieux excès. Nous dirons ailleurs ce qu'elle a eu à endurer de la part des démons.

« Cette sainte fille semble n'être née que pour les souffrances. Non contente des tourments qu'elle endure de la part des démons, elle s'impose une infinité d'autres mortifications qu'elle ne dit pas toutes.

« Elle a commencé à souffrir dès son enfance : elle augmente toujours ses souffrances, et elle ne les finira qu'avec la vie. Commençons par ses jeûnes.

(1) Isaïe, 53.

(2) Qui non zelat non amat. S. Aug.

« Nous avons vu qu'elle a demeuré quatorze jours sans manger à Embrun, chez M. Javelly ; quinze jours dans un blé, sans boire ni manger, ni faire aucun signe pour se faire entendre, et qu'au temps de la cherté du blé, elle a demeuré longtemps chez deux maîtres, ne mangeant que d'une semaine à l'autre, pour assister les enfants de l'un de ses maîtres, qui mouraient de faim, leur disant qu'elle mangerait, l'autre semaine, chez son autre maître, qui avait de quoi.

« Quand Benoîte est malade, ce qui lui arrive souvent, par la malice des démons, pendant un, deux, quatre, six ou huit jours, et quelquefois plus longtemps, elle ne mange rien : elle boit seulement, et encore peu, quoi qu'on lui sache dire. Le plus souvent elle passe les six ou huit jours sans manger, pour obtenir, de la miséricorde de Dieu, le pardon des pécheurs et les ramener à la pénitence. Quand elle est seule, pour l'ordinaire elle se contente d'un peu de pain, de quelques noix, et d'un peu de fruit, sans soupe.

« A l'exemple de ce que faisait saint Jérôme à l'égard de sa fille Eustochium, les directeurs de Benoîte lui ordonnèrent de prendre un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac, ruiné et affaibli par ses mortifications et ses abstinences. Car, quand elle est seule, sa vie est presque une abstinence continuelle. Quand elle est en compagnie, on la fait manger par force ; mais, même alors, elle prend fort peu.

« J'ai remarqué très-souvent que, quand elle est en compagnie et qu'on la presse de manger, pour se mortifier, elle roule quelque temps un morceau de pain dans sa bouche, afin qu'on croie qu'elle mange et pour qu'on ne la presse pas. Elle passe ainsi le temps du repas presque sans manger, afin de se mortifier toujours plus, surtout les mercredis, vendredis et samedis de l'année, qu'elle jeûne toujours.

« Pour les jeûnes d'obligation, c'est ordinairement au pain et à l'eau, quelquefois avec un peu de soupe. Elle passe le plus souvent les mois entiers sans en manger.

« Le pain lui manque. Des fois elle n'en a que pour son dîner; mais il vient des pauvres et elle le leur donne. De ce jour-là, elle ne mange rien, dit grâces et le *benedicite* tout ensemble.

« Ce qui fatigue Benoîte autant que le jeûne, ce sont les jours solennels et ceux qu'il y a au Laus grande affluence de peuple, car alors elle est, depuis l'aube jusqu'à la nuit, occupée à parler à l'un et à l'autre, sans avoir un moment de relâche pour manger ou boire. Ensuite elle est si fatiguée, qu'elle a de la peine à se soutenir. Ce qui la doit consoler, c'est que ses avis et ses conseils ne sont pas sans fruit, et qu'elle ramène une infinité d'âmes à la pénitence; car il se fait de grandes conversions en ce saint lieu, où Dieu verse abondamment ses grâces sur tous, et même sur les cœurs les plus endurcis.

« Ces fatigues des jours de fête et de concours, qui l'abattent beaucoup, ne l'exemptent pourtant pas des attaques fréquentes des démons, des mortifications, des peines et des souffrances qu'elle endure dans son âme et dans son corps. C'est ce qu'il faut voir.

« L'amour qu'elle a pour les souffrances est si grand, qu'elle n'en est jamais rassasiée. Plus elle souffre, plus elle veut souffrir. Aussi elle demande souvent à Dieu de lui faire endurer quelques-uns des tourments de sa passion. Un de ceux que Benoîte a soufferts pendant quinze ans, ce sont les stigmates qu'elle n'a pu cacher aux yeux des hommes, et qui paraîtront sur son corps avant qu'elle meure. Elle les prend toutes les semaines, le jeudi à quatre heures après-midi, et elles lui durent jusques au samedi à neuf heures du

matin. Etendue sur son lit et les bras en croix, ils sont si raides, qu'on plierait plutôt une barre de fer que ses bras, pendant tout le temps que cela dure.

« Benoîte voyant les énormes et exécrables péchés qui se commettent, passe les semaines entières à les pleurer toute la nuit, sans presque fermer les yeux pour dormir. Pour apaiser la colère de Dieu, elle passe en hiver et en été les nuits entières en chemise couchée sur la terre, durant le peu de repos qu'elle prend.

« Durant trente ans, au plus gros de l'hiver et quand il y avait quantité de neige, Benoîte allait régulièrement, trois fois la semaine, nu-pieds, à la croix du chemin d'Avançon. Elle y passait des trois ou quatre heures à prier, gémir et pleurer pour fléchir la miséricorde de Dieu, justement irrité par les péchés des hommes; ce qu'elle a fait pendant quatorze ou quinze ans de suite. Elle y a souvent vu les démons, en forme de loups, et les a ouïs faisant des hurlements horribles, jetant des flammes de feu pour la détourner de ses voyages, en un mot, faisant tout ce qu'ils pouvaient pour l'intimider et l'empêcher d'y aller la nuit, parce qu'ils voyaient les grâces qu'elle y obtenait. Benoîte sait bien leur intention, mais, malgré eux, elle y va toujours à ses heures ordinaires, se moquant des démons, et sur son chemin, et à la croix, et dans sa chambre.

« Durant trente ans, Benoîte dit quinze rosaires le jour, quinze chapelets de la Mère de Dieu, l'un comportant l'autre. Elle récite aussi plus de cinquante litanies de la Mère de Dieu avec l'amende honorable. Ce qui n'est pas malaisé à croire, ayant passé les trois semaines sans dormir, et employant tout son temps à prier continuellement Dieu pour les pécheurs et pendant son travail même, quand elle est seule. Selon les

affaires qu'elle a, elle prie plus ou moins des jours que d'autres.

« Benoîte applique une partie de ses prières afin que Dieu lui conserve sa virginité, sa pureté d'esprit et de corps, car elle abhorre si fort les impudiques, qu'elle ne peut les souffrir et qu'elle refuse d'embrasser les femmes et les filles qui y sont adonnées ; jusqu'à ce qu'elles se soient confessées. Après, aussi, elle leur fait mille caresses. Comme elle a ce péché en excessive horreur, la Mère de Dieu, pour la porter à avoir compassion de ceux qui y sont sujets, lui fait souffrir quelques attaques de l'impureté, sans pourtant blesser son âme, ce qui la porte à avoir compassion de ceux que le démon tente, et à prier Dieu pour eux avec une grande ferveur.

« Benoîte applique la seconde partie de ses prières pour ceux qui sont en purgatoire. La troisième partie est appliquée pour la conversion des pécheurs, à qui elle donne les avis ; pour ceux qui se recommandent à ses prières, et pour ses parents. Ainsi elle ne fait que prier la plus grande partie de la nuit : elle pleure ses péchés et ceux d'autrui. Son confesseur l'ayant pressée de dire ses mortifications, ce qui lui fit une peine extrême, elle lui obéit pourtant et lui dit ce qu'elle sait.

« Benoîte a commencé à quatorze ou quinze ans de prendre la discipline. Durant plus de trente ans elle l'a prise une fois tous les jours, des fois un jour l'autre non. Sa discipline est de fer et a cinq branches d'un pan et demi de long. Depuis 1695, Benoîte se donne la discipline trois fois par semaine, les vendredis plus fortement que les autres jours, et chaque coup à tour de bras autant qu'elle peut : aussi elle va jusqu'au sang. Elle se la donne si rudement, qu'elle s'écorche toutes les épaules, son sang ruisselle de partout, et

elle ne cesse pas que sa discipline n'entre bien avant dans sa chair. Pour être tôt guérie et pour augmenter toujours ses douleurs, Benoîte y applique sur-le-champ une emplâtre qui ferme ses plaies dans peu. Puis elle la prend encore après, afin que son corps souffre continuellement. Elle s'en donne d'autres qui ne paraissent pas tant, mais qui ne sont guère moins sensibles et qu'elle ne saurait supporter sans les grâces que Dieu lui fait. Son amour pour Dieu et les souffrances est si véhément, et le zèle qui la brûle est si ardent, qu'elle n'a aucune compassion de son corps. Il semble qu'elle soit insensible. Son sang, qui ruisselle de partout, ne l'arrête pas. Elle a toujours plus d'ardeur et de zèle pour macérer son pauvre corps dont elle n'a point de pitié : ce qu'elle a continué durant trente ans, sans parler du martyre et des tourments que les démons lui font souffrir, et d'autres peines qu'elle s'impose et dont nous parlerons.

« Dans le temps que Benoîte se disciplinait trois fois par semaine, se donnant quinze à vingt coups de discipline à tour de bras, elle appliquait une partie de ses coups en mémoire de la passion de Jesus, la seconde en l'honneur de Marie sa très-sainte Mère, et la troisième pour les pécheurs d'abord, afin que Dieu leur fît miséricorde, ensuite pour ses parents et ses amis, enfin pour ceux qui se recommandent à ses prières...

. . . .

« Cette sainte fille porte sur son corps quantité de chaînes de fer d'un demi-pan de large, qu'elle ne quitte ni nuit ni jour, en quelque endroit qu'elle aille et quelque voyage qu'elle fasse, à moins qu'elle ne soit extrêmement malade, ce qu'elle a fait durant vingt ans sans interruption. Elle les serrait d'une telle manière, qu'elles lui entraient très-souvent dans la chair et que le sang ruisselait par tout son corps qui en était écor-

ché, ce qu'elle fait avec un indicible courage, sans que cela altère sa santé, pendant ces vingt ans, si ce n'est depuis quatre ou cinq ans.

« Benoîte a porté ces chaînes en tous les endroits de son corps, d'où sortait ensuite quantité de sang ; mais pourtant elle ne les quittait jamais. Seulement elle y mettait un emplâtre pour tirer le sang corrompu, afin de continuer toujours plus ses souffrances et les perpétuer. Elle a porté des bracelets de quatre doigts de large pendant douze ans, sans les quitter ni nuit ni jour, si ce n'est lorsqu'elle était extrêmement malade. Ces bracelets lui faisaient ruisseler le sang de toutes parts. Elle a porté aussi, durant cinq ans, des jarretières de quatre doigts de large, qui l'écorchaient et faisaient couler son sang. Durant cinq ans, elle a porté pendant la nuit un pourpoint tout maillé de fer qui lui écorchait toute la peau. Pour l'assortiment de ses souffrances, Benoîte portait trois ou quatre jours de suite une ceinture de pointes de fer avec les jarretières et bracelets de la même façon. Quand elle a commencé à prendre la discipline, elle a aussi fait usage d'un cilice de crin qui lui allait jusqu'aux genoux. Elle l'a porté quinze ans de suite sans le quitter.

« Ce qui est admirable dans cette sainte fille et ce qui montre le grand amour qu'elle a toujours eu pour les souffrances, c'est qu'elle a pratiqué d'elle-même toutes ces mortifications, sans que personne ne lui en ait jamais parlé ou ne le lui ait conseillé. Elle les a apprises sans doute d'un vieux mercier de Grenoble, qui allait souvent au Laus, dans les commencements de la dévotion, et qui y portait des disciplines et autres instruments pour mater sa chair. Benoîte les aura vus et en aura pris. Ensuite elle aura fait venir les autres qu'elle lui aura commissionnés, avec tout ce qu'elle aura pu s'imaginer pour mater toujours plus son corps.

Ce qui le fait conjecturer ainsi, c'et la plainte qu'elle fit à la Sainte Vierge quand l'ange lui eût pris ces instrûments de pénitence, qui lui coûtaient *quatre bons francs* ; ce sont les propres paroles qu'elle dit à sa bonne Mère, la divine Marie.

« Benoîte pratique d'autres mortifications secrètes qui ne paraissent pas et qu'elle tient cachées, mais qui ne sont guère moins pénibles. Il en est d'autres que son humilité et sa simplicité ne lui permettent pas de dire. Elle a toujours continué et elle continue encore de porter des chaînes et plusieurs de ses autres instruments de pénitence, nonobstant ses soins, ses fatigues et son âge de soixante-quatre ans qu'elle a à présent que j'écris ceci en 1710, ce qu'elle cache tant qu'elle peut à ceux-là même qui sont auprès d'elle et qu'elle connaît particulièrement. Elle a porté trois semaines une chemise attachée à la chair, sans la pouvoir ôter, ce qui la faisait beaucoup souffrir, par suite des blessures que les chaînes lui faisaient sur la chair. Aussi, en se l'ôtant, la chair fut enlevée en plusieurs parts. Quand on lui parle rudement, qu'on la querelle ou qu'on la maltraite, pour le souffrir patiemment, doucement et ne pas s'inquiéter de ce qu'on lui dit ou de ce qu'on lui fait, elle se pince jusqu'au sang, se tait ou s'excuse doucement sans s'émouvoir, ni témoigner du ressentiment, ni dire une parole plus haute que l'autre ; ce qu'elle fait autant de fois qu'on lui en donne le sujet, ou lorsqu'elle connaît qu'on le fait à dessein de la fâcher ou de la mettre en colère, tant elle a peur d'offenser Dieu et de mal édifier son prochain. Dans la fatigue qu'elle a toute la semaine, surtout quand elle fait la lessive ou qu'elle étire et accommode le linge de l'église, les chaînes qu'elle porte s'enfoncent souvent dans sa chair, sans qu'elle les puisse ensuite tirer ni ôter. Ses pieds lui ont gelé une ving-

taine de fois et l'ont bien fait souffrir. Tant de rudes et continuelles souffrances, causées par la diversité de ses instruments et qui la mettent souvent aux abois et la font souffrir impitoyablement, mériteraient bien qu'elle eût un bon lit, ou au moins une paillasse de feuille ou de chaume, pour prendre un peu de repos. Mais le zèle ardent qu'elle a pour les souffrances ne demande pas tant de délicatesse et de consolation. Cette sainte fille a, durant cinquante ans, toujours couché sur la dure et sur des pierres, mettant seulement, tant en hiver qu'en été, une simple jupe dessous pour ne pas salir ses habits, car elle couchait tout habillée. Lorsque, pendant les froids rigoureux de l'hiver, ainsi couchée sur la terre ou sur les pierres, elle gelait et n'en pouvait plus, pour ne pas se rendre homicide d'elle-même, elle se mettait quelquefois un peu sur son lit, mais seulement quand le froid était rude et qu'il gelait à pierre fendre.

Comme Benoîte portait ses austérités jusqu'à l'excès, la mère de Dieu lui a souvent dit de ne pas le faire. Mais les avis de la bonne Mère n'emportant défense, cette sainte fille continue toujours, parce qu'elle croit que la Sainte Vierge ne le lui dit que pour l'épargner, afin qu'elle ne mate pas tant son corps. Si Benoîte n'a pour tout lit que la terre et les pierres, voyons au moins le temps qu'elle dort. Depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à vingt-deux, elle n'a dormi chaque nuit que trois heures tout au plus, et dans la suite une heure seulement; mais, comme nous l'avons dit, sur la dure, employant le reste du temps à la prière pour les uns ou pour les autres. Cette sainte fille s'afflige d'une telle manière quand elle voit que Dieu est tant offensé, que, pour fléchir sa miséricorde envers les pécheurs par ses prières, ses jeûnes et ses mortifications, elle a passé des quinze jours, des trois semai-

nes sans dormir plus d'un quart d'heure, employant le reste du temps à prier, pleurer et gémir pour leur conversion. Les douleurs, les peines et les mortifications que s'imposait Benoîte sans se donner aucun repos, étaient si véhémentes, que le 6 octobre 1689, l'Ange la reprenant amoureusement, lui dit de se ménager et de ne pas user de tant de sévérité sur son corps. Avant cet avis, Dieu qui voulait faire voir que les pénitences de cette sainte fille étaient trop sévères, avait commandé à l'Ange de lui enlever tout d'un coup tous ses instruments de pénitence, disciplines, ceintures, chaînes, bracelets, jarretières, et généralement tout, à la réserve de ce qu'elle portait. L'Ange les garda six mois, ce qui affligea beaucoup Benoîte. Elle s'en plaignit et pria beaucoup pour les trouver. Et ce fut sur son lit qu'elle les trouva une nuit qu'elle n'y pensait pas. Le lendemain, l'Ange lui dit, dans la chapelle, qu'il les avait pris lui-même, afin qu'elle se modère un peu à l'avenir, parce que son corps, qu'elle martyrise, n'en saurait tant supporter. Benoîte, qui ne savait ce qu'étaient devenus ces instruments de pénitence, eut bien de la joie de les trouver. Cest alors qu'elle dit à l'Ange ce que nous avons rapporté plus haut. Pendant une maladie, comme elle avait ses chaînes de fer sur son corps et qu'elle ne les pouvait pas ôter, l'Ange lui ayant dit de les tirer, elle le fit sans peine, et elle fut d'abord guérie. Il y a longtemps que l'Ange lui dit qu'elle aurait une fistule qui la ferait bien souffrir, et que, puisque Dieu le voulait ainsi, il fallait qu'elle prît patience, parce qu'autrement elle en perdrait tout le fruit. Cette fistule était déjà de la grosseur d'un pain d'un sou et lui faisait souffrir de très-grandes douleurs de temps en temps. Depuis six à sept ans elle versait tous les matins et tous les soirs de ses yeux des gouttes de sang. A cette heure, elle en



verse quasi la moitié plus, ce qui la fait bien souffrir.

« Depuis 1706 jusques à 1709, Benoîte a pris un peu plus de sommeil, et n'a pas fait tant d'abstinences et de mortifications. Mais encore qu'il y en ait peu qui, comme elle, soient tourmentés des démons, et qui affligent leur corps plus qu'elle n'afflige le sien en toutes manières et jusqu'à l'excès, tout cela n'est rien si on le compare aux souffrances qu'elle endure dans son âme, et qui lui viennent de la connaissance que Dieu lui a donnée, depuis le commencement des apparitions de la Sainte Vierge, en 1664, de connaître l'intérieur des cœurs, tout ce qu'on a dans la pensée et tout ce que l'on a dit ou fait. Car toutes ces choses qu'elle connaît lui tranchent le cœur et lui donnent des afflictions inconcevables, surtout quand elle voit tant d'horribles et exécrables péchés qui se commettent, et si peu d'amendements ; quand elle considère, d'un côté, un Dieu si bon, si miséricordieux, qui les attend en pénitence, et de l'autre côté, tant de pécheurs qui n'en font point compte. Aussi elle prie, pleure et gémit, soit pendant le jour, en les voyant, soit pendant la nuit, en leur portant compassion et en réfléchissant sur la Passion de notre divin Sauveur, et sur tout ce qu'il a enduré, comme nous l'avons dit.

« Quel martyre ne souffre pas cette âme affligée et excessivement tourmentée dans son esprit, en pensant à ce que Jésus a enduré pour nous et en voyant si peu d'amendements ! Cette vue pénètre sòn âme d'une si insupportable douleur, qu'on ne saurait l'exprimer ni même la concevoir, C'est sur quoi l'on devrait faire quelques réflexions et rentrer en soi-même, pour méditer sur les fins dernières, sur le paradis et l'enfer, afin d'imiter notre sainte bergère en quelques-unes de ses vertus.

« De toutes ses afflictions d'esprit, une des plus sensibles, c'est celle qu'elle éprouve quand les démons la portent par trois diverses fois aux portes de l'Enfer et qu'elle y voit les réprouvés si horriblement tourmentés dans ces flammes, leurs yeux hagards, leurs grincements de dents, leurs cris horribles et formidables, c'est là ce qui la met à n'en pouvoir plus. Aussi elle prie Dieu de l'en tirer. Mais afin qu'elle en soit plus vivement touchée, Dieu éclaire ce lieu rempli d'effroyables ténèbres et lui fait voir les horribles tourments qu'endurent les damnés pour la porter à avoir toujours plus de compassion des pécheurs, et à prier pour eux avec toujours plus de ferveur. C'est la vue de ce lieu de tourments qui plongeait Benoîte dans ces souffrances d'esprit dont nous avons parlé. Aussi, quand elle allait à la croix, du côté d'Avançon, elle disait pour eux un chapelet de cinq dizaines en l'honneur des cinq plaies de Jésus.

Cette innocente pastourelle imite autant qu'elle peut notre divin pasteur qui se rend pleige (1) de ses brebis et souffre une mort ignominieuse pour leur donner la vie. A l'exemple de cet aimable Jésus qui ne connaît pas le péché et qui s'est fait la victime du péché, Benoîte fait tout son possible pour attirer les pécheurs à la pénitence. Son zèle est si véhément pour le salut de son prochain, quelle voudrait, comme parle l'Apôtre écrivant aux Romains (2), *être anathème pour ses frères*, dont l'origine selon la chair est semblable à la sienne, et qu'elle souhaiterait, par un excès d'amour pour eux, être retranchée de l'Eglise et séparée de Jésus, afin que ses frères y fussent unis.

---

(1) Expression ancienne qui signifie *caution*.
(2) Chap. 6.

Voilà cet amour dont parle saint Jean-Chrysostôme, et qui ne peut être connu que de ceux qui l'ont éprouvé. Ainsi, comme cet amour est excessif et nullement réglé dans ses désirs, il porte Benoîte à souhaiter des choses contraires à ce qu'elle veut, comme d'être détachée de ce qu'elle aime passionnément et plus qu'elle même. Le désir qu'elle a de vouloir s'en détacher pour ses frères montre qu'elle y est extrêmement attachée. C'est comme un père qui, aimant bien son enfant, souffre son éloignement pour contribuer à son élévation. Cette simple fille en fait de même : elle ne regarde que la gloire de Jésus dans le salut des pécheurs, et, par un excès de sa charité, elle demande d'être plutôt séparée de Dieu que si ses frères le sont, tant son amour pour eux est violent, tant sa charité donne dans l'excès.

« Benoîte est toute à tous, et toute à chacun en particulier ; elle est une vraie image et représentation de ce que saint Jean-Chrysostôme dit de saint Paul, qui souffre avec ceux qui souffrent. Elle regarde les brebis, elle regarde le pasteur, sans qu'on puisse exprimer la douleur quelle a dans l'âme et qu'elle n ose dire à personne. Son cœur seul voit les blessures qu'elle porte dans son âme. En effet, elle change de condition avec chaque pèlerin : elle compatit aux affligés. Jalouse qu'elle est de la jalousie de Dieu pour le salut de tout le monde, elle pleure, gémit et se lamente quand les pécheurs ne font pas ce qu'ils doivent, quand elle voit qu'ils adhèrent aux suggestions du démon et qu'ils se rendent ainsi les compagnons de ses peines en ne voulant pas s'amender. Cette sainte fille fait tout ce qu'elle peut pour tirer tous les pécheurs du bourbier de leur crime et les gagner à Dieu. Elle agit ainsi surtout à l'égard de ceux qui vont au Laus, car alors à ses désirs elle joint les effets.

« Les croix de Benoîte lui sont aussi très-avantageuses en ce qu'elles élèvent son esprit à Dieu et n'accroissent les peines que pour en augmenter ses mérites. Comme aussi ses afflictions lui sont très-utiles, parce qu'elles la détachent du monde et l'unissent plus à Dieu.

« Tout ce qu'elle a, elle le partage tout avec ses frères, ne se réservant pour elle que les peines de l'esprit et du corps et n'en voulant faire part à personne, à l'exemple de saint Paul, qui disait: *exceptis vinculis...* (mes chaînes exceptées.)

« Benoîte est de ceux dont parle saint Jean-Chrysostôme, qui aiment Jésus et souhaitent plus de souffrir les peines et les tourments que d'habiter le ciel, ne trouvant rien de meilleur que les souffrances pour Jésus-Christ. *Qui diligit Christum, eligit potiùs vinculum ferre quàm habitare cœlum: et enim nihil melius quàm malum pro Christo pati.*

« Bel exemple pour tous les chrétiens, et que chacun, à l'exemple de Benoîte, devrait suivre ! ! » (Mémoires de M. Gaillard.)

Maintenant, rappelez-vous ou lisez ce que Cassien et saint Jean Climaque nous ont laissé de plus admirable au sujet des austérités pratiquées dans les déserts de la Thébaïde et de l'Orient ; comparez les veilles, les jeûnes, les nattes pour tout lit, les oraisons et prières de jour et de nuit, le travail continuel, les prostrations, les macérations fréquentes, les ardeurs de ces anges terrestres du désert ou du cloître, avec les veilles, les jeûnes et les effrayantes souffrances volontaires de notre séraphique bergère. Tenez compte, comme il est juste, des différences de climat ; chacun sait que les pays chauds, tels que l'Orient et l'Egypte, etc., mettent à l'abri des redoutables rigueurs de nos régions du nord, où les hivers sont si cruels, et permettent

de se nourrir avec très-peu. Voyez ce qui se rencontre de merveilleux dans les pénitences des plus illustres Vierges et des plus célèbres pénitents des temps anciens et modernes ; considérez même ce que les hommes apostoliques, les grands zélateurs de la gloire de Dieu, ont entrepris et enduré pour le service de leur divin maître, pour étendre ou purger son royaume, pour arracher les âmes à l'enfer. Vous trouverez que la bergère du Laus, trop ignorée jusqu'ici, mérite une place distinguée parmi les plus glorieux enfants de l'Église, par la réunion des perfections, dont une seule a établi la renommée de plusieurs.



CHAPITRD XIII.

Des Retraites établies au Laus par la Bergère ; et de la règle qu'elle-même en a donnée.

Depuis vingt ans environ, le pèlerinage du Laus était régulièrement fondé. Les fidèles s'y rendaient pour satisfaire leur dévotion, tantôt en procession, tantôt par groupes séparés, tantôt isolément, et ils y séjournaient le temps jugé nécessaire par leurs directeurs ou par l'inspiration de la grâce. Rien n'était fixé à cet égard, et chacun conservait toute sa liberté. Il n'y avait pas, non plus, d'exercices publics et communs autres que ceux du dimanche et celui de la prière du soir. Tout se réduisait à prier plus ou moins longtemps dans l'église, à se disposer à recevoir le sacrement de pénitence et la sainte communion.

La bergère voyait avec bonheur les desseins de la Sainte Vierge se réaliser, et elle travaillait avec une ardeur infatigable à obtenir ces fruits si consolants de sanctification ; mais ce n'était point encore assez pour rassasier la faim qui la consumait du salut des âmes...

Quelques années avant, la Sainte Vierge lui avait commandé de dire à quelques hommes de faire la retraite de dix jours et de se préparer à faire une confession générale. Cette retraite produisit un très-grand fruit pour tous, mais surtout pour un, qui était excommunié, et qui fut absous au jubilé ; puis pour un autre qui, dans sa confession générale, avait omis bien

des choses que Benoîte lui rappela et lui fit avouer. Dès lors elle songea à procurer au plus grand nombre possible de pèlerins le bonheur de suivre les exercices de la retraite, au moins en particulier. Elle priait à cette intention quand la divine Marie, qui la lui avait inspirée, lui apparut et lui témoigna qu'il ne s'agissait plus seulement de faire participer quelques-uns aux grâces de la retraite, mais qu'il fallait en établir au Laus les exercices pour les hommes et les femmes séparément, et aux quatre saisons de l'année. Elles furent ainsi distribuées :

Celles de l'hiver ne pouvaient se faire qu'en janvier et février ;

Celles du printemps, aux mois d'avril et de mai ;

Celles de l'été, durant les mois de juillet et d'août ;

Celles de l'automne, au mois d'octobre et de novembre.

La divine Mère de miséricorde ne se borna pas à ouvrir aux fidèles les sources fécondes de grâces et de bénédictions renfermées dans les retraites et d'en fixer les époques. Elle daigna en tracer l'ordre essentiel à la bergère, qui le communiqua avec joie.

Les pieux auteurs des *Mémoires* contemporains nous ont conservé ce monument admirable de la sollicitude maternelle de Marie pour ses enfants. Quelque éloignés que soient de notre faiblesse et l'ordre et la nature des exercices prescrits, nous les transcrivons fidèlement, parce qu'ils sont vénérables dans leur origine, et parce que, suivant l'expression du saint prêtre qui les a recueillis de la bouche même de la bergère : « Ceux « qui verront les fruits de la retraite que la Sainte « Vierge fait faire, en seront touchés et seront bien « aises d'en faire une. »

DES RETRAITES DU LAUS

Tant pour les hommes que pour les femmes, selon l'ordre et l'intention de la bonne Mère, la divine Marie, et comme elle les a prescrites.

LES RETRAITES DE L'HIVER.

Ceux qui désireront faire la retraite se rendront au Laus le samedi, après le dîner. On la commencera le dimanche matin et on la finira le samedi suivant, après le dîner. Dans tout le temps de la retraite on gardera le silence, excepté au temps de la conférence, encore il n'y aura que les prêtres qui puissent parler; les séculiers garderont toujours le silence.

Les dimanche, lundi, mardi et jeudi on déjeûnera.

Au dîner, ceux qui sont de condition auront une livre de pain, et tous ceux qui pourront le faire, un tiers de pot de vin, demi-livre de viande, bœuf, mouton ou veau; point de salé. Au dessert, un peu de fromage, une pomme ou une poire cuite, ou un raisin chacun.

Au souper, une demi-livre de pain, un quarteron de viande; le dessert comme au dîner, mais point de soupe.

Au dîner, on baillera à chacun une écuelle de bouillon, où auront cuit herbes, choux, porreaux, raves ou autres légumes, pour saveur. Chacun y mettra le pain qu'il voudra dedans, afin que la soupe ne soit pas mitonnée.

On ne pourra point manger de viande de pâte, mais des légumes.

Avant qu'on entre en retraite, on donnera un billet à l'hôte de tout ce qu'il faudra qu'il fasse tout le long de la retraite. Il fera à chacun sa portion séparément;

pain, viande, dessert. Chacun aura son verre ou tasse; il n'y aura que l'eau et le sel de commun.

Il gardera la portion de celui qui lit à table, jusqu'à ce que les autres aient dîné, et la lui portera après.

Le plus ancien fera la lecture le premier, durant le dîner et le souper; ainsi des autres, les jours suivants.

Le mercredi et le samedi, on aura le pain et le vin comme les autres jours, un potage au maigre, deux œufs en coque à chacun. Il n'est pas permis de les manger autrement. Le dessert comme les autres jours.

On jeûnera ces deux jours-là. On aura le soir un quarteron de pain avec une pomme ou poire cuite, ou un raisin, et le quart d'un pot de vin.

Le vendredi, on jeûnera au pain et à l'eau. On aura demi-livre de pain à dîner, et autant le soir. La demi-livre du dîner de chacun sera mise en pain bouilli, avec de l'eau et du sel tant seulement, sans beurre, ni huile, ni herbes.

EXERCICES DE LA RETRAITE.

Le dimanche matin, on se lèvera à six heures. On donnera sa première pensée à Dieu. On l'adorera, après avoir fait le signe de la croix. On lui offrira toute la journée, en lui demandant la grâce de ne pas l'offenser; on dira l'*Angelus*; ceux qui ne le sauront pas, diront trois *Ave Maria*.

On se lèvera après, on s'habillera devant une image ou un crucifix, on adorera Dieu, ou à genoux ou debout, par un acte d'amour, de foi, d'espérance, de religion, de contrition. On dira le *Pater*, l'*Ave*, *sa croyance*. On fera son examen de conscience, puis on demandera pardon à Dieu, on fera un ferme propos de ne plus l'offenser; ce qui durera depuis six heures à sept.

A sept heures, on ira à l'église, on prendra de l'eau bénite, on fera le signe de la croix. Le plus ancien dira les litanies de Jésus et celles de Marie.

Les prêtres diront Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte; tout de suite les séculiers Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte et None de Notre-Dame.

Ceux qui ne sauront pas lire diront cinq dizaines du Rosaire, ce qui durera de sept heures jusqu'à huit.

On pourra dire l'office séparément ou en commun.

Depuis huit heures à neuf, on ira se chauffer, ou bien on se promènera tous ensemble, ce qui servira de récréation spirituelle. Ceux qui auront des prières particulières les pourront faire dans ce temps-là ou dans les autres récréations. De neuf heures jusqu'à dix, ils retourneront, à l'église les prêtres pour dire la messe, et les séculiers pour l'entendre, ou bien ils feront, le reste du temps, quelque petite oraison mentale.

De dix à onze, les prêtres diront None; le reste du temps on fera l'oraison mentale Ceux qui ne savent pas lire diront cinq dizaines du Rosaire, sur les mystères douloureux.

On ira, un peu avant onze heures, se chauffer. On se mettra à table, ou l'un d'eux lira; ce qui durera jusqu'à midi.

On fera la récréation spirituelle de midi jusqu'à une heure, auprès du feu ou à la promenade.

Depuis une heure jusqu'à deux, la grande méditation dans sa chambre, sur la lecture qu'on aura faite à dîner.

Depuis deux heures jusqu'à trois, on ira dire vêpres et complies. Ceux qui ne savent pas lire diront cinq dizaines de chapelet, sur les mystères glorieux. De trois heures jusqu'à quatre, ils se retireront dans leur chambre, pour la conférence que les prêtres du Laus ou quelques autres feront. Dans la conférence, on

montrera à faire la récréation spirituelle et l'oraison mentale, et ce que c'est que méditer.

Si personne ne fait la conférence, on continuera la lecture du dîner. Dans la conférence, les prêtres seuls pourront parler, mais seulement du sujet qui est traité. Les séculiers ne pourront faire aucune question.

De quatre heures jusqu'à cinq, on ira se chauffer ou se promener, et s'entretenir seul de ce qu'on voudra.

De cinq heures jusqu'à six, on ira à l'église dire le *Salve* et les litanies de la Sainte Vierge, tous ensemble.

De six jusqu'à sept, on soupera ou on fera collation, avec la lecture, comme au dîner.

De sept jusqu'à huit, on fera la récréation, chacun en son particulier, sans parler.

De huit jusqu'à neuf, on dira les litanies du saint Nom de Jésus et de Notre-Dame, tous ensemble. On fera son examen de conscience, ses prières du soir et puis on se couchera.

On observera cet ordre tous les jours de la semaine, jusqu'au samedi à dîner.

S'éveillant dans la nuit ou avant de se lever, on rejettera toute pensée mondaine; on se rappellera quelque bonne pensée de Dieu, de la Sainte Vierge ou des saints, ou quelque chose de la lecture entendue la veille.

Pour la lecture que l'on fera tous les jours aux repas, le dimanche ce sera sur la vie de Jésus-Christ ou sur l'évangile.

Le lundi, au dîner, la vie de saint Pierre; au souper, celle de saint Paul.

Le mardi, au dîner, la vie de saint André; au souper, celle de saint Jacques.

Le mercredi, au dîner, la vie de saint Jean; au souper, celle de saint Philippe.

Le jeudi, au dîner, la vie de saint Barthélemi; au souper, celle de saint Thomas.

Le vendredi, au dîner, la vie de saint Mathieu; au souper, celle de saint Jacques le Mineur.

Le samedi, au dîner, la vie de saint Thadée.

Les jours qu'il y aura conférence, on omettra la vie du saint du matin qu'on n'aura pas achevée, et le soir, on lira celle de l'autre saint.

Si, pendant la retraite, il arrivait que des étrangers qui ne peuvent pas séjourner eussent à parler à quelqu'un de la retraite, ces étrangers parleront à un des prêtres du Laus; et s'il est nécessaire que celui qu'on demande sorte, on lui écrira un billet. S'il ne faut pas sortir, il répondra aussi par un billet; s'il est obligé de sortir, il parlera le plus brièvement possible, de préférence pendant les récréations, et retournera à ses exercices.

Les hommes coucheront seul à seul, tout le temps de la retraite.

Le samedi, après le dîner on ira à l'église, rendre grâces à Dieu, et on chantera le *Te Deum*.

POUR LA RETRAITE DES FEMMES.

Les femmes qui voudront faire la retraite la feront seules, comme on a marqué, sans qu'il y ait des hommes. Alors elles prieront un des prêtres du Laus de les voir à l'heure de la conférence, pour leur montrer comment il faut faire l'oraison mentale et la récréation spirituelle, puis il se retirera après la conférence. Si elles ne peuvent avoir un prêtre du Laus ou un autre qu'elles choisissent, elles feront la lecture, comme nous avons dit, à la place de la conférence.

POUR LA RETRAITE DES PAUVRES

Ceux qui n'auront pas moyen de vivre, comme nous avons dit, mangeront du pain bis et diront à l'hôte: Nous n'avons que tant à dépenser tous les jours. Il leur fournira, suivant leurs moyens, des œufs, du fromage, avec toujours un peu de soupe le matin, et prendra d'eux, suivant leurs facultés, le même soin que des riches, ne regardant pas tout, et leur faisant quelque grâce, par esprit de charité; car Dieu veut que tout le monde se sauve, et il le récompensera bien de sa charité.

DES RETRAITES DU PRINTEMPS, DE L'ÉTÉ ET DE L'AUTOMNE.

Dans ces trois saisons, les exercices de la retraite sont les mêmes qu'en hiver, pour les hommes et pour les femmes, excepté les points suivants:

Le lever est à trois heures du matin.

Vers huit heures, on pourra prendre un peu de pain et un doigt de vin.

Les récréations spirituelles se font toutes en silence, sauf une permission du directeur, laquelle ne pourra s'étendre qu'aux choses de Dieu.

Après le dîner, il est permis à ceux qui ont besoin, de dormir deux heures.

Les jours de jeûne et la manière de le pratiquer sont les mêmes.

Le coucher n'a lieu qu'à dix heures du soir.

OBSERVATIONS.

On ne peut pas faire de retraite au Laus, à moins d'être trois: un qui commande, un qui lise et un qui obéisse.

Il faut obéir à celui qui commande, de quelque qualité qu'on soit, et ne pas faire les ridicules; n'en pen-

ser ni dire rien dans son cœur, ou n'en rien faire connaître. *L'humilité* et la *douceur* sont les seules choses que *Jésus nous invite à apprendre de lui*, et l'obéissance vaut mieux que les victimes. La raison en est, d'après un saint docteur, que par la victime on n'offre qu'une chair étrangère, et par l'obéissance on s'immole soi-même.

Le supérieur qui commande doit être encore plus humble qu'eux et ne pas se prévaloir de sa qualité, mais s'estimer le moindre de tous, et le montrer par ses actes. Ce sera sa plus grande gloire (*Mémoires* de M. Gaillard sur 1672) (1).

(1 On aura sans doute remarqué que, parmi les exercices de la retraite ci-dessus exposés, il n'est nullement question de confession ni de communion. Cette lacune n'est qu'apparente, puisque les retraites n'étaient faites que pour se disposer à se confesser et à communier dignement, et que si la bergère et les prêtres prenaient tant de peine pour faire confesser ceux qui ne faisaient que passer au Laus, ou qui n'y pensaient pas même, à plus forte raison ceux qui s'en montraient si dignes. Ce point est si naturel, qu'on n'a pas cru devoir l'écrire.

CHAPITRE XIV.

Persécutions du démon contre la Bergère.

Pour faciliter l'intelligence des faits extraordinaires renfermés dans ce chapitre, on nous permettra de faire précéder quelques observations indispensables.

Depuis leur chute, un chrétien ne saurait l'ignorer, les démons sont devenus les ennemis implacables des hommes. Purs esprits, ils sont doués d'une pénétration et d'une puissance bien supérieures aux nôtres. Saint Paul nous les représente « répandus dans l'air ; » il les appelle « les princes de ce monde ténébreux » où nous vivons, et il ajoute que « nous avons moins « à combattre contre la chair et le sang que contre les « principautés et les puissances infernales...... .... « contre les esprits de malice répandus dans l'air. » (Ep. Ephes. 6, 12).

Dieu leur permet de tenter les hommes, et il le leur permettait même, quand nos premiers parents étaient encore dans l'état d'innocence. Leur passion dominante est de solliciter au péché, d'irriter les convoitises naturelles, d'empêcher le bien, d'intimider, de séduire les âmes par toutes les suggestions que leur jalousie et leurs souffrances peuvent inspirer. Ils sont très-nombreux et passent d'un lieu à un autre avec une extrême agilité. Ils sont doués d'une force surprenante et transportent ou renversent sans effort des masses énormes. Ils peuvent faire des prestiges, c'est-à-dire des choses au-dessus de toute puissance humaine; mais ils ne sauraient faire de vrais miracles. Ils peuvent voir dans l'avenir et prédire certains évènements

préparés par eux et à courte distance. Il leur est donné de revêtir toutes les formes, d'hommes, d'animaux, etc. et de parler toutes les langues. Essentiellement esprits de mensonge et d'erreur, ils tendent invinciblement à détruire ou à dénaturer la vérité, à mentir, et à mentir toujours, lors même qu'ils mêlent quelques vérités, ou qu'ils portent à une action bonne en apparence, parce que cette apparence cache inévitablement un mal réel. Dans ces occasions ils se transforment en anges de lumière et ne craignent pas de conseiller un peu de bien d'où ils attendent beaucoup de mal. En punition de péchés énormes, ou pour des motifs dont Dieu se réserve le secret, il leur est permis de s'emparer de certaines personnes et de les tourmenter, ou bien de s'attacher à d'autres, et de les obséder presque sans relâche.

Au fond, notre malice et nos péchés font leur principale force contre nous, car ils ne sont puissants que contre les pécheurs. Les vrais chrétiens rient de leurs attaques en tout genre, et les méprisent.

Ainsi faisait notre sainte bergère, à l'exemple de tant de grandes âmes qui, avant elle, avaient eu à lutter ouvertement contre les démons. Si l'on demande comment Dieu a laissé tant de pouvoir à ces esprits infernaux, contre une si pieuse fille, nous répondrons que c'est absolument par la même raison qu'il lui a permis de précipiter le vertueux Job du comble de la prospérité dans un abîme de misère; de persécuter saint Antoine dans son désert, et bien d'autres: enfin, de tenter notre divin Sauveur lui même, et de le transporter sur une montagne et sur le pinacle du temple.

Si l'on trouve qu'aujourd'hui le démon n'a plus une semblable puissance, nous pouvons affirmer qu'il l'a et qu'il l'exerce. Nous en produirions plus d'un exem-

ple, si nous voulions sortir de notre sujet. Et quand il n'aurait plus le pouvoir de tourmenter extérieurement, certes, il s'en dédommage assez par l'empire presque absolu qu'il exerce sur la raison et la conscience de la plupart des hommes et même des chrétiens. Cet empire sert mieux ses desseins.

Reprenons maintenant notre récit.

Le pèlerinage du Laus devait rendre à Dieu trop de gloire, pour que le démon, cet ennemi irréconciliable des âmes, n'employât par tous ses efforts à ruiner cette œuvre. Son plan n'était point si mal concerté, et, suivi avec l'opiniâtreté infernale qu'on lui connaît, il devait nécessairement réussir, sans une protection spéciale de la divine Marie. Ce plan renfermait plusieurs pensées diverses, et il fut appliqué, dans son ensemble, dès le principe, et soutenu jusqu'à la fin.

Dès la seconde année du pèlerinage (1665), l'esprit de ténèbres, qu'un ancien appelle *le singe de Dieu*, voulut aussi avoir ses inspirés et faire des révélations. La première de ses dupes fut une bergère de la Roche, village près de Gap. *Cette visionnaire fut plus crue sans miracles*, dit un écrivain de l'époque, *que la bergère du Laus ne l'a jamais été, après tant de prodiges et de miracles.* Elle n'eut pas plus tôt dit qu'elle voyait la Sainte Vierge, que tout le monde accourut à son hameau. Afin que rien ne manquât à la mystification, un prêtre fit bâtir un logement pour lui et une chapelle dans le lieu où cette fille disait voir la sainte Vierge, et se consacra au service de cette chapelle. Les voisins y accoururent en foule, on y multiplia les offrandes, et l'on y donna des sommes d'argent, pour y faire dire des messes.

Pour mieux autoriser ces fausses visions, le démon persuade à la visionnaire de les appuyer de l'approbation de Benoîte. Elle va donc au Laus exprès; elle

abuse si habilement de la simplicité de notre bergère, et surtout de l'état de privation oùelle setrouvait alors, qu'elle l'emmène à la Roche. Benoîte était depuis quelque temps privée du bonheur de voir sa bonne Mère, pour n'avoir pas averti à temps, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu, un homme qui allait commettre un grand crime, et qui le commit en effet. Le désir de voir la Sainte Vierge et de trouver sa grâce, la détermina à se mettre en route. Elle aurait été, pour obtenir cette faveur, volontiers au bout du monde. Les deux bergères priaient dans la chapelle où la visionnaire assurait que la Sainte Vierge apparaissait, lorsque celle-ci commence à crier à haute voix: « *Voilà la Mère de* « *Dieu qui nous apparaît*! et se tournant vers Bé- « noîte, elle lui dit: Ne la voyez-vous pas, Benoîte? « Non, répond Benoîte. Je ne vois ni la Mère de Dieu « ni aucune des marques qu'elle donne quand elle pa- « raît, et qui sont des odeurs très-suaves, une grande « clarté plus éclatante que le soleil, sans éblouir ceux « qui la voient, un avant-goût de joie et de consola- « tion qui remplit l'âme de paix et de délices. Je n'en « ai pas même de pressentiment. Mais aussi je ne crois « pas que vous la voyez comme vous le dites. » Le prêtre survint et tous deux firent de leur mieux pour persuader à Benoîte qu'elle voyait ce qu'elle ne voyait pas. On ne manqua pas de lui dire qu'elle ne voulait pas avouer l'apparition prétendue, afin de ne pas détruire les siennes, comme si la vérité pouvait détruire la vérité. Benoîte ne put se résoudre à dire le mensonge qu'on exigeait d'elle. L'illusion fut découverte, et, pour que les signes en fussent complets, on renvoya inhumainement notre sainte bergère au milieu de la nuit, pendant une grosse pluie, après l'avoir laissée tout le jour sans nourriture. Le public ouvrit les yeux. *La visionnaire*, suivant les Mémoires contemporains,

se maria et se remaria; le prêtre en fut pour ses frais de dévouement un peu hasardés, et on n'entendit plus parler de ces visions faites à la main.

Quelques années après, une fille du Brusquet, près de Seyne, jalouse de la célébrité de Benoîte, s'avise de dire qu'elle voit saint Joseph, pendant ses prières, et qu'elle sent les odeurs suaves dont elle a ouï parler au Laus. Afin de mieux contrefaire son modèle, elle se met à prêcher, à reprendre les pécheurs dont elle soutient connaître l'intérieur et les actions passées. Celle-ci voulut aussi voir Benoîte et s'appuyer de son autorité. Mais notre pieuse bergère découvrit, sans hésiter, le piége du démon. Elle convainquit cette malheureuse de son imposture, la pressa vivement de faire une confession, accompagnée de sincérité, qui réparât les défauts des précédentes. Elle la conduisit à Gap et l'adressa à un religieux dominicain, connu par son savoir et sa piété. La malheureuse fille assura à Benoîte qu'elle n'avait rien déguisé à son confesseur, elle jura même devant le saint Sacrement; mais Benoîte, qui voyait le fond de ses dispositions, ne comptait guère sur ces protestations hypocrites. Elle prévint son curé, afin qu'il la fît surveiller, et lui prédit que cette fille serait le scandale de sa paroisse. Rien ne put toucher ce cœur endurci par le sacrilége. Trois ans après, elle tomba dans les derniers désordres, devint la honte et le désespoir de ses parents, et périt misérablement à Seyne où elle s'était réfugiée.

Vers la même époque, surgit comme une nuée de *voyants*, qui tous faisaient plus ou moins d'impression. C'était à Avançon, Barthélemy Caire, qui prétendait que les Anges lui parlaient., qu'il en voyait dans l'air. Les gens d'Avançon payèrent chèrement la confiance qu'ils donnèrent à ses rêveries. Caire envoya la paroisse en procession au Laus, et *nu-pieds*,

le 28 *décembre*, prophétisant qu'à leur approche *la cloche du Laus sonnerait seule, et que tous les biens de la chapelle du Laus iraient en l'église d'Avançon.* L'appât était séduisant. La paroisse obéit et fit le trajet, dans la glace et la neige; mais la cloche, bien moins soumise, n'obéit et ne sonna pas. On assure qu'au retour, les gens d'Avançon reprirent leur chaussure. Ce rêveur, plus malade d'esprit que fourbe, fut guéri au Laus et mourut chrétiennement.

C'était à Lacouche, hameau de Chorges, une fille qui croyait voir une belle dame arrêtant ses bœufs effrayés, et qui lui dit qu'une chapelle serait bâtie à cet endroit même, et une dévotion établie, en tout semblable à celle du Laus. Cette fille vint au Laus et parla à Benoîte, qui n'eut pas de peine à la retirer de son erreur.

A Laye, village au-dessus de Gap, une fille tombe en extase plusieurs fois devant son curé. Celui ci s'empresse d'élever un oratoire au lieu qu'elle lui montre. L'évêque de Gap, M. d'Hervé, condamne cette démarche purement imaginaire. L'illusion était trop manifeste.

En même temps, une femme qui faisait la dévote, vient dire à Benoîte qu'elle voit l'enfant Jésus; elle ajoute, comme preuve irrécusable du fait, qu'elle jeûnait tous les jours de la semaine, sauf le samedi et le dimanche. La Sainte Vierge apparaît à Benoîte quelques jours après Cette fille simple lui dit qu'elle voudrait bien aussi jeûner tous les jours de la semaine, comme cette femme. Mais la divine Marie répond « que « ce n'était pas vrai que cette femme jeûnât cinq jours « de la semaine, ni qu'elle vît l'enfant Jésus, que le « démon la trompait; mais qu'elle invitât cette femme, « quand elle croirait voir l'enfant Jésus, à dire: *Et « Verbum caro factum est* (et le Verbe s'est fait chair),

« et *Laus Mariæ* (louange à Marie) ». Cette femme obéit et ne vit ni ne crut plus rien voir depuis.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le démon, au commencement de la dévotion, essaye d'établir au Laus même ses apparitions mensongères. Il suscite, à cette fin, la bergère d'un habitant du vallon et lui persuade qu'elle voit la Sainte Vierge. Un dimanche, pendant la messe, elle s'en vient crier, à la porte de l'église, que la Mère de Dieu lui avait apparu, dans le bois voisin. A ces cris, tout le monde sort en tumulte de l'église. Il ne reste que le prêtre à l'autel, son clerc et Benoîte. La ruse du démon fut bientôt découverte, et la visionnaire congédiée par son maître, pour son hypocrisie et son intempérance.

Tous ces stratagèmes du grand ennemi du Laus, destinés à jeter au moins des nuages et de violents soupçons sur la réalité des apparitions de notre bergère, lui réussirent fort mal, et eurent des résultats entièrement opposés à ses fins, car les œuvres de Dieu sont toujours très-reconnaissables à ces deux signes: les moyens et la durée.

Cependant il ne lâcha point prise pour cela, et mit alors en œuvre un moyen ignoble et vraiment digne de l'enfer. A l'époque dont nous parlons, la vigilance de l'autorité était à peu près nulle, surtout dans les campagnes, à l'égard des jeunes personnes qui vivent dans le désordre, ou qui se laissent abuser. Le nombre en était plus grand que les habitudes de foi de ce temps-là ne le feraient soupçonner. Or, par une sorte de concert satanique, ces misérables avaient la fureur de venir au Laus, afin d'y laisser le fruit de leur libertinage, de décrier ainsi ce saint lieu et d'en éloigner les âmes honnêtes, Pendant un demi-siècle, il ne s'est ***pas écoulé une année*** que la bergère n'en ait fait chasser quelques-unes.

Ce moyen de faire déserter l'église du Laus n'eut pas plus de succès que les autres. Les avis donnés d'avance à la bergère, par sa bonne Mère, lorsque se préparait quelque nouveau scandale, paraient à tout. Les pèlerins continuaient à venir et à faire de dignes fruits de pénitence. Le démon, furieux de rencontrer une résistance si opiniâtre, usa de ses dernières ressources, et voulut faire expier durement à la sainte bergère la honte de ses défaites. Ici les attaques indirectes ne lui suffisent plus, il renonce à se servir d'aucun instrument étranger, ni de visionnaires, ni d'hommes aveuglés par un zèle intéressé, ni de misérables qui n'inspiraient au fond que le dégoût et la pitié. Il ne veut se reposer que sur lui-même du soin d'extirper l'œuvre, en désolant la patience de celle qu'il en regarde comme le plus ferme soutien. Il s'attaque directement à la personne de la bergère. Ce fut alors comme une lutte à outrance et corps à corps, qui ne finit que peu de semaines avant la mort de cette bienheureuse fille. C'est un spectacle assez instructif pour un œil chrétien que cette longue et terrible lutte d'un enfant de Marie, contre toutes les puissances de l'enfer. Qu'il est propre à rassurer les plus alarmés, dans les combats qu'ils ont eux-mêmes à soutenir, contre l'ennemi invisible! Que nous y voyons apparaître clairement la puissance et la bonté de notre auguste Reine! Que la faiblesse du démon y est manifeste! Que les moyens d'en finir avec ses artifices et ses persécutions, contre nous, y sont marqués!

Nous avons vu que l'ange des ténèbres essaya plusieurs fois, mais sans paraître ostensiblement, de faire mourir la bergère, même dès son enfance, par divers accidents, qui parurent alors tout naturels. Mais lorsqu'il lui fut permis de donner, contre elle, un libre cours à sa haine, il n'y mit plus d'autres bornes, que

celles qui lui furent posées par Dieu même. Il s'efforça d'abord de l'effrayer en lui apparaissant, tantôt sous la forme de spectres hideux, de fantômes terribles ou séduisants, tantôt sous la forme de serpents énormes ou de loups affamés. Ceci arrivait surtout lorsqu'elle allait prier à la croix. En d'autres occasions, il se montrait sous des formes moitié humaines et moitié monstrueuses, et dans les postures les plus honteusement révoltantes. Quelquefois il prenait l'apparence d'un enfant pressé par la faim ou le froid, qui demandait à être recueilli par la pieuse fille, mais lorsqu'elle commençait à exercer sa charité envers cet imposteur hypocrite, il changeait tout à coup de forme, devenait menaçant, effroyable, vomissait toutes sortes de blasphèmes contre Dieu et sa divine Mère, proférait les discours les plus impurs, provoquait, en ricanant, aux dernières infamies, et, par une malice rafinée, prolongeait le martyre de sa victime; car c'en était un, et le plus grand de tous, pour cette âme angélique. La bergère se contentait de prier et de lui exprimer l'horreur que méritait son langage, ou le mépris qu'elle faisait de ses emportements et de ses artifices. Quand le tentateur voyait l'inutilité de ses efforts, il renversait ou brisait ce qui se trouvait dans la pauvre chambre de la bergère, poussait de grands cris et disparaissait, laissant après lui une puanteur insupportable. D'ordinaire, la bonne Marie ou un Ange ne tardaient pas à se montrer à Benoîte pour la consoler et la dédommager de ce qu'elle avait enduré dans ces affreux combats.

Ces assauts du dragon infernal se renouvelaient assez souvent, soit de jour, soit de nuit. Ils avaient commencé dans la chaumière de la bergère, à Saint-Etienne; ils devinrent plus fréquents encore lorsqu'elle fut fixée au Laus, dans cette chambre étroite et rustique si vé-

nérée aujourd'hui par la piété des pèlerins. Il n'était jamais plus furieux que lorsque la bergère avait fait à Dieu quelque conquête considérable, en ramenant des pécheurs endurcis, ou en faisant, par ses avertissements, éviter quelque scandale (1), ou des sacriléges, ou des péchés énormes à *certaines personnes*. Ce genre de travail étant l'occupation habituelle de la pieuse fille, elle n'a pu, que par miracle, soutenir si longtemps une lutte si acharnée et si fréquemment réitérée. Dans ces circonstances, le démon annonce sa venue par un bruit soudain, il secoue et ébranle tout l'appartement, il parle d'une voix terrible sans se montrer, sa voix se rapproche et prend un ton satanique, il éclate en imprécations et en menaces, il se plaint des pertes qu'il fait chaque jour, il vocifère aux oreilles de la bergère toutes les malédictions dont il s'avise, la charge d'injures, lui dit qu'il veut l'étouffer, la faire précipiter, la désespérer; qu'il ne se lassera pas de la persécuter, jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout. Puis, changeant de ton, il lui représente que toutes ses œuvres et ses peines sont inutiles, qu'elle finira par tomber dans ses mains, que sa *belle dame* l'a abandonnée et ne lui apparaîtra plus, qu'elle ne saurait toujours combattre, et que si elle veut *cesser de soutenir le pèlerinage et d'avertir les pécheurs*, de son côté, il cessera de la persécuter et qu'elle jouira de toute sorte de biens.

La bergère n'est pas plus touchée de ses promesses

---

(1) Des témoins non suspects nous ont affirmé que la même chose a lieu aujourd'hui, sur la personne du saint prêtre qui opère tant de conversions miraculeuses à A.... Le démon s'en venge absolument de la même manière : il n'a pas changé de tactique, même dans le siècle des lumières.

qu'intimidée de ses menaces, et par tout le vacarme qu'il fait auprès d'elle. Unie à Dieu de cœur et pleine de confiance en sa bonne Mère, elle rit de ses efforts, sans en témoigner de la surprise. Elle sait trop que la paix intérieure ne se trouve point à prendre conseil du démon, ni à redouter beaucoup ses fureurs, mais à se tenir forte du secours de Dieu et à savoir attendre, même parmi les plus violents orages. Son calme et sa fermeté exaspèrent le tentateur. Dès lors il ne garde plus de mesure, il se montre accompagné d'un ou de plusieurs démons; ils frappent la sainte fille à coups redoublés, la meurtrissent et l'emportent, dans la plus rude saison de l'année, tantôt sur la cime des rochers inaccessibles où niche l'aigle, tantôt dans les ravins ou au bord des précipices, ou à la chapelle de Notre-Dame de l'Erable, sur la montagne dite l'*Ermitage*. En quelques occasions, l'Ange lui en ouvre la porte et récite le chapelet avec elle. Plusieurs fois ils la placent sur le toit de cette chapelle et l'y abandonnent au gros de l'hiver. Ils la font heurter rudement contre des pierres, ou des tronçons d'arbre, puis la laissent à demi-morte, au milieu de la nuit, dans les lieux déserts, où elle est obligée quelquefois d'attendre le jour, dans les neiges, la glace, et malgré les blessures qu'elle a reçues. Le plus souvent son bon Ange vient répandre autour d'elle une clarté miraculeuse, durant les plus épaisses ténèbres, lui indique le chemin, la reconduit dans sa chambre ou la retire des sommets escarpés, d'où il lui serait impossible de descendre, sans un secours surnaturel. Mais elle conserve, au visage et sur son corps, les traces visibles et la douleur des meurtrissures qu'on ne lui a pas épargnées. Elle les cache et les dérobe aux yeux autant qu'elle le peut; malheureusement pour son humilité, ces plaies sont renouvelées si souvent, qu'elle ne saurait les empêcher de

paraître ; car, d'après les contemporains, ce genre de persécution, qui *n'avait lieu qu'une fois la semaine depuis la fondation du pèlerinage* (1664), *jusqu'à l'invasion de l'ennemi* (1692), revenait *tous les deux ou trois jours*, et a duré ainsi, jusqu'à la mort de la pieuse bergère, c'est-à-dire encore vingt-six ans.

L'ancien serpent ne manquait pas d'ajouter la souffrance morale aux douleurs corporelles de sa victime. Pour mettre à profit le temps qu'il employait à la transporter en des lieux éloignés, il ne l'entretenait que de propos immondes, et des péchés qu'il soutenait avoir fait commettre à des personnes aimées et estimées de la bergère, ou à des pécheurs qu'elle avait ramenés à Dieu. Il prenait un plaisir cruel à lui en détailler les circonstances. La peine que la sainte fille en éprouvait était plus poignante que ses douleurs du moment. Elle savait que le prince du mensonge ne dit guère la vérité ; mais elle faisait une si rude expérience de sa fureur, elle connaissait si bien le prix des âmes, que la seule pensée de les voir en péché mortel la saisissait d'effroi

Si l'on se rappelle que cette fille extraordinaire ne se donnait que deux heures de repos chaque jour, et ne prenait, la plupart du temps, ce repos sur du plâtre dur et froid, que l'on foule encore aujourd'hui dans sa chambre, si à ce repos, qui serait déjà pour nous un travail insupportable, on ajoute des jeûnes austères et fréquents, des occupations pénibles et continuelles, de longues prières de nuit et de jour, l'usage habituel et simultané des silices, des disciplines, des chaînes de fer, qui tenaient ses plaies toujours ouvertes, les violences intérieures qu'elle se faisait, pour maîtriser sa vivacité naturelle, dans les contradictions injustes et les persécutions des hommes, on pourra juger à quel prix elle a gagné sa riche couronne. Et

cependant elle était heureuse, elle le proclamait et on pouvait l'en croire. C'est qu'elle avait trouvé Jésus et Marie, et les joies pures qu'ils versaient dans son âme étaient comme un baume divin, sur ses blessures.

CHAPITRE XV.

Du don de Prophétie et du privilége de connaitre l'état des consciences accordées à la Bergère.

Dieu avait donné à la bergère, par l'organe de sa divine Mère, une mission importante et la plus difficile que l'on connaisse (1): celle de travailler à retirer du vice les hommes pervers, par conséquent à leur dire des vérités pénibles et à faire la guerre à ce qu'ils avaient de plus cher, leurs erreurs et leurs passions. Quelle entreprise pour une pauvre fille de village! Mais ce Dieu, dont la sagesse proportionne toujours admirablement les moyens à ses fins, voulut suppléer à ce que l'ordre établi dans l'église ne permettait pas à cette fille de faire directement, pour remplir sa mission, et il lui conféra le triple privilége de prédire l'avenir, de sonder les dispositions des consciences, et de connaître, par une lumière toute surnaturelle, les fautes des personnes qu'elle voyait pour la première fois. Ces priviléges, indépendamment du bien qui en résultait pour les âmes, en prévenant beaucoup de sacriléges et en humiliant les superbes, servaient à justifier la réalité des apparitions de la sainte fille, et à confirmer sa mission toujours contrariée.

(1) *Perversi difficile corriguntur.* (Les méchants se corrigent difficilement. Eccl. 1, 15.)

Peu de saints, même vénérés dans l'Eglise, ont été favorisés de ces trois prérogatives merveilleuses: mais quelque extraordinaires qu'elles paraissent, on ne peut nier qu'elles ne fussent parfaitement adaptées à la destinée que la divine Marie avait faite à la bergère, et nécessaires pour remplir une mission plus extraordinaire encore que ces prérogatives. D'ailleurs, le saint usage qu'elle en fit, ne s'en servant jamais que pour l'édification des fidèles, avec discrétion et un saint oubli de soi, suffirait seul pour montrer que ces priviléges étaient des dons du ciel en faveur des âmes. C'est ce que nous verrons, en suivant les principales circonstances où ces grâces miraculeuses ont paru avec plus d'éclat.

« Au mois de mai 1669, a écrit un de ses histo-« riens (1), Benoîte était malade et hors de toute con-« naissance. Un chirurgien nommé Manenti, qui allait « voir sa mère au château de Jarjayes, me rencontré « au moment que j'allais rendre visite à la malade et « me prie de la lui laisser voir, disant qu'il en avait « beaucoup entendu parler, et qu'il ne l'avait jamais « vue. Benoîte ne l'avait non plus jamais vu, et ne « pouvait pas même le voir alors, ayant les yeux fer-« més et un linceul pour rideau à son lit.

« Néanmoins, dès l'entrée du médecin sur la porte, « elle se mit à crier : Je ne veux pas qu'un chirurgien « me touche. Je la rassurai et je fis asseoir cet homme « sur un coussin près de son lit. Elle commença alors « à lui déchiffrer toute sa vie, ce dont il avait bien « plaisir, quoique ce fût en ma présence. A la fin, elle « lui dit : Allez-vous-en au Laus faire votre confession « générale, ce qu'il exécuta avec une grande douleur

(1) M. Peytieu.

« de ses péchés et une consolation extrême. Il mourut « quelque temps après ; mais avant de se séparer de « sa mère, Il l'obligea d'en venir faire autant et d'être « dévote à la très-sainte Vierge ; ce qu'elle fit avec « grand profit, et de temps en temps, elle venait vi- « siter la chapelle et s'y confesser.

« Cette même année, une femme qui faisait beau- « coup la dévote, quoiqu'elle ne le fût pas, et qui té- « moignait beaucoup d'amitié à Benoîte, voulut cou- « cher dans sa chambre. Pendant la nuit, elle dit tous « ses péchés à cette femme ; ce qui la convertit. Elle se « confessa parfaitement et promit de changer de vie. »

« Au mois de juin 1669, qui était un dimanche, il y eut au Laus grand nombre d'étrangers de loin et de divers endroits. De ceux-là, Benoîte en avertit trente-cinq qui avaient caché des péchés dans leurs précédentes confessions, entre autres, une femme qui avait tué son enfant, disant qu'elle en avait assez d'autres. Elle avait demeuré sept ans sans confesser ce crime.

« Benoîte avertit aussi une autre femme qui avait empoisonné son mari, et qui avait passé huit ans sans oser l'avouer.

« Elle en avertit une autre qui avait tué son père, parce qu'il était trop rude et mauvais, et qui ne s'en était jamais confessé.

« La même année, elle avertit encore douze femmes coupables d'adultère et d'infanticide, et qui demeuraient dans leurs désordres depuis plusieurs années. Elle les fit toutes confesser et les surprit bien, en leur dévoilant les circonstances de leurs péchés horribles.

« Elle révéla aussi à huit autres femmes, coupables d'avoir étouffé leurs enfants, le mauvais état de leurs consciences. La honte les avait empêchées jusque-là de s'en confesser. Les unes en avaient ainsi tué deux, les autres trois, et une cinq.

« A différentes époques, Benoîte prévint également onze filles qui vivaient dans le crime avec des jeunes gens, dans l'espérance d'en être épousées, et qui n'en parlaient jamais en confession, depuis trois ans. Elle les engagea à sortir de ce malheureux état et leur ordonna les pénitences à faire.

« Des hommes marquaient leur surprise de la connaissance merveilleuse que la sainte fille avait de l'intérieur de chacun; elle répondit avec son ingénuité ordinaire: « C'est en voyant les personnes, que Dieu « me fait connaître tout ce qu'elles ont dans leur intérieur. » On verra plus bas par quels signes cet intérieur lui était manifesté.

« La même année, mais en divers temps, trente jeunes gens vont au Laus avec des filles qu'ils avaient séduites, sous prétexte de les épouser. Benoîte les remarque; sans qu'ils s'adressent à elle, elle leur dit tous les péchés dont ils sont coupables, et que la honte lesavait empêchés d'avouer à leur curé, depuis neuf à dix ans. (Le sacrilége était une des grandes plaies de ce temps-là, parce que l'on eût rougi de ne pas se confesser, et que l'on n'avait pas toujours le courage, ou de dévoiler sa conscience, ou de quitter ses égarements). Benoîte instruit, exhorte ces pauvres égarés, leur recommande d'avoir confiance en la miséricorde de Dieu, leur fait promettre de ne plus l'offenser, et veille à ce que leurs confessions soient entières. Ils suivirent ses conseils et en furent bien dédommagés par les grâces qu'ils reçurent de la très sainte Vierge, dont ils ne se lassaient pas de louer les bontés.

« Une jeune personne a le malheur de se laisser aller au crime. Elle arrive au Laus, se confesse et cache son crime. Elle allait communier dans cet état de conscience. Benoîte, qui pénètre le fond de ce méchant cœur, l'arrête, la retire de la sainte table, lui repré-

sente l'horreur du sacrilége qu'elle va commettre, et de celui dont elle est déjà chargée, pour n'avoir pas osé dire son péché. Elle la presse de se confesser. Mais cette infortunée ne voulut pas le faire, et préféra retourner chez elle sans communier. Je ne sais, mais il me semble voir dans cet exemple, et dans quelques autres du même genre dont je pourrais l'appuyer, que les sacriléges commis au Laus sont moins pardonnés et endurcissent plus les âmes que ceux dont on se souille ailleurs, parce que, là, on abuse de la miséricorde au sein même de la miséricorde

« En 1672. P. Sambain. l'hôte du logis au-dessus de l'église du Laus, poussé par les remords de sa conscience, car il avait fort mal vécu jusque-là, cherchait des confesseurs partout. Il alla à Romette et ailleurs, mais rien ne pouvait dissiper sa peine. Il allait un jour à Thallard pour essayer d'un nouveau confesseur. Il rencontre Benoîte qui lui dit qu'il allait chercher au loin ce qu'il pouvait trouver à Notre-Dame, et qu'il lui fallait bien du temps pour faire une bonne confession. Il rebrousse chemin et me demande à se confesser. Cette confession dura quinze jours, plusieurs heures chaque jour. Ce que je remarquai de particulier, c'est que, lorsqu'il ne se rappelait plus rien, il allait dire une dizaine de chapelet, et à la fin il se souvenait d'une grande liste de ses péchés et des circonstances. Il termina sa confession, et en fut content.

« Peu de temps après, il fut assailli de pensées de désespoir : il était souvent désolé par la pensée qu'à l'heure de sa mort il serait abandonné. Benoîte le rassura et lui prédit qu'au moment de sa mort il aurait trois prêtres auprès de son lit, et qu'elle-même y serait à genoux à ses pieds. Cette prédiction piqua sa curiosité, tout en le consolant. Il la pria donc de lui dire ce qu'elle savait de sa mort. Sans aucun détour, Be-

noîte lui répondit : « Vous mourrez dans huit jours. » Il s'en réjouit, part pour Saint-Etienne où il devait être enterré, fait chanter une messe de mort, se fait montrer la place qui lui était destinée au cimetière, et vient se mettre au lit. Il ne se confessa que le huitième jour. Après sa confession, il demande à Benoite s'il n'a rien oublié: « Oui, lui dit-elle, quatre choses » qu'elle lui désigna. Il reçut les derniers sacrements. En ce moment, sa femme lui demanda de quoi il voulait qu'elle s'habillât pour porter son deuil. « Ne vous « mettez pas en peine, répliqua la bergère, la Mère de « Dieu m'a dit que *vous serez habillée de blanc.* » Peu d'heures après, le malade expira. Il avait, pour l'assister, trois prêtres et Benoîte à genoux au pied du lit.

« Pendant l'enterrement sa femme, quoique jouissant d'une bonne santé, demeura au lit, selon la coutume des villes. La nuit elle se trouva mal, et le huitième jour elle mourut enveloppée d'un linceul. C'était la robe blanche dont avait voulu parler Benoîte.

« A quelque distance de là, Benoite lavait le linge de l'église à la fontaine. Un homme du Laus, qui venait de Gap, passe près d'elle. On lui demande quel est cet homme. Elle répond : C'est un homme sain et vigoureux, mais qui ne retournera plus à Gap. Quatre jours après il mourut. Les sentences de cette fille extraordinaire étaient sans appel, et on le savait. Un individu de la Bâtie-Vieille l'éprouva presque en même temps.

« Il avait fait un four à chaux pour réparations à l'église, et avait causé un grand préjudice, par sa négligence, comme il arrive trop souvent. Quand il vint à régler son compte, il voulut être payé, comme s'il avait travaillé en conscience. Benoîte était présente. Elle lui exposa ses torts, et se contenta d'ajouter :

Vous n'en ferez point d'autre. On le paya selon ses désirs, pour éviter des discussions ; mais deux mois et demi plus tard, l'individu était mort.

« Pendant le séjour de Benoîte à Marseille, une demoiselle qui ne songeait qu'à la propreté de sa maison, occupait tous les matins sa domestique à frotter ses parquets, sans lui donner le loisir de prier Dieu, et sans le prendre pour elle-même. La sainte fille lui prédit, qu'en punition de son indévotion et *d'un péché* commis par elle, et qu'elle lui nomma, elle deviendra aveugle dans trois ans. L'événement a pleinement justifié la prédiction.

« Deux femmes pieuses que Benoîte aimait beaucoup vinrent au Laus ; elle leur donna mille témoignages d'affection et les conjura de se préparer avec soin, parce que dans quinze jours elles mourraient. Au jour indiqué, elles expiraient dans de grands sentiments de piété.

« Quatre ans avant l'invasion du Dauphiné par le duc de Savoie, et lorsqu'il n'y avait aucune apparence d'un pareil événement, Benoîte le prédit aux prêtres qui desservaient le sanctuaire, et fait porter ce qu'il y avait de plus précieux à Gap, chez M. Juvénis, protecteur du Laus. »

« M. du Saix, gouverneur de la ville de Gap, grand homme de bien et l'ami des pauvres, fut affligé d'un abcès qui bientôt menaça de le conduire au tombeau. Il se rendit au Laus pour assister à une neuvaine commencée en sa faveur, afin d'obtenir sa guérison. Il consulta la bergère qui lui répondit en ma présence, écrit un contemporain (1) : « M. du Saix, les dévo-« tions que vous faites dans cette sainte chapelle vous « serviront pour l'âme, et ne vous serviront point

(1) M. Gaillard.

« pour le corps ; vous ne guérirez point de ce mal. Il « reçut cette réponse sans se troubler et en louant « Dieu. Cependant il se fit porter aux bains de Digne, « qui ne lui procurèrent qu'un léger et court soulage- « ment. Au bout de quelque temps, il donna cent louis « d'or à un Vénitien qui promit de le guérir. Je me « promenai dans sa chambre avec lui, et il me dit qu'il « se croyait guéri. Point, lui répliquai-je, sachant ce « que Benoîte avait annoncé. Je le rapportai à Benoîte, « qui me répondit : Le moyen que cela soit, puisque « la Mère de Dieu m'a dit qu'il n'en guérirait jamais ? « en effet, il mourut sept jours après, comme un « saint, et il ne demeura que trois jours en purgatoire, « d'après ce qu'assura la bergère. » Ce fait a été scrupuleusement examiné par l'archevêque d'Embrun, lors du long interrogatoire qu'il fit subir à la pieuse fille, et le remplit d'admiration.

L'autorité de cette villageoise si simple et si merveilleuse s'étendait jusque sur les princes de l'Eglise. En voici quelques exemples remarquables :

Trois prélats se trouvèrent au Laus, à différentes époques. La bergère eut ordre de les avertir. Sa profonde humilité lui rendait ces sortes de commissions extrêmement pénibles. Cependant il fallait obéir à sa bonne Mère. Ces prélats avaient entendu parler du don miraculeux qu'avait la bergère de connaître l'état des consciences. Ils n'y croyaient que difficilement. Aussi ne pouvaient-ils revenir de leur surprise en l'entendant parler aussi nettement des actions les plus secrètes de leur vie. *L'un d'eux ne tint point compte des avis de Benoîte, et on en a vu les tristes suites,* ajoute l'historien du temps.

Mais voici quelque chose de plus admirable encore. Un seigneur arrive au Laus pour y passer quelques jours. Il fait d'abord appeler la bergère, qui se rend

de suite. Il la consulte longuement. L'entretien dure deux heures. La bonne fille, dont l'âme était riche des secrets et des lumières de Dieu, répond à toutes les questions et va même au delà. Le seigneur s'étonne; elle pousse plus avant encore. Quand sa tâche fut remplie, elle se retire dans sa chambre. Le seigneur demande alors un prêtre pour se confesser. La confession terminée, le prêtre prend congé et sort. Benoîte, qui venait à l'église en même temps, rencontre ce prêtre et lui dit : *Vous venez de confesser ce seigneur ?* Oui, répond celui ci, sans ajouter autre chose et en continuant son chemin. *Et bien ! retournez-y*, répliqua Benoîte, *il n'a pas tout dit*. Et elle passe. Le prêtre, interdit de cette révélation inattendue, et qui ne pouvait être que surnaturelle, ne savait à quoi se resoudre. L'expérience lui avait appris que Benoîte, en ces sortes de cas, ne se trompait ni ne mentait. D'ailleurs il n'osait aller faire part à ce haut personnage de ce qu'il venait d'apprendre. Cependant sa conscience lui fit un devoir de choisir ce dernier parti, et, tout en sauvant sa responsabilité, il fournit à son pénitent l'occasion de faire des réflexions qui lui furent très-utiles.

Le reconnaissance que témoignaient ensuite à la bergère ceux-mêmes qui avaient d'abord été péniblement affectés de ses avertissements, et le profit qu'ils en faisaient sont la meilleure preuve de son inspiration surnaturelle, et de la sagesse qui la dirigeait.

Une demoiselle qu'elle connaissait se présente un jour au Laus. En l'apercevant, la bergère ne peut s'empêcher de s'écrier : *Oh ! mademoiselle, que vous êtes laide et horrible à voir ! Vous n'étie pas ainsi autrefois. Votre âme doit être en mauvais état.* Elle ne se trompait pas. La demoiselle avait perdu son innocence depuis leur dernière entrevue.

La même grâce fut accordée à une demoiselle, qui

priait Benoîte de lui procurer un confesseur, lui assurant, d'un ton un peu léger, *qu'elle aurait bientôt fait.* « *Bientôt fait* ! s'écria la bergère ; oh ! mademoi-
« selle, vous avez plus de plis et de replis dans votre
« cœur qu'à votre robe. N'avez-vous pas fait tel et tel pé-
« ché que vous n'avez pas confessé ? N'avez-vous pas
« telle habitude qui vous damnerait, et sur quoi vous
« vous aveuglez volontairement ? Moi, je vous dis que
« vous avez besoin d'une bonne et longue confession,
« et que si demain Dieu et sa sainte Mère me faisaient
« connaître que vous ne vous êtes pas bien confessée,
« je vous retirerais de la sainte table. » La demoiselle ne put tenir à ce discours. Touchée de la grâce, elle suivit de si sages avis et s'en trouva bien. Jamais on ne s'est repenti d'avoir suivi les conseils de la bergère. Elle les donnait avec une extrême discrétion ; mais elle ne les épargnait à personne. Elle était présente dans une occasion où le tailleur des messieurs du Laus apporta des vêtements qu'il leur avait faits *N'avez-vous pas gardé d'étoffe ?* lui dit elle. *Non*, répondit le tailleur, interdit de cette question. *Eh ! comment appelez-vous ces quatre pans, qui sont restés chez vous ?* Le tailleur, confus d'être découvert, prévit bien qu'il était inutile de contester avec quelqu'un qui précisait si juste, et promit de rapporter le surplus, après avoir reçu avec humilité les remontrances de la pieuse fille.

Les auteurs de son temps assurent qu'elle lisait dans les consciences *comme on voit les objets dans un miroir*, et chaque jour elle justifiait cette assurance par des faits de tout genre. Elle avait non-seulement l'intuition, mais encore le sentiment et l'instinct surnaturel de l'état des consciences. A l'approche des personnes, à leur seule démarche, elle discernait et leurs plus secrètes intentions, et leurs desseins, et le résultat de

leurs questions, et l'usage qu'elles feraient de ses réponses pour leur bien spirituel. Aussi était-ce pour elle un parti pris, ou de ne point adresser la parole à ceux chez qui elle démêlait des dispositions hostiles au pèlerinage, ou de ne pas écouter même les incorrigibles, les âmes frivoles et légères, et tous ceux dont elle n'espérait aucun fruit.

Voici ce que nous apprend à cet égard un de ses historiens, témoin oculaire des faits (1). « En 1684, Monseigneur l'illustrissime archevêque d'Embrun,
« me disait : Plusieurs personnes se sont plaintes à
« moi de ce que la bergère ne voulait pas leur parler,
« et qu'elle les quitte dès qu'ils la veulent interroger.
« Je lui repartis ce que la bergère m'avait souvent
« dit : c'est du temps perdu de parler à ces sortes de
« personnes : elles ne cherchent qu'à satisfaire leur
« passion curieuse, et ne demandent point les mer-
« veilles de la Sainte Vierge, pour glorifier Dieu ni se
« convertir. En effet, j'ai expérimenté que quand elle
« leur parlait, ces personnes la tournaient en raillerie.

« Cette conduite de Benoîte, ajoute un autre narra-
« teur (2), n'est pas une de ses moindres vertus;
« car sachant très bien, de la part de Dieu, ce que
« chacun a dans le cœur, et voyant que certains ne
« viennent au Laus que pour se promener, critiquer
« la dévotion et ce qui s'y fait, pour paraître dévots
« et tromper le monde, sans penser même à se con-
« fesser et à glorifier Dieu, elle laisse de côté ces es-
« prits mal tournés, et ne leur répond pas même. Il
« nous est arrivé à nous-mêmes de ne la résoudre qu'a-
« vec peine à parler à certaines personnes, qui nous
« priaient de les adresser à la bergère, et auxquelles il

(1) M. Peytieu. (2) M. Gaillard.

« nous aurait fait plaisir qu'elle eût dit quelques paro-
« les. Nous allions heurter à la porte de sa chambre ;
« elle nous disait : Je le ferai, si vous voulez ; mais
« c'est inutile, ces gens ne recevront aucun profit de
« ce que je dirai. Et nous étions obligés d'en passer
« par là.
« Quelquefois ce silence faisait rentrer en elles-mê-
« mes des âmes égarées, que tous ses discours n'au-
« raient pu toucher. C'est ce qui parut clairement en
« 1685. Il y avait ici une troupe de dames et de de-
« moiselles de considération de Forcalquier Quelques
« personnes prirent garde que Benoîte regardait ces
« dames avec une froideur extraordinaire. Elles s'en
« plaignaient elles-mêmes à d'autres demoiselles, qui
« faisaient ici leur dévotion. Celles-ci dirent à ces
« nouvelles venues que cette froideur de Benoîte ne
« venait que des intentions qui les guidaient ; que si
« la curiosité ou la vanité les avaient conduites ici,
« elles ne se pouvaient promettre aucune amitié de sa
« part, et que, sans y faire réflexion, elle les quitte-
« rait lorsqu'elles voudraient converser avec elle. Ces
« dames l'éprouvèrent à leur tour, et ceci les fit telle-
« ment revenir et rentrer en elles-mêmes, qu'on ne
« remarquait plus en elles qu'humilité, que désirs de
« quitter le monde et ses vanités, et qu'un empresse-
« sement merveilleux à faire leur confession générale.
« Comme ces dames changèrent de volonté, on re-
« marqua que Benoîte les regarda d'une manière plus
« douce et les accueillait avec plaisir, et qu'en les
« abordant avec son air engageant et pieux, elle leur
« faisait mille honnêtetés, les caraissait et n'oubliait
« rien pour les attirer entièrement à Dieu, qui les fa-
« vorisait si bien de ses grâces. Le succès a été si
« grand, qu'elles font le bon exemple des vertus de
« toute leur ville. »

Ainsi cette sainte fille, remplie de l'esprit apostolique, et qui s'imposait tant de sacrifices pour ramener les pécheurs à Dieu, priait assurément pour tous; mais elle n'adressait pas même la parole à ceux en qui elle découvrait une attache volontaire à leurs péchés Cette disposition, la pire de toutes, lui était d'ordinaire révélée dans les âmes dissipées, audacieuses, pleines d'orgueil et d'amour-propre, moqueuses, légères, sans retenue en leur pensées et paroles, sans prière, sans bons désirs qui durent, et à peu près incapables d'une volonté ferme dans le bien. On comprend que l'esprit de Dieu se détourne de là, et que ceux qui ont l'esprit de Dieu s'en éloignent, parce qu'il y a peu à gagner.

Un autre fait non moins admirable, c'est que depuis la mort de la bergère, cette vertu cachée, qui donne à chacun la connaissance de son fond et de ses péchés, reste attachée à son tombeau. Quand on a prié là, on reçoit une lumière intérieure qui remue doucement la volonté ; on se dévoile à soi-même et à un confesseur, avec une facilité, dont on ne se croyait pas capable ; c'est comme un dégagement intérieur qui délasse, et allège l'âme. Ce n'est pas tout : des vérités et des avis qui blesseraient ou rebuteraient ailleurs, y sont reçus avec humilité et reconnaissance. On s'y rend sans peine, et l'on agit en conséquence. En sorte que si la bergère n'avertit plus extérieurement, elle exhorte et touche intérieurement, ou suggère ses avis à d'autres, et les accompagne de docilité et de force Sa personne a disparu, son esprit demeure, ou plutôt celui que versa sur elle la divine souveraine de ce sanctuaire.



CHAPITRE XVI

Des révélations, ordres et avertissements que la bergère reçoit de la Sainte Vierge ou des anges, pour le salut de plusieurs.

C'est ici que la mission divine et salutaire de la bergère paraît dans tout son éclat et son étendue; car nous la voyons embrasser tous les âges, tous les rangs, tous les états. Les avertissements qu'elle est chargée de donner de la part de la Sainte Vierge, médiatement ou immédiatement, s'adressent à des prélats, à des ecclésiastiques séculiers, à des religieux, des religieuses, à des seigneurs, des magistrats, des militaires, aux hommes, aux femmes, jeunes personnes, aux gens du monde qui en partagent les erreurs, et à ceux qui, dans le siècle, font profession de piété.

Vues de ce seul côté, les *merveilles du Laus* seraient déjà un riche fond, et fourniraient à tout un livre, si nous voulions rapporter en entier ce que renferment nos *mémoires à ce sujet*; bien que l'auteur si vénérable de ces mémoires assure, en plus d'un endroit, *qu'on n'a pas écrit une sur mille, de ces merveilles.* Mais ce qu'il y a de plus précieux dans le récit de ces avertissements particuliers, et ce qui pourra justifier l'étendue que nous avons cru devoir donner à cette partie de notre travail, c'est que ces avis venant directement du Ciel, et s'adressant à toute sorte de personnes, et dans les innombrables circonstances où

nous pouvons nous rencontrer, il en est bien peu qui n'y trouvent des enseignements très-édifiants et dont l'application, à leur position présente, devient facile. Ne sommes-nous pas exposés aux mêmes tentations et dangers, aux mêmes illusions et défauts, que ceux à qui la très-bonne Mère envoyait son angélique bergère? Rien n'est changé que les époques et les individus; les inclinations de la nature viciée demeurent. L'ensemble de ces prévenances maternelles de Marie, forme comme un miroir où chacun peut reconnaître quelqu'un de ses traits; comme une manifestation continuelle et miraculeuse de la conduite de Dieu, sur les hommes, conduite d'ordinaire si obscure, et si mal jugée.

Déjà nous avons vu l'admirable bergère, partageant les prérogatives des prophètes anciens les plus illustres, lire dans l'avenir, préciser le terme de la vie de plusieurs, et les particularités d'événements qui ne devaient se réaliser que longtemps après; sonder le fond des cœurs, et révéler aux coupables leur propre conscience; se poser comme un rempart, pour protéger le sang et le corps de son Dieu, qui allaient être profanés par des indignes; employer son zèle jusque vis-à-vis des ministres de l'Eglise; exhorter, presser les hommes de quelque qualité, de quelque région qu'ils fussent, de briser leurs idoles, et de se repentir.

Maintenant il faut la suivre remplissant une autre fonction des prophètes; confondant l'orgueil des ennemis de Dieu; faisant rougir le vice; consolant toutes les souffrances, soulageant les infirmités en tout genre, encourageant la vertu, venant en aide aux faibles, obtenant la résurrection de plusieurs morts. Dépositaire des paroles descendues du Ciel, et des miséricordes de Marie, elle est tout à la fois inspirée, apô-

tre (ou envoyée), ministre de grâce, messagère de la reine du Ciel, auprès de ses sujets égarés de la terre. On ne connaîtra jamais cette fille merveilleuse qu'à la condition de juger sainement la haute dignité de sa mission et l'importance de cette mission sublime; il s'agissait de sauver des âmes, dont une seule vaut plus que tout ce monde visible; les difficultés à la remplir, car tout l'enfer luttait contre elle; la fidélité avec laquelle elle s'en est acquittée constamment : rien ne l'ébranlait, ni les affronts, ni les douleurs, ni la captivité, ni la mort. Son héroïque vertu l'affronta cent fois.

Ce qui ne surprendra pas moins, ce sera de voir la glorieuse Mère de Dieu s'abaisser à des détails, à des situations, tels que ceux que nous avons à raconter, et que l'orgueil humain se croit autorisé à dédaigner. Mais, narrateur fidèle, nous exposons scrupuleusement les faits, recueillis par des témoins oculaires, et consignés dans nos manuscrits, persuadés, avec Tertullien, que si *les abaissements du Fils sont justement dignes de Dieu*, les abaissements de la Mère ne sauraient que la rendre plus aimable.

1665. Dès la seconde année du pèlerinage, la Sainte Vierge fait dire par Benoîte, aux prêtres qui desservaient le sanctuaire, « de recevoir les pèlerins avec « un grand zèle et une charité cordiale; d'être doux « et patients; d'accueillir avec bonté les pécheurs, et « avec plus de douceur encore, s'il se peut, les plus « criminels pour les attirer à la pénitence; de les « avertir de bien dire leurs péchés, les bien examiner « là-dessus, et leur recommander de ne pas s'appro- « cher de la communion qu'ils ne soient bien prépa- « rés à recevoir cet auguste sacrement; enfin de « prendre bien garde qu'il ne se fasse ni confession, « ni communion sacriléges, et qu'ils n'admettent pas

« à la participation de la divine eucharistie toute sorte
« de personnes, parce qu'il y en aurait qui commu-
« nieraient indignement.

« L'événement le prouva, ajoute notre historien ;
« car, dans ce temps-là même, les prêtres allaient
« communier une personne qui n'avait pas dit tous
« ses péchés ; mais Benoîte qui la connaissait, et qui
« avait alors dix-huit ans, la retira de la sainte table,
« et la fit ensuite bien confesser, en l'avertissant de
« ses péchés. »

1666. « Benoîte apprend dans une apparition que le démon a emporté dans l'enfer l'âme d'une fausse dévote qui faisait semblant de jeûner, de faire oraison, de se confesser, mais sans dire ses péchés, sans même s'examiner, le tout afin de passer pour dévote.

« Une demoiselle qui avait fait vœu de chasteté perpétuelle consulte Benoîte pour savoir si elle pourrait se marier, sous prétexte qu'elle n'avait pas l'âge de discrétion en faisant son vœu, et que le Pape pourrait la dispenser. Benoîte prie ; la divine Marie lui apparaît, et lui dit : « Cette fille ne vous a pas
« dit la vérité. Elle avait dix-sept ans, et ce vœu est
« bon. Elle pourra bien avoir dispense des hommes,
« mais elle ne l'aura pas devant Dieu. » Cette bonne fille profita de cet avis et vécut en vraie chrétienne. Les filles qui demandent conseil devraient aussi un peu mieux dire la vérité.

1667. « L'ange engage la bergère à dire aux prêtres de nettoyer le tabernacle, et ils négligent de le faire. La bergère s'étant fermée dans la chapelle, à son ordinaire, l'ange lui commande d'allumer deux cierges sur la crédence. Il ouvre le tabernacle, fait une profonde révérence, prend le ciboire avec un corporal, l'enveloppe d'un voile et le repose sur l'autel. Ensuite prenant le tabernacle, l'ange d'un côté et Be-

noîte de l'autre, ils le posent à terre; pendant que Benoîte s'aidait à porter, elle dit à l'ange avec sa simplicité habituelle : « Bel ange, vous êtes si petit, et vous « portez un tel fardeau. » L'ange sourit sans répliquer. Après avoir bien nettoyé le tabernacle, ils le remettent à sa place, et l'ange remet le ciboire dedans, recouvert d'un voile, et avec un très-profond respect.

« Les Récollets de Notre-Dame-des-Anges, au diocèse de Sisteron, étaient désunis entre eux, et négligeaient le soin de ceux qui allaient en dévotion à ce saint lieu, de sorte que la dévotion s'était bien relâchée. Deux de ses religieux passent au Laus et entrent dans l'église, à l'heure que Benoîte venait de voir la Sainte Vierge; quand elle fut revenue de son extase, ces bons pères lui demandent si elle pourrait leur donner quelque avis, pour leur dessein de bâtir. Elle leur répond : *J'ai ordre*, mes pères, de vous dire, de la part de notre bonne Mère, que la discorde qui règne parmi vous a fait que la dévotion s'est presque perdue dans votre église de Notre-Dame-des-Anges. Mais, si vous vivez en bonne intelligence, et que vous travailliez tous avec un grand zèle au salut du prochain, la dévotion se rétablira dans votre église, et vous trouverez le bois qu'il vous faudra. Ils la remercient et profitent de ses avis. Benoîte a su depuis que la dévotion fleurissait dans cette église.

1669. « Une personne demande à Benoîte de savoir de la bonne Mère si sa conscience était en bon état. L'ange lui dit de l'avertir qu'elle était trop scrupuleuse; qu'elle ne songeât pas au passé, mais à l'avenir; que le passé allait fort bien; enfin que ses chagrins et ses impatiences lui faisaient perdre tous ses mérites; qu'elle aurait de grandes croix, mais qu'elle prît patience et qu'elle serait sauvée.

« L'ange recommande à Benoîte de ne plus rien

dire à une personne touchant ses péchés : qu'elle les sait bien, mais qu'elle *ne veut pas prendre la peine de s'en confesser, ni de s'en corriger.*

« Une autre ayant demandé à Benoîte de prier pour elle, Benoîte lui dit qu'elle se sauvera, pourvu qu'elle soit patiente et pas si vaine.

« Depuis trois ans, quatre personnes volaient habituellement, croyant que cela leur était permis, parce qu'ils étaient pauvres et n'avaient pas de quoi se secourir. Benoîte les tire de leur erreur, et les fait confesser.

« La servante d'un prêtre qui avait un grand défaut vient au Laus ; Benoîte lui fait le récit de tous ses péchés de sa vie, lui annonçant, de la part de la Sainte Vierge, que, si elle continuait, elle serait damnée ; qu'il fallait aller mettre ordre à ses affaires et revenir au Laus faire une confession générale. Cet avis fut écouté.

« Une bonne femme était horriblement tourmentée par des tentations d'impureté à ne savoir plus que devenir, quoiqu'elle fît tout ce qu'elle pouvait pour s'en délivrer. Elle s'adresse à Benoîte et la conjure de prier pour elle Jésus et Marie. Benoîte prie Dieu et demande le secours de la bonne Mère, qui, lui apparaissant dans la chapelle, bénit des chapelets qui y étaient, et lui dit d'en bailler un à cette personne, en lui recommandant d'avoir bien la foi, et qu'elle sera délivrée de ses tentations, ce qui arriva, parce qu'elle avait bien combattu. Mais comme il faut toujours au moins une tentation à ceux que Dieu veut sanctifier le mieux, la Sainte Vierge lui fit encore dire par Benoîte qu'elle aurait, durant une année, d'autres souffrances, pour la préparer à bien mourir. Aussi est-elle morte fort chrétiennement au temps indiqué.

« Une autre femme, pour s'amuser trop auprès de

ses enfants, ou à d'autres occupations qu'elle pouvait renvoyer après, perdait presque toujours la moitié de la messe, les dimanches et fêtes; la bonne Mère dit à Benoîte, quelque temps après la mort de cette femme, qu'elle était pour trois ans en purgatoire pour ce seul péché, quoiqu'elle s'en fût confessée.

« La bonne Mère apprend à Benoîte qu'un homme, pour qui elle priait, est détenu pour longtemps en purgatoire, parce qu'il retenait toujours quelque chose en faisant la mesure, et portait préjudice à son prochain.

« Le lendemain de Notre-Dame d'août, la Mère de Dieu apparaît à la bergère, et, entre autres particularités, lui ordonne d'aller à Saint-Etienne, empêcher un homme, qui avait tout préparé pour cela, de mettre feu au village.

« Par ordre de l'ange, un mois après, elle descendit promptement à Saint-Etienne pour sauver la vie à M. Mazet, prieur du lieu, qu'un malfaiteur allait poignarder. Elle a ainsi sauvé deux fois ce prêtre d'une mort tragique.

« Mgr Marion, évêque de Gap, charge la bergère de demander à la Sainte Vierge si le Laus ne serait pas de son diocèse, parce qu'il se trouve deçà la rivière de la Vence, qui servait de limite. La mère de Dieu commande à la bergère, peu de temps après, de lui dire que le *Laus était du diocèse d'Embrun; qu'il fît comme les pèlerins qui y vont à pied; qu'on menât un cheval après lui, en cas de besoin*. En reconnaissance de ces recommandations, ce pieux prélat donna au sanctuaire le présent que la ville de Gap lui avait fait à sa première entrée dans le diocèse. C'était une croix précieuse. Il mourut quelque temps après. La bonne Mère dit à Benoîte qu'il avait demeuré un an en purgatoire, parce qu'il ne pouvait se résoudre à mourir.

« Des religieux, ayant dessein d'entreprendre quelque chose d'important pour la religion, viennent prier Benoîte de consulter Dieu pour savoir si leur dessein lui était agréable. Elle s'acquitta de cette commission comme d'ordinaire, et la Sainte Vierge lui révéla que Dieu agréerait, en effet, les efforts de ces religieux. Ils se mirent à l'œuvre et eurent plein succès.

« Un religieux de l'ordre des Feuillants n'eut pas une réponse aussi favorable. Il revenait de Rome, en 1669, et descendit à Saint-Etienne pour prier Benoîte de demander à la Mère de Dieu, si elle agréerait que les religieux de son ordre vinssent desservir la chapelle de Notre-Dame du Laus, et si le travail dont il s'occupait n'offensait pas Dieu, sans s'expliquer davantage; deux mois après, la Sainte Vierge, s'entretenant avec Benoîte, lui dit, entre autres choses, de faire écrire à ce religieux de se désabuser du travail qu'il poursuivait avec trop d'attache et qui était fort inutile (il cherchait la pierre philosophale, et le moyen de convertir les métaux en or), s'il ne voulait pas se damner; qu'il s'occupât de son salut et de ses devoirs de religieux, mieux qu'il n'avait fait jusque-là.

1670. « Par suite d'ordres qu'elle reçoit de la Mère de Dieu et de l'Ange, Benoîte reprend vingt personnes qui dérobaient le bien d'autrui, et vivaient tranquillement dans cette habitude, se disant bien honnêtes, parce qu'on ne les avait jamais découvertes; et douze autres qui commettaient des crimes abominables, que l'on ose pas même indiquer.

1671. « La bergère va toujours redoublant ses soins pour la chapelle, elle la tient propre, la regardant comme un paradis terrestre, sa consolation et ses délices. Le jour des Rois, l'ange lui commande de faire enlever le terrier qui était au tour des murailles de l'église, parce qu'il ruinait la bâtisse et introduisait les

eaux au dedans. On s'en occupa sur cette simple indication, quoiqu'on n'eût pas beaucoup de fonds en ce moment, et les fonds ne manquèrent pas.

« Vers la fête de la Purification, Benoîte prévient les prêtres que le très-saint Sacrement était profané par plusieurs personnes, et pour leur en fournir la preuve, elle en retire de la sainte table une qui allait communier après avoir déjeûné, comme on l'a su depuis.

« De la Pâque à la Pentecôte elle fit faire douze confessions générales, à des gens qui en avaient grand besoin, et trois jours avant cette dernire fête, la divine Marie lui donne ordre d'avertir vingt-cinq pécheurs de leur mauvais état et de leur indiquer leurs péchés. Ce fut autant de conversions.

« Benoîte rencontre une femme qui allait se précipiter, parce qu'elle n'avait pas reçu l'absolution de péchés énormes et réservés, et qui en portait la peine même temporellement, car elle avait eu six enfants tous aveugles. Notre sainte fille la console de son mieux, et l'exhorte si vivement, qu'elle revient au Laus, se confesse avec un sincère repentir, et s'en retourne toute changée.

« Un des villages près du Laus avait reçu des grâces précieuses par l'intercession de la Sainte Vierge. Ce peuple ne recevant plus que des afflictions au lieu des faveurs précédentes, s'en étonnait et s'en plaignait. La bonne Mère révèle à Benoîte que si Dieu les afflige, c'est parce qu'ils souffrent des personnes de mauvaise vie dans leur village, et que les deux plus grands crimes que commettent les chrétiens, sont l'impureté et l'abus des sacrements.

« Nous étions descendus à Saint-Etienne avec M. Hermitte, dit M. Peytieu, et nous nous proposions d'y coucher, pour gagner une indulgence; quand

Benoîte, qui avait vu le bon ange, vint nous presser de remonter à l'issue des Vêpres, parce qu'on viendrait cette nuit même pour voler dans nos chambres. Nous suivîmes son avis, et à deux heures dans la nuit, le voleur vint forcer la porte de la maison et les fenêtres des chambres, qu'il ne put ouvrir, parce que nous avions pris nos précautions. De là, il alla chez Meysonnier où était le coffre de la chapelle, dont il tordit le verrou sans pouvoir l'entamer. Le lendemain, nous trouvâmes ce verrou tout plié de deux côtés.

1682 « Le 25 mars de cette année, Benoîte s'écriait : Sainte Mère de Dieu, que la confession est une chose admirable. Ce matin, j'ai vu à chaque confessionnal un démon ; à mesure que les pénitents se confessaient bien, il frappait des pieds et se mordait les poings ; d'autrefois je le voyais rire. Ce jour, continue le narrateur, je confessais une femme dans la sainte chapelle, et comme je n'étais pas assez libre pour me faire entendre, je la tirai de la presse, et je vis qu'au moment que je sortais, Benoîte changea de place et se mit à notre vue ; je lui en demendai la raison, elle me répondit : Tandis que vous étiez dans la sainte chapelle, il y avait un démon sur la porte ; il vous a suivis quand vous êtes sortis ; et pendant que cette femme se confessait, il enrageait et témoignait son déplaisir par ses gestes.

« La bonne Mère a souvent dit à Benoîte, que *plus on prie les Saints, plus les Saints prient pour nous.*

« Benoîte dit à un religieux qui la consultait, que s'il ne fréquentait pas les Sacrements avec plus de piété qu'il ne faisait, et qu'il ne vécût pas plus régulièrement, il aurait encore plus de violentes secousses ; qu'il demeurât dans son lieu, et que s'il se repentait d'avoir pris l'habit, qu'il retournât au siècle, plutôt que de se damner dans un saint état.

« Des religieuses de la Savoie vont au Laus avec le dessein d'y bâtir un monastère et d'y prendre Benoîte avec elles; la Mère de Dieu, sans désapprouver leur dessein, la charge de dire que sa vocation à elle était de voir le monde qui venait au Laus; de leur parler quand il la demanderaient, et de leur donner les avis nécessaires, comme Dieu le lui inspirerait; tandis que les religieuses était trop retirées.

« Un homme de la Savoie avait une attache criminelle et des fréquentations. Benoîte l'avertit pendant qu'il était au Laus, de son commerce impur. Il ne voulut pas le croire, il continua dans son habitude. Benoîte a eu révélation que ce malheureux était mort dans l'impénitence, pour n'avoir pas suivi ses conseils. Il y en bien d'autres, de France et d'ailleurs, qui ont eu le même sort, pour la même raison. Le nombre en est grand, ajoute l'historien, et de tout état.

« La bonne Mère dit à Benoîte, que si une telle personne, qu'elle lui nomme, demeure en tel lieu, elle pourra se sauver; que si elle change, elle aura plus de peine.

« L'ange avertit Benoîte de dire quelques rosaires pour suppléer aux pénitences très mal faites de certaines personnes qu'il désigne; et, chose surprenante, il fait savoir à la bonne fille elle-même, *que ses impatiences sont la cause si elle n'est pas, depuis longtemps, en lieu de repos.*

Benoîte a souvent trouvé dans sa chambre des lettres et des billets venus du Ciel, sur lesquels étaient tracés, à l'encre rouge, et en caractères très-nets, des croix et les noms de quelques personnes, ainsi que les péchés les plus secrets. Plusieurs prêtres du Laus les ont lus dans l'occasion, et quoique la bergère ne sût aucunement lire, elle lisait très-bien ces lettres-là. (*Mém.* de M. G, sur 1672.)

1673. « Un solitaire demande à Benoîte « s'il ne « vaudrait pas mieux prier Dieu dans sa chambre que « de sortir pour aller à la messe, et s'exposer à se dis- « siper. » Je vous demande pardon, mon cher frère, répondit la pieuse fille ; mais votre question n'est que *pathèterie* et tentation. Vous sortez sans peine de votre cellule pour chercher vos provisions, et vous avez peur de vous dissiper, quand il faut aller à la sainte messe, offrir Jésus-Christ à son père, pour la rémission de nos péchés.

« Une femme était extrêmement attachée aux biens de la terre et se justifiait à ses propres yeux, comme font tous les avares, sous prétexte d'économie raisonnable et de besoins à venir ; car, il n'y a pas un avare qui se croie avare. Benoîte lui dit tout simplement qu'elle se damnerait, si elle continuait. Cette femme ouvrit les yeux, ce qui est assez rare, et s'amenda efficacement.

« Le démon s'est montré en plusieurs accasions à la bergère, sous différentes formes, il en était de même des saints anges. On savait cela, et dans une occasion, quelqu'un lui demanda comment elle distinguait les bons anges des mauvais. Les bons anges, dit-elle, répandent une odeur très-suave, réjouissent et consolent l'âme par leur présence ; tandis que les mauvais jettent une puanteur horrible, et remplissent de frayeur.

« Il se trouvait au Laus un jeune homme parfaitement libre de tous ses membres. Benoîte lui prédit qu'il serait bientôt estropié d'une jambe ; ce qui lui arriva quelques temps après. Cet accident, que l'on est naturellement porté à regarder comme un malheur, fut pour lui le principe de sa sanctification, ainsi que Benoîte l'a su depuis. Ce fait suffirait pour expliquer la raison des infirmités de plusieurs personnes, qui se perdraient si elles n'étaient retenues dans l'humilia-

tion, et pour montrer que, si elles en sont atteintes, ou si, malgré leurs prières et tous les moyens qu'elles emploient, elles n'en sont pas guéries, c'est un pur effet de la miséricorde divine.

1674. « Par deux fois, un prêtre avait laissé tomber une hostie consacrée, en donnant la sainte communion; pendant que les assistants s'affligeaient de ce malheur, on remarqua une joie extraordinaire sur le visage de Benoîte. Elle avait vu un ange recueillir cette hostie, avec une très-profonde révérence et la replacer dans le saint ciboire, avant que le prêtre l'eût fermé.

« La bonne Mère révèle à la bergère qu'un homme qui, par état, aurait dû être un ange, cherchait toutes les occasions de commettre de grands péchés, et l'envoya pour lui signifier qu'il était perdu devant Dieu, s'il ne se corrigeait au plus tôt. Cet ordre reçut une prompte exécution, mais l'habitude était si invétérée et si forte, que ce pauvre pécheur avait grande peine à se retenir. Il faisait des efforts sur soi; mais il retombait de temps à autre, malgré son âge avancé. Benoîte l'observa de près et l'avertit plus de trente fois. Elle le consolait et l'encourageait; peu à peu elle eut la consolation de le retirer du désordre, tant le zèle patient est béni de Dieu! »

CHAPITRE XVII.

On continue de raconter les révélations de la Bergère.

1674. En cette année, un religieux Feuillant vient consulter Benoîte pour savoir s'il devait dire la sainte Messe ou s'en abstenir. La Sainte Vierge lui donna cette réponse à faire, qui fut rendue exactement : « Vous n'êtes pas seulement bon clerc ; et le moyen « d'être bon prêtre, et digne de célébrer de si saints « mystères ! » Le demandeur prit la correction de bonne part, et promit de changer de vie

« Un autre sautait la moitié de son office. La sainte fille, qui en a connaissance, va le trouver et lui dit : « Il serait beaucoup mieux pour vous que vous n'eussiez jamais été religieux. Si vous ne faites plus dévo« tement vos fonctions, vous en serez sévèrement châtié » Ce malheureux convient de ses torts, mais ne s'en corrige pas.

« Le confesseur de Benoîte allait voir un malade à la campagne. Elle y fut avec lui, par pure charité pour le malade. Ils rencontrèrent un homme en chemin, et le bon ange dit à Benoîte de ne plus aller seule avec son confesseur, de peur que Dieu ne fût offensé, parce que cet homme qui les avait rencontrés avait fait, à leur sujet, plus de cent jugements téméraires. L'avis est bon et mérite attention, surtout de la part de ceux qui, se croyant assez abrités sous leurs bonnes inten-

tions, ne se méfient pas du public et d'eux-mêmes, et commettent des imprudences moins justifiables que celle-là.

« Madame de Castellane, femme du seigneur de ce lieu, faisait beaucoup de prières pour obtenir la grâce de se trouver au Laus, au moment que la bergère aurait une apparition de sa bonne Mère. Cette grâce lui fut accordée, au mois de juillet. Elle sentit une odeur extrêmement suave et en fut comblée de joie. Benoîte lui dit, en l'accompagnant: « Hâtez-vous de faire du « bien, tant que vous vivez; après vous, vos enfants « ne vous en feront point. » Cette prédiction s'est réalisée. La dame protesta qu'elle voulait faire ses dispositions, et prendre des mesures en conséquence. Mais la maladie la surprit, et elle n'eut que ce qu'elle avait fait. Combien sont moins prévoyants encore, se promettent du temps qu'ils n'auront pas, et arrivent devant Dieu les mains vides de bonnes œuvres !

« Une femme qui n'avait point d'enfants vient au Laus demander comme une grâce d'en avoir un, promettant de faire beaucoup d'aumônes aux pauvres. Sa prière fut exaucée, et elle fut fidèle à sa promesse, quelque temps. Quand son enfant eut deux ans, elle supprima ses aumônes et ne donna plus rien aux pauvres, disant qu'elle gardait son bien pour son enfant. Mais cet enfant en avait moins besoin qu'elle ne pensait, car il mourut dans cet intervalle. Elle retourne au Laus et prie avec instance pour en obtenir un autre. La Mère de Dieu lui fait dire, par sa messagère ordinaire, qu'elle n'en aura plus, pour n'avoir pas effectué tout ce qu'elle avait promis. Les infidélités et l'ingratitude que Dieu prévoit en plusieurs, sont cause qu'un grand nombre de demandes ne sont pas exaucées.

« Dix-sept ans avant l'invasion du Dauphiné, la divine

Marie révèle à la sœur Benoîte qu'un temps viendrait où les prêtres du Laus seraient obligés de vivre des revenus de la maison, parce qu'il viendrait peu de monde, à cause des troubles de la guerre. Ce qui s'est vérifié à la lettre.

« En allant à la campagne, la bergère surprend une personne qui commettait un grand péché. Elle l'en reprend avec son zèle habituel, et la décide à se confesser à un tel prêtre. Celui-ci la refuse, et plusieurs autres aussi. Cette malheureuse, voyant qu'elle ne pouvait pas avoir l'absolution, se désespère, ne croit plus à rien, s'abandonne à tous les crimes et meurt misérablement dans la réprobation. Quand on le peut, il est, ce me semble, aussi prudent de ne refuser son ministère à aucun pénitent, que de ne refuser l'aumône à aucun pauvre, parce qu'on ne sait pas à qui l'on refuse l'un ou l'autre.

L'Ange apprend à Benoîte qu'un solitaire est en purgatoire pour des haines légères qu'il avait eues contre les uns et les autres. Il l'instruit en même temps qu'un homme qui avait travaillé pour le Laus était damné, à cause des péchés qu'il avait commis et fait commettre, tant les jugements de Dieu sont impénétrables! La bonne fille en fut surprise et consternée. Elle connaissait cet homme et ne soupçonnait pas qu'il dût avoir un pareil sort. Mais il avait su cacher habilement ses désordres, et Dieu, plus habile que lui, les avait laissé ignorer à la bergère, qui s'y serait opposée. Voilà où aboutissent les finesses vis-à-vis de Dieu.

« Benoîte a souvent dit qu'elle a vu des prêtres brillants comme des soleils, quand ils disaient la sainte messe; ce qui lui donnait une joie extrême

« 1677. Au mois de mai, sur le soir, dit M. Peytieu, Benoîte vint me trouver et me dit: « Si vous « dormez toute la nuit, il arrivera ici un scandale, »

et se retira. A peine je fus dans le lit, qu'il me survint une grosse fièvre qui m'empêcha de fermer les yeux. Vers minuit, je me lève, préoccupé des paroles de Benoîte, et je viens à l'église. Je trouve là un jeune homme et une jeune fille qui ne faisaient que d'arriver. Je leur demande s'ils veulent se confesser. J'ouvre l'église et je les confesse. Je compris alors ce que la sainte fille avait voulu me dire la veille, par une inspiration d'en-haut.

« La divine Marie a révélé à la bergère que deux prêtres étaient au ciel, pour avoir soutenu les intérêts du Laus, et employé leur zèle à étendre le pèlerinage, ce qui avait procuré le salut de plusieurs âmes.

« Une demoiselle d'Embrun reçut tant de consolations au Laus, qu'elle voulait y demeurer. La Mère de Dieu charge Benoîte de lui dire de demeurer chez elle, qu'elle y faisait plus de bien qu'au Laus; mais qu'elle y vînt seulement faire une retraite de quinze jours, tous les ans. Cette personne obéit et remercia la très-sainte Vierge des grâces qu'elle en recevait, et dont elle se reconnaissait indigne. Ce n'était pas la moindre que cette connaissance de son indignité, à ses propres yeux.

« A la Noël, les prêtres du Laus faisaient neuvaine à l'oratoire qui est du côté de Saint-Etienne. La Mère de Dieu répand sur eux, en ce lieu, les grâces les plus abondantes, pour récompenser leur ferveur, car ils y vont au gros de l'hiver, et au milieu de la nuit. Un soir, ils virent un homme dans le chemin et ils se cachèrent, par une humilité mal entendue, pour n'être pas connus. Mais cet homme en eut tant de frayeur, qu'il en tomba malade. La bonne Mère dit à Benoîte qu'ils devaient le nourrir et le faire soigner, durant les quinze jours que dura la maladie.

« Ces bons prêtres voulant coucher sur des pierres,

pour se mortifier, la Sainte Vierge les fit avertir de « ne pas le faire, de coucher dans leurs lits et de se « bien reposer, parce qu'ils doivent être bien attentifs « quand ils confessent, et que s'ils ne dormaient pas « durant la nuit, ils seraient tout assoupis le jour. »

« Benoîte se trouvant près de l'église, voit venir du haut de la montagne trois personnes; c'était une fille avec son père et un jeune homme de Grasse. Aussitôt, par une inspiration soudaine, elle se dit: « Voilà trois « personnes qui viennent ici pour faire mal » Elle les attend sur la petite porte de l'église, leur découvre leur mauvais dessein et leur adresse une vive réprimande. Mais comme elle connaît les ruses du démon, elle donne ordre à l'hôtesse de ne point les perdre de vue. Le jeune homme fut si touché des avis et du zèle de Benoîte, qu'il congédie ce père barbare et sa misérable fille, dont il voulait faire un si détestable commerce. Il demeure seul au Laus, tout occupé de sa conscience, et songe à se confesser. Mais le démon ne voulant point lâcher sa proie, le tourmente cruellement. Il passe toute la nuit dans un combat si étrange, qu'il suait à grosses gouttes, fortement pressé de se confesser, et y éprouvant d'invincibles répugnances; mais au moment que l'*Angelus* sonne, il le dit et se trouve délivré de son agitation. Il vient à l'église, se confesse, communie avec des sentiments de la plus amère douleur. En sortant de l'église, il s'écrie devant plus de trente personnes: « Messieurs, que ce lieu est saint « et admirable! J'y étais venu pour offenser Dieu, et « cacher mon crime aux hommes, et par sa grande « miséricorde et par les avis de Benoîte, j'y trouve « mon salut avec l'assistance de la divine Marie. Priez « pour moi, afin que je me fortifie, et que je meure « plutôt que d'offenser jamais Dieu mortellement. »

« Après la mort d'une fille domiciliée près du Laus,

on s'affligeait beaucoup ; l'auguste Marie dit à la bergère que *c'était un grand bonheur pour elle qu'elle fût morte, parce qu'elle aurait été la perdition d'un grand nombre, si elle avait vécu*. La même chose lui fut révélée au sujet d'un neveu et d'une nièce, dont la perte lui fut très-sensible, et qui n'auraient pas eté sages, s'ils avaient vécu plus longtemps. D'où l'on peut conclure que ce n'est pas aimer véritablement les enfants que de se désoler de leur passage au ciel. Dieu, en les appelant à lui, les aime plus et mieux que leurs mères ne les aiment.

« Plusieurs filles vivaient dans le péché. Benoîte les avertit sur l'invitation de l'Ange, leur dévoile leur intérieur et les exhorte à se convertir. Malgré cet avertissement, quatre d'entre elles allaient communier sans se confesser. L'intrépide bergère les arrête, les envoie se confesser des fautes les plus secrètes, et ne les laisse approcher qu'après s'être assurée qu'elles sont bien préparées.

« Le jour de la fête de sainte Barbe, la très-aimable Mère de Dieu apparaît à Benoîte entre deux saintes, dont l'une portait une couronne éclatante et l'autre une couronne d'épines. Elle contemplait cette vision merveilleuse avec une joie indicible, quand la Mère de Dieu lui dit : *Ma fille, si vous voulez une couronne dans le ciel, il en faut porter une d'épines sur la terre*. Ne connaissant pas les deux vierges brillantes qui accompagnaient la bonne Mère, l'Ange dit à la bergère que c'était sainte Barbe et sainte Catherine de Sienne.

1679. « Une femme avait donné tous ses biens à sa fille unique. Mais bientôt cette fille ingrate, à l'exemple de bien d'autres, ne montrait plus que de la froideur et du mépris à sa mère. Celle-ci, désespérée et reconnaissant trop tard son imprudence, s'en va au

Laus dans le dessein de donner sa fille au diable. Benoîte, touchée de son déplorable état, la reprend et lui dit qu'elle irait la première; enfin elle tourne et retourne en tant de façons cette pauvre femme qu'elle la calme, la fait confesser et la renvoie contente.

Je ne saurais passer sous silence un fait raconté, avec une humilité rare, par celui même qui y eut une si bonne part, et si instructif en soi.

« Monseigneur l'archevêque d'Embrun, dit M. Gail-
« lard, me fit l'honneur de m'envoyer, au Laus, une
« minute de l'ordonnance qu'il voulait faire. Je pris
« la liberté d'y ajouter un article, que Monseigneur
« approuva et y inséra. Je fis afficher cette ordon-
« nance à la sacristie. Un des prêtres du Laus ne trou-
« vant pas cet article de son goût, demeura trois jours
« sans nous parler; sur le soir il nous brusqua. Le len-
« demain je voulais dire la sainte messe, mais ne pouvant
« me ressouvenir de tout ce qui s'était passé la veille,
« je dis aux prêtres de prier Benoîte de me dire les
« péchés que je pouvais avoir commis en cette occa-
« sion. Elle était à Saint-Etienne quand la chose a eu
« lieu, et cependant elle m'en désigna douze véniels,
« que je ne croyais pas être péchés, et où la passion
« m'avait entraîné, surtout un mensonge que j'abhor-
« re beaucoup. Je les écrivis, mais je les ai perdus;
« car je les aurais marqués ici, pour montrer la sin-
« cérité et les grandes lumières de cette simple fille. »
(*Mémoires* de M. Gaillard sur l'*an* 1679.)

« Au mois de mai de cette année, la miséricordieuse Marie envoya Benoîte avertir un vieillard dans le voisinage du Laus et lui dire qu'*il ne s'était jamais bien confessé*. Pourquoi? répond le vieillard. — Parce que, repart Benoîte, vous n'avez jamais osé dire un péché que vous *pratiquez* encore. — Quel est ce péché? ré-

plique le vieillard. — La Mère de Dieu, reprend Benoîte, l'a nommé *bestialité* : pour moi je ne sais pas ce que c'est. — Vous en avez menti, s'écria par deux fois le vieillard. Benoîte termine en lui assurant que si ce n'était pas, la Mère de Dieu ne l'aurait pas dit. Puis elle le quitte.

« Un mois après, ce vieillard vient heurter à ma porte, les larmes aux yeux, et me dit qu'il est dans le désespoir d'avoir donné deux démentis à la sainte Benoîte (ainsi la nomma-t-il) qui lui avait dit son vice. Je le confesse de mon mieux, et je lui demande, après, la permission de savoir, de Benoîte, s'il s'était bien confessé. Il me l'accorde. A ma première question, Benoîte répond sur-le-champ : Nenni ; *il n'a pas osé dire un si grand nombre, mais un jour viendra qu'il dira tout.* A un an de là, ce vieillard tombe malade. Benoîte vient m'avertir de l'aller voir. Il demande à se confesser. Soit, lui dis-je, mais auparavant je veux savoir si ce que Benoîte m'a dit de votre dernière confession est vrai. Ce n'est que trop vrai, répétait-il. La honte et le démon me fermèrent la bouche. Il se confessa et mourut avec un grand repentir (1).

« Le bon Ange a dit plusieurs fois à la bergère de « faire écrire tout ce qui arrivait de remarquable au « Laus, soit pour l'âme, soit pour le corps, les mi-« racles, les guérisons, les grâces qu'on y reçoit *et les « avis qu'elle donnait*, parce que cela se verrait un « jour. Il lui ordonne en même temps de dire tout ce « qu'elle fait, parce que cela fera un grand fruit à la « suite du temps. » On n'a été que trop nonchalant, ajoute le pieux narrateur, ce qui est cause que l'*on ne sait pas une sur mille des choses merveilleuses qui s'y sont passées.*

« 1680. Un ecclésiastique demeurait seul dans

(1) *Mémoires* de M. Peytieu sur l'an 1679.

un endroit retiré et il y avait grand'peur. La bonne Mère commande à Benoîte de lui dire de se mettre en bon état de conscience, et qu'il n'aura plus peur. Il obéit et s'en trouva fort bien.

« 1681. Benoîte donne à MM. Peytieu et Hermitte plusieurs avis de la part de la Sainte Vierge, entre autres, *de refuser l'absolution aux pécheurs d'habitude*, qui ne prennent pas les moyens d'en sortir ; d'être doux envers eux, de les interroger sur leur état, leur emploi et leur condition.

« Dans un moment d'épreuve, Benoîte fut assaillie par un vif sentiment de défiance et de crainte de se trouver un jour dans le besoin et l'abandon. L'Ange lui apparaît et lui recommande de « ne point se trou-
« bler, que jamais rien ne lui manquera, qu'elle ne se
« mette en peine que de bien aimer et de bien servir
« Jésus et Marie, de travailler au salut de son prochain
« et de se confier entièrement en la miséricorde de
« Dieu. » Cet avis pourra devenir utile à tant de personnes, même pieuses, qui sont plus en peine de leur avenir temporel que de leur sanctification

« M. Hermitte portait un jour de l'argent pour les affaires de la chapelle. Au moment de son départ, Benoîte le prévient, de la part de l'Ange, qu'il sera volé en route. M. Hermitte ne voulut pas le croire. A la première station qu'il fit, on lui vola en effet quarante-cinq livres. Il les rendit de son propre argent à la chapelle, ayant perdu cette somme pour n'avoir pas suivi l'avis de la bergère. Celle-ci avertit le voleur de la rendre ; mais il n'en voulut rien faire, et ce fut le principe de sa ruine, car tous les jours il devint plus pauvre et fut réduit à la misère.

« La bergère donne des avis à un prêtre sur ses défauts, et lui trace la règle à suivre pour opérer son salut.

« 1682. Deux personnes avaient un différent qui causait beaucoup de trouble, et dont Dieu était offensé. La Sainte Vierge en instruit Benoîte et lui ordonne d'aller dire à ces personnes que, pour réparer le mal qu'elles ont fait, elles devront jeûner l'une et l'autre au pain et à l'eau, et trois jours la semaine, pendant cinquante jours. On a su qu'elles s'étaient réconciliées et avaient accompli leur pénitence exactement.

« 1683. Tout près du Laus, une fille avait passé un an sans manger du pain ostensiblement. On la regardait comme une sainte. Elle vient au Laus et Benoîte la fait manger et lui dit qu'elle était bien sujette à mentir ; qu'en l'absence de la maîtresse de maison, elle prenait du pain et mangeait secrètement, et que le démon n'avait besoin que de son orgueil pour la perdre. Elle lui déroule ensuite tous les péchés que l'orgueil lui a fait commettre en ce point et en bien d'autres. Cette fille avoue son hypocrisie et quitte ses abus.

« 1684. Le douze août, deux anges apparaissent à Benoîte pour la consoler dans la tristesse que lui causait l'absence de la Sainte Vierge, et lui disent : « Dans « le temps de vos grandes souffrances, vous avez be- « soin de cette consolation, mais à présent cette pri- « vation de voir la reine du ciel vous servira de souf- « france. » Ainsi, de la part même du ciel, il fallait toujours une souffrance à cette âme si privilégiée et si chérie de la plus tendre des Mères. Que nos vues sont peu d'accord avec celles de Dieu sur les élus !

« Deux mois après, la Sainte Vierge se montra à Benoîte, et, après lui avoir révélé bien des choses merveilleuses, lui recommanda de prier beaucoup pour le roi. Il est à remarquer, ajoute l'historien, que dans tous les temps où la famille royale, et surtout la personne du roi, ont été en danger, la Mère de Dieu a

donné ordre à Benoîte de prier et de faire prier pour leur prospérité.

« A son retour de Paris, en cette année, Monseigneur l'archevêque était encore à trois lieues du Laus, quand le bon ange instruisit Benoîte du motif qui l'y amenait Elle le lui dit tout naïvement à son arrivée, ce qui surprit fort le prélat, et augmenta encore son estime pour cette pieuse fille.

« Une femme allait communier avec des péchés mortels sur la conscience; la bergère, qui voit son intérieur, s'approche d'elle et lui dit : « Comment osez-« vous aller communier dans l'état où vous êtes? La « femme répond : Mon curé m'a commandé de com-« munier par obéissance. Benoîte lui dit : Oui, mais « vous êtes-vous fait connaître à votre curé? La « femme répond : Oh! il me dit qu'il me connaît, et « que je n'ai qu'à obéir. Benoîte lui dit : Mais vous « voyez bien qu'il ne vous connaît pas, puisque vous « ne lui avez pas déclaré telles et telles choses qui se « passent en vous, et vous devez savoir que nous-« autres femmes, il ne faut pas trop se presser de « nous dire qu'on nous connaît, parce que nous avons « beaucoup d'amour-propre et de peine à tout expli-« quer. La femme répond : Mais il ne me l'aurait pas « dit, si ce n'était pas vrai. Benoîte lui dit : Votre « curé a supposé que vous étiez sincère et bien con-« fessée, et il ne faut pas lui faire l'injure de croire « qu'il vous ordonne de faire des sacriléges par « obéissance. Vous ne pouvez pas vous appuyer sur « ce qu'il vous dit, puisque vous le trompez en lui « cachant vos péchés, comme font d'autres, et si vous « vous damnez, ce n'est que votre faute. » Cette femme convint enfin que Benoîte avait raison. Elle fit une véritable confession, par ses avis, et après sa communion, elle vint remercier sa bienfaitrice.

« 1685. Monseigneur d'Hervé, évêque de Gap, au rapport de M. Peytieu, fit donner cette année une mission dans sa ville épiscopale, et ensuite une retraite aux soldats du régiment de Turenne, puis il envoya ces soldats en procession à Notre-Dame-du-Laus.

« Il faut avouer que je ne vis jamais rien de si édifiant. Nous fûmes à leur rencontre avec une autre procession de plus de six cents personnes, qui étaient venues en dévotion Ces pauvres soldats furent si touchés, en entrant dans l'église, qu'ils firent résolution de venir les uns après les autres se confesser de nouveau ; ils ont fidèlement exécuté ce dessein. Ils venaient tous les jours, six à six, sept à sept, et ils ont si bien profité des grâces de Notre-Dame-du-Laus, qu'ils ont quitté jurements, blasphèmes et autres vices d'habitude, jusqu'à se rendre, la plupart, hommes d'oraison. La veille de leur départ, ils ont envoyé douze des leurs remercier la très-digne Mère de Dieu des faveurs spirituelles qu'elle leur avait obtenues. Ç'a été notre grande occupation pendant trois mois, car c'étaient des hommes bien faits et qui ne craignaient pas le mauvais temps. Plus tard, ils nous ont écrit d'Agen pour demander nos prières, afin de se fortifier en grâce et toujours bien profiter des avis qu'ils avaient reçus en ce saint lieu.

« Le dimanche avant les Cendres, Benoîte était bien lasse et fatiguée. Elle entendit une voix qui dit : « Courage, ma fille, donnez-vous à la vertu, il faut « que vous paraissiez à l'église le jour des Cendres. » Alors elle sentit une odeur qui l'embaumait, mais sans voir personne, et se trouva animée d'une ardeur extraordinaire.

« Peu après, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit :

« Vous verrez deux personnes, un homme du Valgaudemar et sa femme qu'il a épousée en Allemagne, « qui vous interrogeront. Après ils parleront entre eux « en leur langue. Vous leur direz : Je vous entends « bien. » Les deux personnes vinrent en effet; et tout se passa selon la prédiction, car Benoîte leur répéta ce qu'ils s'étaient dit en leur langage étranger. Ils en furent confondus et touchés. Mais l'essentiel, c'est qu'ils profitèrent des avis reçus. Ceci se passa en présence du frère Aubin, qui l'a inséré dans ses Mémoires sur le Laus.

« Pendant une apparition de l'Ange, Benoîte lui dit de prier la bonne Mère pour une personne qui s'était recommandée à elle. Avertissez-la, répondit l'Ange, d'avoir plus de soin qu'elle n'a des pauvres malades et affligés. Comme elle fera il lui sera fait. L'Ange ajouta : Vous prenez beaucoup de peine et de soins, ainsi qu'une autre personne, pour la chapelle; ayez confiance et courage, vous en serez l'une et l'autre bien récompensées.

« 1686. La bonne Mère dit à Benoîte de prévenir une personne qu'elle lui nomme, « qu'avant de mourir, elle en sera avertie; que d'ici là elle aura toujours quelque peu de mal pour la maintenir dans « l'humilité; qu'elle soit toujours bien patiente, parce « que ce mal lui épargnera la peine du purgatoire, « qu'elle peut avoir mérité par le passé, ou mériter à « l'avenir, et qu'elle aura le ciel pourvu qu'elle per« sévère. »

« 1687. En peu de temps, la bergère avertit deux cents personnes qui vivaient dans le désordre, et les presse avec tant de zèle d'en sortir, qu'elles ne peuvent résister. Elles se confessent, se réconcilient avec Dieu et viennent se recommander à ses prières.

« Une jeune personne, qui passait pour une grande sainte, selon l'expression d'un historien du Laus, commettait de grandes fautes avec une autre jeune personne, par des libertés criminelles entre elles, et lui défendait toujours d'en rien dire. Elles viennent au Laus. Benoîte les aborde et leur dévoile toute leur vie criminelle. Elles répondent qu'elles n'avaient pas cru faire du mal entre elles. « Eh! pourquoi donc, « dit-elle alors à celle qui avait réputation de sain- « teté, défendiez-vous à votre compagne d'en rien « dire? Vous tâchiez d'étouffer les remords et de vous « aveugler, voilà tout. » Ses remontrances touchèrent ces deux filles d'un vrai repentir. Elles obéirent enfin à leur conscience et donnèrent les signes d'un sincère retour à Dieu.

« L'Ange ordonne à Benoîte d'aller dire à un juge qui prenait plus d'argent qu'il ne devait, qui décidait les affaires sans les examiner assez, et qui n'avait presque point de dévotion, que s'il ne s'acquitte mieux de ses devoirs et continue dans son avarice, il n'y aura point de Paradis pour lui.

« Vers le même temps, la Sainte Vierge dit à la bergère : « La fille que vous avez tenue au baptême, « il y a un an, sera tellement adonnée à la volupté, « quand elle sera grande, qu'il ne se pourra rien dire « de plus. » C'est ce que Benoîte a vu dans la suite, sans qu'elle ait pu l'en tirer, quelques soins qu'elle ait pris pour cela. Elle est si mauvaise, qu'elle déplaît grandement à son mari et afflige vivement Benoîte, sans qu'elle puisse y mettre ordre. Jugements impénétrables de Dieu!....

« 1688. Il est arrivé souvent à notre merveilleuse bergère, qui faisait profession d'une si étroite pauvreté, de trouver de l'argent dans sa poche, tantôt un

demi-écu, tantôt davantage, selon qu'elle en avait besoin, et elle le distribuait aux pauvres, qu'elle aime tant, surtout aux pauvres honteux. Ainsi Dieu justifie par des miracles sa charité envers les pauvres, soutient sa confiance dans son dénûment habituel, comme il autorise son zèle et sa mission par des prodiges de tout genre.

« 1689. M. de Malleval raconte qu'étant au Laus, il entendit un homme tout troublé qui criait, dans un accès de désespoir : Ah ! misérable, je suis perdu ! je suis damné pour toute une éternité ! En même temps il donnait de la tête contre les murailles et se frappait l'estomac avec une pierre. Il essaya de se noyer et de s'étrangler. Les prêtres du Laus, voyant qu'il persévérait dans ses mauvais sentiments, sans faire aucun acte de repentir de ses péchés, ne voulaient pas le confesser. Mais Benoîte les ayant assurés que le démon seul le tenait en cet état, on le confesse. Sa confession dura trois heures. Le lendemain, après s'être réconcilié, il communie et se trouve guéri. Il part comblé de joie. Le même soir, le démon emporte Benoîte sur la montagne, la tourmente à son ordinaire et lui dit « qu'elle payera pour cette âme, qu'elle lui a arra-« chée avec ses *bigoteries*, et que, sans ses avis, cet « homme se serait tué et lui aurait appartenu pour « toujours. » Comme Benoîte descendait avec beaucoup de peine du rocher où le démon l'avait portée, elle entendit une voix qui lui dit par trois fois : *Bon courage, ma fille*. C'était la très-digne Mère de Dieu qui venait en aide à sa fille chérie, et la consolait, par ses paroles, des persécutions qu'elle endurait pour sa gloire et le salut des âmes.

« Une personne demande à Benoîte de savoir de la Sainte Vierge ce qu'elle doit faire en particulier pour



se sauver. La bonne Mère lui fait répondre qu'elle se sauvera pourvu qu'elle évite la vanité et l'amour-propre. Puis, en parlant d'une femme qu'elle désigne, la bonne Mère ajoute : « *Dites* à cette femme que si elle « ne donne pas plus de crainte à ses filles, et les « laisse vivre à leur gré, plus tard elle pleurera bien « de ses faiblesses. »

Placée dans ce grand rendez-vous des pécheurs de tout genre, afin de les avertir et de les aider en mille manières, la bergère devait être bien sainte, bien pure, pour sonder, laver et panser tant de plaies intérieures et des plaies si hideuses, sans rien contracter de leur infection. Marie y avait pourvu, en répandant sur sa fille chérie, dès sa plus tendre enfance, une rare pureté, une heureuse ignorance du vice impur et une extrême horreur de ses souillures. Ce préservatif était nécessaire; car parmi les pécheurs qu'elle était chargée d'instruire et d'exhorter au repentir, la plupart étaient coupables des derniers crimes, et avec des circonstances révoltantes Mais ce fut justement ce préservatif, c'est-à-dire l'aversion qu'elle éprouvait pour toute impureté, qui, dans les commencements surtout, la rendait impitoyable envers les âmes impures. Elle en fut reprise, et afin qu'elle comprît mieux la nécessité de cette compassion pour les plus grands pécheurs, qui forme comme le fond des âmes éminentes, destinées à la conversion des hommes égarés, Dieu permit qu'elle fût, durant tout un jour, assaillie de pensées et de tentations si vives, qu'elle ne savait où demeurer pour se défendre. Le souvenir seul de ce qu'elle avait souffert en cette occasion la rendit, depuis, compatissante envers ceux qui étaient tombés dans les plus graves désordres, et elle priait pour eux avec un zèle plus fervent encore qu'auparavant.

« Benoîte avertit, de la part de son bon Ange, une fille qui, sous divers prétextes assez familiers aux consciences larges, dérobait de l'argent à sa maîtresse. Cette fille l'avoue; mais elle ne profita pas de ce qu'elle avait pris, car on le lui déroba à son tour. L'Ange dit encore à Benoîte que si tel homme continue à recevoir telle personne dans sa maison, et à vivre ainsi dans l'occasion prochaine du péché, il sera sévèrement puni. L'avis fut donné si à propos, qu'un jour plus tard cet homme était perdu.

« La bonne Mère révèle à Benoîte qu'une fille que ses propres parents avait livré à la brutalité d'un homme, pour une somme d'argent, et qui avait résisté au mal jusqu'à mourir, était au ciel à cause de la résistance qu'elle avait opposée, et martyre de sa pureté. Puis la bonne Mère fait avertir les parents de faire la pénitence dûe à un crime si énorme.

« Vers la fin de cette année, Benoîte va voir une malade qui était bien patiente et qui avait pris beaucoup de soins pour faire une confession générale. Dieu, qui ne laisse rien sans récompense, voulut montrer à sa fidèle servante la beauté d'une âme en état de grâce. Elle vit le visage de cette personne brillant comme le soleil, et elle comparaît ses yeux à ceux de la colombe. Cette vue la consola et la remplit de joie.

« L'Ange lui parlant du séminaire qu'on voulait établir au Laüs, la bergère se trouble; mais il lui dit qu'il fallait ne vouloir que ce qui plaît à Dieu.

1690. « Le fils de l'intendant de la province vient au Laus et dit à Benoîte de prier Dieu, afin qu'il puisse savoir quelque chose de particulier, qu'il ne peut pas démêler dans sa conscience, et qui lui fait beaucoup de peine. Benoîte prie toute la nuit à cette fin. Le ma-

tin la Mère de Dieu lui aparaît et lui apprend tout ce que cet homme demandait pour éclairer sa conscience. Comme un autre Daniel, la fidèle interprète des secrets de Dieu va rendre compte à ce haut personnage. Il en fut si content, qu'il donna un louis d'or à la chapelle.

« L'Ange recommanda plusieurs fois à la bergère d'avertir différentes personnes qui n'obéissaient pas à leur confesseur, et qui croyaient mieux faire en suivant leur propre esprit. Il lui dit que ces personnes sont dans une illusion dangereuse de ne pas obéir, dès qu'elles ont fait leur possible pour se faire connaître. Il lui parle même d'une religieuse damnée pour ce seul fait, parce qu'en n'obéissant pas, on ne sait plus où l'on va.

« Benoite trouve au Laus deux religieuses. Elle les reprend de leur vanité, dont elles ne veulent pas convenir. Pour couper court à tous leurs prétextes, elle leur découvre, l'une après l'autre, l'état et les plus secrets replis de leur conscience. Surprises de lumières si extraordinaires dans une fille si simple, ces religieuses conviennent de tout et remercient affectueusement la bergère de ses bons avis. Elles avaient enfin compris que, dans les jeunes personnes sujettes à la vanité, il est fort rare que la vanité soit seule.

« Depuis le 24 mars de cette année, jusqu'au 15 mai, l'église du Laus est embaumée d'une odeur céleste si suave, qu'elle ne ressemble à rien de ce que l'on connait. Les pèlerins, venus à cette époque, en furent tous témoins, et l'Ange apprend à la bergère que la Mère de Dieu était dans l'église lorsqu'elle était remplie de ces odeurs célestes; que cette bonne Mère avait plaisir de ce qu'elle et d'autres faisaient pour la chapelle, qu'on le fit donc toujours de bon cœur.

« Trois jours auparavant, l'Ange avait prévenu Benoîte qu'il viendrait ici, de très-loin, des personnes de qualité et de piété, maris et femmes. Ce qui se vérifia. Une de ces femmes de qualité prie Benoîte de s'intéresser pour elle auprès de la Sainte Vierge, pour obtenir la guérison d'un mal interne, parce qu'elle craignait que ce mal ne causât du trouble dans le ménage, si son mari le savait. Benoîte lui répond « que « son mal n'est pas au corps, mais à l'âme, qui était « en très-mauvais état; qu'elle y remédie par une « bonne confession, et que tout irait bien après. »

« Cette dame et son mari firent une confession générale, et le mal disparut. Quand ils prirent congé de Benoîte, elle leur dit, à chacun en particulier, que par la confession qu'ils avaient faite, durant sept heures, ils avaient perdu la laideur qui les défiguraient à leur arrivée.

« L'Ange dit encore à Benoîte que la colère de Dieu était grande, parce que le peuple négligeait les prières publiques et que, pour cela, la guerre durerait encore; qu'elle priât donc beaucoup elle-même pour apaiser le Seigneur.

« En même temps, il la charge de dire à un père de famille de donner le bon exemple, en tout, à ceux qui dépendent de lui, de les traiter avec douceur, et que par cette voie tout sera en paix et chacun fera son salut.

« Benoîte avait demandé à Dieu d'être malade pour ne pas se trouver dans une réunion où elle craignait de l'offenser, par impatience ou vanité. L'Ange lui apparaît et lui dit : « Vous avez demandé d'être ma- « lade, vous le serez. » Elle le fut en effet. Mais la maladie se prolongeant trop à son gré, l'Ange reparait et la reprend, d'abord de ce qu'elle l'avait demandée,

ensuite de ce qu'elle ne prenait pas bien son mal en patience, se plaignant en elle-même de ce qu'on la voyait, ce qui lui faisait grande peine. D'autres fois, se voyant presque mourir, elle disait : « Mon Dieu, « que ferai-je ici ? le cœur me manque, ne m'aban- « donnez pas entièrement. Je me jette entre les bras « de votre divine providence, de qui je relève. » Il faut convenir que, par les lumières ordinaires, nous n'aurions jamais soupçonné que de telles paroles pussent être un sujet de reproche devant Dieu. Mais cette grande âme devait être si pure !

« L'Ange la prévient, quand elle est en compagnie, « de ne pas tant s'entretenir des uns des autres, mais « seulement de l'amour de Dieu, de son salut et de « celui de son prochain, de couvrir les défauts des « absents tant qu'elle pourrait, ne l'osant pas faire, de « prier pour eux quand on médit ; de tâcher de ne « point perdre la présence de Dieu, car pour peu « qu'on ait de foi, on n'oserait l'offenser si l'on pen- « sait qu'il nous voit. »

Quelle que soit l'étendue des chapitres que nous avons consacrés aux révélations faites à la bergère, nous n'en avons pas rapporté la vingtième partie. Il a fallu, pour plus d'une raison, faire un choix et nous borner. Mais nous espérons en avoir assez transcrit, pour donner une juste idée de la mission merveilleuse de cette fille extraordinaire, de la familiarité dont elle fut honorée par la Mère de Dieu et les Anges, et pour suggérer des réflexions salutaires à ceux qui se trouvent dans les mêmes positions que les personnes qui étaient l'objet de ces révélations.

CHAPITRE XVIII.

L'Ange invite la Bergère à se retirer à Marseille. Motifs et résultat de ce voyage.

Le duc de Savoie venait d'envahir le Dauphiné avec une petite armée. Il assiégeait encore Embrun, qui se rendit à lui peu de jours après, quand l'Ange avertit la bergère de l'orage qui allait fondre sur tout le pays et sur le Laus en particulier. Il la pressa de faire recueillir tous les meubles précieux de l'église et de se retirer à Marseille avec les prêtres qui desservaient le sanctuaire. Benoîte ne pénétrant pas les desseins de Dieu, en cette occasion, ni les fruits de grâce qu'elle était destinée à produire, durant son exil, ne voulait pas quitter le Laus, et la séparation dut être cruelle. Mais l'Ange lui dit de partir, parce qu'elle ne pourrait pas endurer le martyre qu'on lui ferait subir.

Le 2 août 1692 il fallut s'arracher à ce sanctuaire chéri, témoin de tant de merveilles, et désormais abandonné à la profanation du soldat. La bergère ne le quitta qu'après avoir arrosé le pavé de ses larmes, le cœur brisé et la désolation dans l'âme ; avec elle partirent M. Magnin et le frère Aubin. Les pauvres voyageurs se rendirent à Gap, pour prendre les quatre coffres qu'on y avait déposés, quatre ans auparavant par l'avis de l'Ange.

Pendant que M. Magnin et le frère Aubin s'occupaient de ce soin, Benoîte alla prier au grenier à foin de l'hôte qui les avait logés, et ce grenier fut aussitôt



embaumé de l'odeur suave que la sainte fille sent, quand elle a le bonheur de voir la divine Marie. Cependant elle ne vit rien d'extraordinaire, mais elle se trouva toute consolée.

« Les principaux de la ville de Gap, écrit M. Gaillard, sachant que les prêtres du Laus étaient logés à porte Lignole, s'assemblèrent chez le gouverneur et dirent qu'il fallait arrêter leurs effets, ainsi que toute leur argenterie, parce que cela leur aiderait à payer la contribution à l'ennemi. Je me trouvais à ce conseil. Prévoyant le préjudice qu'on porterait au Laus, je cours avertir les prêtres et Benoîte, qui allaient dîner. Je leur dis de partir en diligence, pour éviter l'exécution de ce conseil des principaux, ce qu'ils firent promptement. Ils se rendent à la Saulce avec toutes leurs hardes, que Benoîte garde toujours.

« Étant là, elle prie M. le prieur du lieu de lui permettre de balayer son église. Alors la Sainte Vierge lui apparaît et lui dit qu'après demain l'ennemi serait là.

« Benoîte envoie aussitôt trois messagers, coup sur coup, à M. Hermitte, qui était resté au Laus, pour le presser de venir ce jour-là même. Arrivé dans la plaine, M. Hermitte rencontre les troupes du roi qui descendaient et qui le poursuivent Il portait de l'argent dans une valise et il craignait qu'on ne le lui enlevât. Son cheval le sauva ; mais il arriva à la Saulce tout effrayé et en désordre, et il en contracta une maladie qui le conduisit au tombeau, peu après son retour de Marseille.

« Le lendemain surviennent, par pure providence, des voitures qui descendaient en Provence, et qui chargèrent, en passant, tous les effets réunis et les portèrent à Sisteron. C'est dans cette ville que Be-

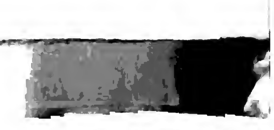
noîte se démit un bras. M. Hermitte voulut se diriger sur Avignon, mais Benoîte lui dit, de la part de la bonne Mère, d'aller à Marseille, où ils trouveraient des gens qui les logeraient honnêtement.

« A la Tour-d'Aigues, un enfant que sa mère allaitait, et qui n'avait jamais parlé, s'écrie, en voyant passer Benoîte : « Voilà la bergère du Laus. » La Mère, surprise, répète ces paroles, et bientôt la pauvre fille fut entourée de monde qui mit son humilité à une rude épreuve. Elle s'en tira en distribuant quelques médailles, dont elle était toujours pourvue. »

La divine bonté, qui a pour les siens des soins si attentifs, avait tout préparé d'avance pour la réception des pieux exilés. Un neveu de M. de Coulongue Foresta, grand vicaire à Marseille et depuis évêque d'Apt, avait été guéri miraculeusement au Laus, peu de temps avant la fuite, et toute sa famille avait conservé envers la bergère une vive gratitude de ce bienfait signalé. Ce fut chez le grand vicaire qu'elle demanda d'abord à être conduite. C'était un peu matin.

« M. de Coulongue, en voyant Benoîte arriver chez lui de si bonne heure, lui dit : Vous êtes bien matineuse, ma fille! qu'y a-t-il d'extraordinaire? Alors Benoîte, le tirant à part, lui répondit qu'elle était là pour lui dire, de la part de la bonne Mère, qu'il a projeté des choses qui n'étaient pas agréables à Dieu, de la manière dont il veut les faire. Le grand vicaire répond qu'il ne sait pas ce qu'elle veut dire. Alors Benoîte lui explique tout ce qu'il a dans la pensée, et lui dit de quelle manière Dieu voulait qu'il le fît. Le grand vicaire, surpris et charmé en même temps de cet avis, conçut pour la vertu de cette pieuse fille une estime pleine de vénération.

« Quelques jours après, entendant des ecclésiasti-



ques parler de Benoîte en sens divers, il leur recommanda de n'en parler qu'avec respect. Elle n'est pas connue, ajouta-t-il, et l'on ne connaît pas non plus la grâce que Dieu lui fait de lire, dans le fond des cœurs, ce qu'il y a de plus secret. Puis il leur raconta ce qui lui était arrivé à lui-même, et assura que ce que Benoîte lui avait dit n'était connu que de Dieu seul, puisqu'il n'en avait pas même parlé au directeur de sa conscience.

« Ce récit fut bientôt répandu par toute la ville et y fit sensation. Le grand vicaire permit à Benoîte d'entrer dans tous les monastères et d'user partout de sa prudence ordinaire, comme Dieu et sa sainte Mère le lui inspireraient.

« On la pria d'aller aux Magdelonnettes (maison de repenties). Elle parle d'abord aux religieuses qui en ont la conduite. Ensuite elle parle en particulier à chacune des Magdelonnettes et leur découvre ce qu'elles ont de plus secret dans le cœur ; tous leurs péchés, ceux qu'elles ont confessés et ceux qu'elles n'ont pas osé dire, comme aussi toutes les circonstances. Elle leur enseigne les moyens à prendre pour se sauver. Toutes reçoivent bien ses avis et sont charmées de sa douceur et de sa simplicité. Elles admirent surtout le don que Benoîte possède de gagner les cœurs, et de faire aimer des vérités dures à l'orgueil.

« Mais pour assurer le fruit de ses avis, Benoîte parle à M. Truliar, un des consuls de la ville, et lui demande de procurer d'autres confesseurs à ces filles, parce que la plupart n'ayant pas confiance à ceux qu'elles ont, font beaucoup de sacriléges, et qu'ainsi elles se damneraient ; tandis qu'avec d'autres confesseurs elles se sauveraient toutes, dans leur état actuel, à la réserve de deux, qu'il faut marier, parce qu'elles



se perdraient là et feraient perdre les autres. Le consul exécuta ponctuellement tout ce qu'avait dit la sainte fille, et on en vit bientôt les résultats heureux.

« M. Tigot, avocat du roi, veut lui offrir de l'argent en reconnaissance d'une grâce qu'il avait reçue; elle le refuse et lui dit : J'ai appris que les ennemis ont enlevé notre cloche; si vous avez cette charité, achetez-nous en une de ce que vous voulez nous donner.

« On la fait entrer dans tous les monastères de religieuses, et partout elle excite l'admiration et la surprise. Pendant qu'elle donnait ses avis aux unes et autres, dans l'un de ces monastères, une d'elles, ancienne supérieure, dit à ceux qui l'accompagnaient: En vérité, cette fille, par sa visite dans notre maison, a fait plus de fruit qu'on en avait fait dans vingt ans. C'est qu'en effet, il n'était pas possible de lui dérober ni une faiblesse, ni un défaut, et ses paroles étaient accompagnées d'un feu et d'une suavité qui ranimaient les plus lâches. C'est ainsi qu'en portant la lumière et l'esprit de ferveur dans les consciences, elle réforma ces maisons, comme elle avait réformé tant de personnes de tout rang, et ramené à Dieu une immense multitude de pécheurs.

« Dans un de ces monastères, Benoîte dit à chacune des religieuses les vérités qui étaient utiles. Toutes convinrent qu'elle disait bien juste à chacune et furent très-contentes. Mais Benoîte ne fut pas également contente de toutes, car les sœurs voyant sa vertu, et par vénération pour sa sainteté, lui coupent son couvre-chef, son collet et son habit presque de partout, pour avoir quelque chose d'elle. Dans cet état, elle n'osait pas même sortir. Mais on lui donna d'autres habits meilleurs que les siens.



« Au bien que Benoîte faisait dans les couvens vinrent se joindre des merveilles d'un autre genre On lui amène une dame aveugle et épileptique depuis trois ans. Benoîte lui indique la cause de sa double infirmité. C'était des péchés. Elle la conduit à la messe, malgré ses répugnances, et prie avec cette dame, qui se trouve guérie et recouvre la vue, en présence de plusieurs personnes, entre autres des pères jésuites. Cette guérison confirma leur foi, ainsi que celle de beaucoup d'autres, qui ne croyaient pas à ce qu'on en disait, et donna lieu au fait suivant :

« Un soir, pendant que Benoîte était à souper, trois jésuites vont la voir. Ils la raillent, en présence de M. Hermite et de la personne qui lui servait de compagnie depuis son départ du Laus, sur ce qu'on racontait d'elle. L'un d'eux finit par lui dire : Nous saurons demain qui vous êtes, et ils sortent.

« Ils lui amènent en effet de grand matin une dame, parente de l'un d'eux, qui avait tous les jours des attaques d'épilepsie deux heures avant le jour. On laisse cette dame seule avec Benoîte, et on lui recommande d'appeler les personnes qui se retirent dans la pièce voisine, si cette dame prend son attaque.

« Benoîte commence par montrer à la malade que ses péchés étaient la principale cause de son mal. La malade en convient et ressent une vive douleur de ses égarements Leur entretien dura deux heures. Au point du jour, elle éprouve un léger malaise. Benoîte lui crie que si elle a la foi et la confiance en Dieu, elle sera guérie. En effet, cette dame qui, un quart-d'heure auparavant, n'aurait pu se remuer, se lève et s'en va de ses pieds. Tous les assistants furent au comble de la joie, surtout le jésuite, qui alla dire la messe en action de grâces, à laquelle la malade assista, avec Be-

noîte, sans le moindre accident. Cette guérison fut complète et fit grand bruit.

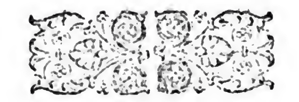
« Après la Messe, Benoîte prit congé des assistants et de cette dame, qui lui offre voitures, chevaux, chaise et litière pour son retour. La pauvre bergère remercie de tout, et lui dit qu'elle n'a besoin de rien »

Pendant que Benoîte étendait le royaume de Dieu dans une grande cité, et rendait même aux pieuses épouses de Jésus-Christ cette beauté intérieure de la grâce qui fait tout leur mérite, les Piémontais avaient envahi tout le haut de la province, laissant après eux les traces sanglantes de leur passage, le meurtre, le pillage et l'incendie. Benoîte ne l'ignorait pas. Au milieu même des consolations qu'elle recueillait dans son exil, l'Ange lui apprit « que l'ennemi avait brûlé « la maison des prêtres. » La douleur qu'elle ressentit à cette nouvelle devait tempérer la joie que lui faisait éprouver les succès de ses avis. L'Ange la rassura dans sa désolation et lui dit : « Ne vous inquiétez pas ; « à votre retour, vous irez à la montagne de Théus, « le jour de Saint-Jean (jour de concours à cette mon- « tagne), tous vous donneront beaucoup de bois, à « l'exception d'un seul, qui est des plus riches » Peu après, la bonne Mère consola encore sa chère fille, en lui révélant que « lorsque la maison des prêtres a été « brûlée, si Dieu n'eût envoyé une pluie abondante, « le feu aurait pris à la Sacristie et consumé le toit de « l'église (1). »

(1) Si ce fait avait besoin d'être prouvé, il l'est suffisamment par la présence des pièces de bois que l'on a trouvées moitié brûlées, dans la partie des murs du couvent qui touche à l'église, lors de l'exhaussement de ce couvent en 1843.

Elle ajouta : « Ce que l'ennemi n'a pu emporter, il « l'a fait consumer par le feu ; ils ont *esbrouté* l'autel « en marbre, ce qui marque leur malice et leur rage « contre la religion. »

Malgré de si rudes secousses, Benoîte ne relâchait rien de son zèle à parler de Dieu et à répandre la grâce dans les âmes. Cependant l'épreuve approchait de son terme. L'Ange, qui lui avait apparu plusieurs fois et l'avait instruite de tout ce qui se passait au Laus, lui annonça enfin que l'ennemi s'était retiré. Elle ne songea plus dès lors qu'à prendre le chemin de sa chère solitude. *Elle sort de Marseille sans dire mot*, écrit son historien, pour éviter toute espèce de témoignages de respect. La pensée de retrouver son béni sanctuaire la rendait heureuse ; mais l'image des ruines et des profanations qu'elle aurait à réparer altéraient bien son bonheur. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se mit en marche.



CHAPITRE XIX.

La Bergère revient au Laus. Son zèle pour relever les ruines du Sanctuaire.

En quittant Marseille, les voyageurs se dirigèrent sur Aix. Mais les précautions que Benoîte avait prises pour cacher son départ, avaient été inutiles. Sa réputation l'avait précédée à Aix. Les populations encombraient les chemins et couraient à sa rencontre. Elle eut bien de la peine pour arriver dans cette ville, car on l'arrêtait à tout moment, et encore plus pour en sortir. Chacun voulait la voir, l'entendre, lui parler. Sa patience et son humilité eurent à souffrir outre mesure.

En sortant d'Aix, où l'on eut la pensée de la mettre en prison (c'était en effet un moyen sûr de la posséder à loisir), Benoîte, qui était obligée de prendre des chemins détournés pour échapper aux importuns, se jeta dans une vigne. Le maître de la vigne, qui ne la connaissait pas, s'imaginant qu'elle allait lui dérober quelques raisins, lui lança plusieurs pierres dont aucune ne l'atteignit quoiqu'il fut très-près. Elle expliqua ses motifs et fit ses excuses à cet homme, qui demeura confus de sa brutalité et s'excusa à son tour. Puis elle suivit de petits sentiers, au risque de s'égarer, avec ses compagnons de voyage, pour aller rejoindre la route à une grande distance.

A peine a-t-elle fait deux lieues, qu'elle est atteinte par les voitures de deux princesses, qui n'avaient pas pu la voir à Aix, et qui voulaient absolument lui par-

ler. La bonne fille répond à toutes leurs questions, et, après les avoir satisfaites, elle continue à pied sa marche, dont elle aurait pu éviter les incommodités, si elle avait voulu accepter les offres brillantes des grands du monde.

« Elle arrive ainsi dans un village. Le curé, instruit que la bergère du Laus est dans sa paroisse, s'empresse d'accourir pour l'en faire sortir au plus vite. Il la traite de visionnaire, de sorcière, et ne lui épargne aucune sorte d'injures. Benoîte les écoute fort patiemment et lui demande s'il a tout dit. Non, sorcière, s'écrie t-il, impatienté de cette question, j'aurais bien d'autres choses, mais que veux-tu dire? parle. « Je veux « dire, Monsieur, puisque vous me le permettez, que « je ne suis, Dieu merci, ni sorcière, ni fille de joie, « et que je n'ai pas mérité toutes les injures que vous « m'avez dites. Je suis véritablement une grande pé- « cheresse, mais, grâce à Dieu, je n'ai pas commis « les crimes dont vous m'accusez. Et, puisque vous me « permettez de parler, je vous avertis que je vois l'enfer « ouvert pour vous engloutir, et bientôt, si vous ne « faites pénitence. Puis, le tirant à part, elle lui dévoile « toute sa vie, depuis l'âge de raison, tous ses péchés « de jeunesse, etc. L'histoire n'en était pas très-ho- « norable. Le curé rougit et pâlit, sachant qu'elle di- « sait vrai, jusqu'aux moindres circonstances. Alors « les rôles changent, il ne peut retenir ses larmes, se « jette aux pieds de Benoîte, lui demande pardon, la « conjure de prier pour lui, de lui donner une mé- « daille comme souvenir de la grâce que Dieu lui fait « de se reconnaître. Benoîte la lui refuse, à cause qu'il « l'avait appelée *sorcière*. » La Mère de Dieu l'en reprit quelque temps après, « parce qu'elle avait agi, en « ce refus, par un esprit de vengeance que Dieu lui « reprocherait un jour. »

« Deux ans après (1694), continue l'historien, je vis au Laus quatre hommes de Pertuis. Je leur demandai s'ils savaient en quel lieu, entre Pertuis et Aix, un curé avait injurié Benoîte. C'est au Puis, me dirent-ils, nous savons l'histoire. Le curé a tout reparé, il vit comme un saint, et il est le modèle de toute la contrée. J'en bénis Dieu pour lui.

« A Pertuis, Benoîte guérit un enfant infirme, en le touchant, à la prière de sa mère. Cette guérison eut lieu au vu et au su de toute la ville.

« En traversant une ville, sur sa route, une dame s'approche de Benoîte pour lui parler; mais celle-ci recule, parce qu'elle voit sortir de sa bouche des flammes du feu de l'enfer, et que cette personne jetait une puanteur horrible, comme le font, plus ou moins, suivant le nombre et l'énormité de leurs péchés, ceux qui abordent cette sainte fille. »

Enfin, après divers incidents, qui tournaient toujours au profit spirituel du prochain, Benoîte arriva à Gap avec tous ceux qui l'avaient suivie dans son exil. Dès lors elle put respirer plus librement. C'était en automne. Les gens du Laus qui avaient si cruellement souffert, durant son absence, et qui commençaient à la regarder comme l'ange tutélaire du pays, vinrent à sa rencontre jusqu'à Gap, soit pour se consoler auprès d'elle des angoisses qu'ils avaient endurées, soit pour l'aider à rapporter les meubles de l'église. La première entrevue fut déchirante; si l'on retrouvait celle dont la présence était un gage de bénédiction pour toute la contrée, on n'avait aussi à lui raconter que des désastres et des détails désolants. Benoîte mêla ses larmes aux leurs, puis, reprenant sa sérénité et son assurance ordinaires, elle fit passer dans ces pauvres gens, par quelques paroles pleines de feu, la con-

fiance dont elle-même était animée. « Ce sont nos péchés,
« leur dit-elle ; qui nous ont attiré ce châtiment. Mais
« la bonne Mère, qui nous avait tout donné, ne pour-
« ra-t-elle pas nous le rendre, si nous faisons péni-
« tence? Nous avons encore plus que nous n'avions,
« il y a vingt-huit ans. S'ils ont brûlé la maison, ils
« ne la brûleront pas deux fois. Partons et allons re-
« mercier la bienheureuse Mère de Dieu de nous avoir
« conservé ce qui reste. »

Ils partirent en effet, et prièrent Dieu tout le long du chemin. Arrivés à l'oratoire qui est au sommet de la pente, en vue du Laus la pieuse bergère ne put maîtriser un saisissement de joie, de reconnaissance et de tristesse qui s'empara d'elle. En présence de ceux qui l'accompagnaient, elle se prosterna, baisa cette terre de grâce et de miracles, qu'elle avait cru, un moment, ne plus revoir; puis, se relevant, elle pria quelques instants, les bras étendus vers l'église, et dans la posture où elle est quand la Sainte Vierge lui apparaît. Son visage était animé et rayonnant, et la vivacité de son regard exprimait les brûlantes ardeurs dont son âme était pénétrée. Cette halte ne fut pas longue. Les voyageurs suivirent les rampes, en continuant à prier comme auparavant, et parvinrent ainsi jusqu'à l'église. En y entrant, ce fut une scène de douleur et un commencement d'expiation des profanations dont elle avait été le théâtre. On n'entendit que sanglots et gémissements. C'était de nouveaux récits sur les circonstances qui avaient accompagné la dévastation. Benoîte, à qui ses yeux et son cœur en disaient plus que tous ses récits, alla se prosterner devant le sanctuaire, et là elle pleura amèrement, sans plus donner aucune attention à ce qui se passait autour de soi. Sa douleur était d'autant plus légitime et plus poignante qu'elle savait, par

expérience, ce qu'il en coûte pour expier les péchés énormes. Elle demeura en cette posture pendant que l'on s'occupa du soin de loger tous les meubles de l'église. Vers le soir seulement on put la détacher de là, et la déterminer à prendre un peu de nourriture et de repos.

Le lendemain, M. Gaillard, cet ami fidèle du sanctuaire, se rendit au Laus. Réuni avec M. Hermitte, M. de Malleval et la bergère, ils concertèrent les moyens de réparer tant de désastres. La saison était trop avancée pour songer à faire actuellement aucune construction. Ils se contentèrent d'abriter pauvrement et comme ils purent, les prêtres chargés de desservir le sanctuaire, et dont la maison avait été brûlée. Leur pricipal soin fut de restaurer l'église et d'y rétablir l'exercice du culte. On n'avait pas réussi à tout sauver, mais l'essentiel restait, quant aux vases sacrés, au linge et aux ornements. La demeure de prédilection de l'auguste Marie put être enfin purifiée et rendue à sa première destination.

La bergère reprit ses exercices ordinaires, qui consistaient à prier, à souffrir et à parler de Dieu. Quand on connut son retour et le rétablissement du culte au Laus, les pèlerins ne tardèrent pas à s'y rendre avec empressement. Son bonheur eût été complet si elle n'avait eu, tous les jours, sous les yeux, les débris calcinés de cette maison des prêtres, qui lui avait coûté tant de travaux, une première fois. Il s'agissait de la reconstruire, et sans apparence humaine de ressource, dans ces temps de calamités publiques, où les riches mêmes étaient devenus pauvres. Mais ces grands serviteurs de Marie étaient trop familiarisés avec les miracles de protection et de secours inattendus, pour concevoir une seule pensée de défiance. Ils

commencèrent par se dévouer eux-mêmes, et, comme toujours, le reste vint par surcroît. M. Gaillard donna ses fonds et une bonne partie de son revenu pour les premiers approvisionnements.

Depuis son retour de Marseille, le pieux M. Hermitte n'avait conservé qu'une santé languissante. Sa couronne de gloire était prête. En voyant approcher avec sécurité le terme de ses travaux et de sa carrière, il ne voulut d'autre héritier de tous ses biens sur la terre que celle qui lui préparait, il en avait la ferme confiance, un héritage bien autrement précieux et durable dans le ciel. A quelques semaines de là, il rendit sa belle âme à Dieu, environné de ses confrères et de la bergère, qui, avertie plusieurs années à l'avance du jour de sa mort, n'avait rien oublié pour la rendre parfaitement digne de sa sainte vie. Il fut enseveli dans un des caveaux de l'église, où son corps repose aux pieds de sa Mère céleste.

Cependant arrivait l'époque favorable de se mettre à l'œuvre de reconstruction. Les préparatifs furent bientôt faits. Des hommes de bonne volonté des villages voisins et des pèlerins zélés se trouvèrent là comme par enchantement. Ils travaillaient avec activité à déblayer les décombres. Il est si doux de travailler aux œuvres de Marie! De son côté, et pour se conformer à l'avis que l'Ange lui en avait donné à Marseille, la bergère se rendit à la montagne de Théus, le jour de Saint-Jean. Elle y trouva réunis des gens de Spinasse, d'Avançon et de Théus, qui tous pos édaient de belles forêts de mélèze. Marie leur avait parlé au cœur. Tous se montrèrent compatissants et généreux, excepté le riche avare, dont la bonne Mère ne voulut rien, parce que lorsqu'elle daigne accepter nos offran-

des, ce n'est pas elle qui reçoit, c'est nous qui sommes honorés et privilégiés.

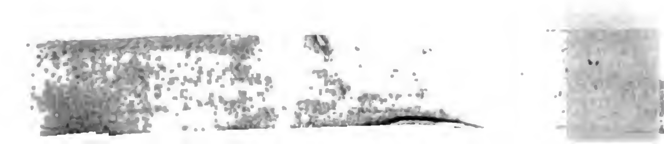
Mais ce n'était pas tout d'obtenir du bois ; l'exploitation et le transport, à cette distance et par des sentiers si difficiles, coûtaient plus d'un tiers en sus de la valeur des arbres. Ces bonnes gens réunirent leurs bêtes de somme, ils coupèrent eux-mêmes les pièces et les traînèrent jusqu'à la Vence. Le travail avançait rapidement. La bergère se donnait un mouvement continuel ; elle était partout presque en même temps ; elle exhortait, encourageait les travailleurs et les pèlerins par son exemple, sans se donner aucun repos, ni le jour ni la nuit ; car les moments qui n'étaient pas employés à l'œuvre importante des constructions, elle les consacrait à prier et à demander les moyens de les terminer. Elle savait trop bien que, dans les œuvres de Dieu, la prière et les gémissements sont plus efficaces que l'industrie, les agitations et toute l'activité humaines.

Toutefois, ce surcroît de sollicitude extérieure ne l'empêchait pas de se livrer avec ardeur à son emploi particulier, celui d'avertir les pécheurs, de les aider, par ses remontrances et par les lumières qu'elle leur communiquait, à faire de bonnes confessions. Dès le mois de février de cette année (1693), et à plus forte raison à l'époque des concours qui ont eu lieu durant la belle saison, les *Mémoires* du temps nous la représentent tout occupée de ce soin, comme si elle n'avait pas eu autre chose à faire. Elle travaillait pour Dieu, et Dieu travaillait pour elle. Ce qu'elle faisait en faveur des âmes, dans l'ordre spirituel, Dieu le lui rendait dans l'ordre temporel, en bénissant son entreprise. Aussi ses efforts eurent-ils un plein succès, et à l'automne elle eut le bonheur de voir l'édifice terminé,

et en meilleur état qu'avant l'invasion des étrangers.

Mais la sainte fille ne soupçonnait pas que sa joie serait courte, et que cette nouvelle œuvre allait être suivie de l'épreuve la plus délicate, la plus longue et la plus formidable par où elle eût encore passé.





CHAPITRE XX.

Les Jansénistes au Laus.

Il semble que les tribulations successives par lesquelles Benoîte venait d'être éprouvée lui donnaient quelque droit à un peu de calme et de repos. Mais Dieu voulait nous montrer, dans cette fille étonnante, un modèle achevé de cette patience et de cette force contre lesquelles l'audace, l'astuce, la violence, les menaces, l'abus d'autorité luttent inutilement. Il permit que les ennemis implacables du Laus pussent prévaloir un moment, et venir s'établir en maîtres dans le sanctuaire même. C'était l'épreuve décisive.

Embrun avait légèrement souffert de l'invasion des Piémontais. L'archevêque-prince avait fait sa visite au duc de Savoie en costume de prince du Saint-Empire. Le duc en fut choqué ; mais tout vainqueur qu'il était, il n'osa témoigner son mécontentement, parce qu'il connaissait les bornes de sa puissance, et après son passage, les choses reprirent leur marche ordinaire.

Pendant que la bergère s'épuisait à gagner des âmes à Dieu et à réparer les malheurs de la guerre, on formait ailleurs le projet d'en finir avec le Laus et son pèlerinage. On voulut cette fois prendre des moyens jugés infaillibles. Parmi les accusateurs les plus assidus et les plus actifs du sanctuaire, se trouvaient quelques prêtres d'une morale désespérante et pleins d'antipathie pour le Laus. D'autres les appellent Jansénistes, et leurs œuvres ont justifié cette dénomina-

tion. Ce furent justement ceux-là qui se firent choisir pour remplacer le zélé M. Hermitte! pour paralyser et détruire l'œuvre. Les faits le diront plus haut que nous. C'était d'une politique habile de confier aux loups la garde du troupeau, et l'on se promettait bien que ce troupeau serait bientôt dispersé, sinon dévoré. Pensées humaines! On comptait sans Dieu et contre Dieu!

On donna pour supérieur, à ces prêtres qui devaient occuper la maison du Laus, un religieux cordelier, jugé digne, sans doute, de conduire l'entreprise à bonne fin. Et c'était l'année même que cette maison était rétablie aux frais du zèle et des offrandes de ceux qui s'y étaient dévoués si généreusement! Il ne restait plus des anciens prêtres que l'infatigable M. Gaillard. La divine protectrice du Laus le conservait là pour consoler la bergère, qui voyait fondre sur son cher établissement le plus violent orage dont il eût jamais été assailli.

A peine ces nouveaux venus furent-ils en possession de la maison et de l'église, qu'ils laissèrent bientôt voir le double plan sur lequel ils se proposaient de travailler. Le premier consistait à rebuter les pèlerins; le second à paralyser l'action de tous ceux qui soutenaient le pèlerinage, à les entraver et à leur rendre le séjour du Laus insupportable.

Les pèlerins venaient alors, comme ils viennent aujourd'hui, pour se confesser, se ranimer dans la ferveur, et chercher, auprès de Marie, les secours spirituels ou temporels dont ils sentaient vivement le besoin. Ils n'y trouvaient que des prêtres déterminés, par indolence ou par cacul, à refuser de les entendre. « Que venez-vous faire ici! leur disaient-ils brusque-« ment; allez vous confesser dans vos paroisses. » S'ils consentaient, de loin en loin, à écouter quelques

confessions, c'était pour jeter le trouble dans les consciences, outrer tous les devoirs, peindre Dieu sous les couleurs les plus effrayantes, semer le découragement et le désespoir. Quelques exemples, entre mille, conservés dans nos manuscrits, suffiront pour faire apprécier leur morale. Ils interdisaient aux personnes mariées l'usage de leurs droits les plus légitimes. Ils taxaient de péché mortel les fautes les plus ordinaires aux chrétiens vertueux. Ils transformaient, sans façon, les conseils en préceptes ; ils ne trouvaient les pénitents jamais assez préparés, etc. On va loin avec cette méthode, et on se décharge commodément du travail.

D'autres s'attendaient à entendre parler des grandeurs et des miséricordes de Marie. Mais la chaire était ordinairement muette, ou s'ils l'occupaient, c'était pour prêcher une morale effrayante ou pour « blas« phémer la divine Mère, car ils soutenaient qu'on ne « doit pas appeler Marie *notre Mère*, mais *notre sœur*; « ou pour annoncer que le grand vicaire avait fait « publier dans toutes les paroisses que le Laus n'était « qu'un abus; que l'excommunication publiée en « chaire a fait grand bruit, que les gens de qualité en « raisonnent. Le grand vicaire et les *prêtres du Laus*, « ajoute l'historien qui nous fournit ces détails, ont « fait cela à l'insu de l'archevêque; mais bien loin « qu'ils détruisent la dévotion, ce sera la dévotion « qui les détruira. » (*Mémoires* de M. Gaillard.)

« Ils osèrent même dire en chaire que les évêques « de Gap et de Grenoble n'avaient point de foi au « Laus. En quoi ils se trompent, poursuit le narra« teur, car, sans parler des autres, l'évêque de Gap y « est si zélé et y a tant de confiance, que tous les ans « il y va avec toute sa suite, toujours à pied et avec « une humilité si grande, qu'il édifie tout le monde. Il « a aussi beaucoup de confiance en Benoîte, qu'il

« considère et admire pour ses rares vertus. Il exhorte « ses curés à y conduire leurs processions le plus « souvent qu'ils pourront. Il n'est pas le seul. Bien « d'autres font de même, non-seulement le menu « peuple, mais bien des gens de qualité et des prélats, « entre autres monseigneur d'Apt et d'autres, non « compris un grand nombre dont on n'a pas les noms, « car il était impossible de tout écrire parmi les em- « barras et le travail des concours. » (*Mémoires* de M. Gaillard.)

Ils firent démolir les oratoires placés autour de l'église, que le zèle des gens du lieu avait élevés. Cette démolition avait un double but. Le premier d'empêcher les fidèles d'aller prier à ces oratoires, le second de supprimer les troncs qui y étaient attachés et dont le produit servait à fournir l'huile aux lampes, allumées le samedi en l'honneur de Notre Dame.

On peut concevoir dès lors en quel état se trouvaient l'église, le sanctuaire et la sacristie. Rien n'y était entretenu ni réparé; le soin du matériel répondait à la conduite dans l'ordre spirituel.

Cet état de choses durait depuis deux ans environ, quand la divine Marie dit à la bergère, dans une apparition : *Les prêtres du Laus ne croient pas à la dévotion de ce saint lieu.* Peu de temps après, l'Ange vint confirmer cet avis et ajouta : « Le supérieur est « bien mal intentionné pour ce saint lieu, et ne sa- « chant comment faire pour le détruire, il le laisse « dans l'indifférence. Les prêtres du Laus n'ont point « de foi à ce qu'ils font; ils n'agissent que par gri- « mace et vanité. »

Pendant les vingt ans que se prolongea cette dure oppression, différentes révélations du même genre, soit contre les ennemis du pèlerinage en général, soit contre le supérieur du Laus et ses associés, vinrent témoigner le mécontentement du ciel et ranimer la



constance de la bergère Quelques-unes de ces révélations ont leur place ailleurs ; celles qu'on vient de lire sont du reste assez significatives et dispensent de toute réflexion.

Cependant, au gré de ces hommes infortunés, l'œuvre sainte se soutenait et durait trop encore ; il fallut en disperser les fondements et l'attaquer dans son principe même.

Il songèrent d'abord à éloigner le curé, prieur de Saint-Etienne, qui, à leur avis, marquait trop de zèle pour le Laus. Défense lui fut faite de s'y rendre pour confesser et de le recommander à la piété des fidèles. Le prieur ne tint que médiocrement compte de ces injonctions ridicules, puisqu'il était dans sa paroisse. Les menaces de lui faire perdre son bénéfice n'eurent pas plus de prise sur lui. Il continua, et force fut bien de laisser faire.

Le vénérable M. Gaillard était plus embarrassant encore. Il méritait d'être respecté à tous égards, et son ardeur pour l'œuvre du Laus égalait au moins le désir que d'autres nourrissaient de la détruire. Il en écrivait l'histoire pour en perpétuer le souvenir, et ce travail déplaisait souverainement à des hommes qui eussent voulu ensevelir jusqu'au nom de l'établissement. Mais que faire contre un travail aussi indépendant de toute autorité? Il confessait et pansait, avec toute la charité d'un digne enfant de Marie, les plaies des pécheurs. Il prêchait, en public et en particulier, les inépuisables richesses du cœur de la Mère de miséricorde ; il consolait la bergère, prenait son parti en toute occasion; il justifiait ses révélations par des faits accablants pour eux, et par la sainteté de sa vie. De là, grande rumeur contre ce vertueux vieillard, de la part du supérieur et de ses collaborateurs. On chercha des expédients pour s'en défaire. On l'humilia ; on voulut, à tout prix, le for-

cer à se retirer de lui-même. On allégua son grand âge, ses infirmités (qu'il n'avait pas), et le besoin de repos, etc. Mais tous ces artifices furent inutiles sur l'esprit d'un prêtre qui regardait comme la suprême félicité de souffrir et de travailler, en gagnant des âmes à Dieu, et d'être enseveli dans ce sanctuaire vénéré, qu'il avait tant aimé. On continua à l'inquiéter jusqu'à son dernier jour, sans qu'aucun genre de tribulation pût le détacher de sa belle et sainte entreprise.

Restait un troisième partisan du Laus, dont on croyait venir à bout plus aisément, parce qu'on avait juridiction directe sur lui. C'était le frère Aubin, ermite de la chapelle de Notre-Dame de l'Erable, située au-dessus du plateau qui couronne le vallon du Laus, au nord. Cette chapelle, aujourd'hui parfaitement restaurée par les soins de Monseigneur l'Évêque de Gap, a conservé le nom de l'*Ermitage*.

Dès le commencement du pèlerinage, ce pieux ermite fut prévenu d'une grâce particulière pour le propager et le défendre. Il venait tous les jours au Laus: il servait les messes, ce dont la Sainte Vierge lui a fait plusieurs fois témoigner sa satisfaction par la bergère. Il écrivait des *Mémoires* sur les choses remarquables qui s'y passaient, et ces *Mémoires* ont été fort utiles pour l'histoire de ces premiers temps. Il s'inspirait et nourrissait sa piété des entretiens qu'il avait avec Benoîte; il secondait les efforts de cette fille merveilleuse, soit en exhortant les pèlerins à la pénitence, soit en les aidant à faire de bonnes confessions. Il parlait souvent de la Sainte Vierge et de l'accueil maternel qu'elle réservait à ceux qui venaient la prier dans son béni sanctuaire, etc.

C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour lui attirer l'animadversion et les poursuites de ceux qui étaient venus pour démolir, et qui ne pouvaient souffrir qu'un pauvre ermite laïque les humiliât, en montrant plus

de zèle qu'eux, prêtres, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Après quelques reproches durs, qui n'avaient pas produit grand effet, on résolut de poser des bornes efficaces à son zèle, de jours en jour plus incommode.

Depuis longtemps le bon frère avait été signalé à l'archevêché comme zélateur indiscret du pèlerinage. Il lui avait été recommandé, en plus d'une rencontre, d'avoir à se renfermer dans son ermitage et de ne parler aucunement du Laus ; de ne s'y montrer que les dimanches et les fêtes de précepte pour y entendre une messe, sous peine, s'il y était surpris hors de là, *d'être renfermé dans un cachot, d'où il ne sortirait plus*. Les prêtres du Laus de cette époque transformèrent ses recommandations en défenses formelles. Par malheur pour eux, la Reine du ciel faisait dire au frère, par Benoîte, « qu'elle agréait ses services, « qu'il continuât à venir servir les messes tous les « jours et en toutes saisons, et qu'il parlât du Laus « comme à l'ordinaire. » Dans sa simplicité, le frère crut devoir s'en rapporter aux assurances que lui donnait la Mère de Dieu. Il continua, toutefois avec quelques précautions, ses exercices habituels dans le sanctuaire. Nous ne lisons pas qu'on ait jamais donné suite aux menaces dont on croyait l'effrayer. Il mourut paisiblement dans sa cellule, à un âge avancé, plein de consolation d'avoir employé la plus grande partie de sa vie à faire quelque chose pour sa glorieuse Mère du ciel.

Mais ce que les jansénistes poursuivaient avec plus d'acharnement dans les amis du Laus, c'était l'appui qu'ils donnaient à la bergère. La pensée de la bergère était, pour ces hommes prévenus, comme un fantôme odieux et terrible qui les obsédait sans relâche. C'était à la bergère que l'on se promettait de faire expier tous les déboires et les sollicitudes qu'elle avait causés.



Depuis l'origine, on ne lui avait pas épargné les mépris, les persécutions et les menaces. Mais, à si grande distance, on ne pouvait surveiller l'exécution des ordres donnés, et la persécution languissait nécessairement; une fois installés dans le centre et au cœur même du pèlerinage avec pleine autorité, c'est sur elle aussi que devaient tomber les coups les plus rudes et les plus sensibles.

D'abord ils refusèrent tous les services de la pieuse fille dans l'église. Jusque-là elle avait fait ses délices de soigner cette chapelle, si précieuse à ses yeux; de l'approprier, de parer les autels, de procurer du linge, de le réparer, le blanchir. Cette joie innocente lui fut impitoyablement interdite. La bergère se soumit humblement. Mais ils ne s'en tinrent pas là. Ils refusèrent de la confesser et de lui donner la sainte communion, qui était son pain mystérieux de chaque jour, sa force et sa grande consolation, parmi ses incroyables tribulations. En vain elle le demande avec l'humilité et la candeur d'un ange, on lui répond dédaigneusement, quand on prend la peine de lui répondre : « Des saints « qui valaient mieux que vous, ne communiaient pas « si souvent. » Et afin de se délivrer, une bonne fois, de ses importunes demandes, on lui défend de sortir de sa chambre, d'assister à plus d'une messe par semaine, etc. On ne lui laisse pas même la liberté d'entretenir les pèlerins qui veulent lui parler, ni d'écouter les cris des malades qui espèrent être guéris en se recommandant à ses prières, ni d'adresser quelques paroles de consolation aux pécheurs que le remords attire à la porte de sa chambre. On la fait épier par des gens affidés; on lui reproche comme un crime ce concours de pèlerins auprès d'elle. Ses ennemis exigent que, non seulement elle ne seconde pas le dessein de Marie qui, au Laus, tend spécialement à la conversion des pécheurs, mais encore qu'elle se joigne à eux pour

s'opposer à ce dessein, en repoussant, comme eux, les âmes malades qui soupirent après leur guérison. C'était passer les bornes de la plus injuste violence.

La sainte fille, qui s'était soumise aux privations qu'on lui avait imposées personnellement, trouva que cette dernière exigence était au-dessus de ses forces. Toujours, mais surtout depuis ce redoublement de persécution, elle n'avait opposé aux ennemis de son œuvre que la patience, la prière et la confiance en Marie. Comme d'ordinaire, son attente ne fut pas trompée. Sa bonne Mère, qui n'avait permis ces nouveaux troubles que pour montrer l'impuissance des efforts humains à renverser son œuvre, vint en aide à sa fille chérie, et proportionna les secours à la violence des attaques. Elle daignait lui apparaître plus souvent qu'auparavant. Elle l'assurait de son appui avec cette bonté gracieuse dont Marie seule a le secret, et lui traçait toute sa conduite dans ces temps difficiles.

A la même époque, saint Joseph lui apparut aussi et l'exhorta *à supporter toutes ses peines avec patience*, lui faisant espérer que le calme reviendrait. Les apparitions de l'Ange devinrent plus fréquentes. Ses entretiens avec les Esprits célestes, et surtout avec la divine Marie, répandaient dans son âme une nouvelle ardeur, et la dédommageaient de ce que ses travaux avaient de plus amer.

Mais la divine Marie ne borna point là ses faveurs privilégiées, durant les rudes épreuves de sa bergère bien-aimée. Les jansénistes avaient voulu désoler la patience de l'humble fille, à force de privations, de rebuts et d'avanies. Mais ôtaient-ils à Marie, la *Vierge puissante*, les moyens de consoler sa fidèle servante? Ils pouvaient bien l'éloigner, pendant le jour, de ce sanctuaire si cher à son cœur; mais Marie lui en ouvrait l'entrée pendant la nuit, et elle venait y répandre son âme dans le recueillement et la prière. Et puis



Marie ne sait-elle pas transformer la pauvre demeure de sa fille et tous les lieux où elle daigne se montrer, en lieux de délices? Ils lui refusaient le bonheur de communier; mais ce bonheur lui était accordé par la main des Anges. Il ne lui était pas permis de s'entretenir des choses de Dieu avec les âmes pieuses, autant qu'elle l'eût désiré; mais elle entendait parler des choses célestes, les Anges, les saints et les saintes qui l'honoraient de leurs visites. Ainsi on ne perd jamais rien à se confier en Jésus et Marie, durant le plus affreux dénûment des secours sensibles.

Aussi la bergère puisa-t-elle, dans ses faveurs miraculeuses, un courage qui déconcertait ses ennemis. Elle était toujours prévenue à l'avance de tout ce qu'ils méditaient contre elle, ou contre le pèlerinage. Elle voyait avec une douleur profonde leurs mauvais desseins. Elle priait et se livrait à des austérités effrayantes, pour leur obtenir grâce. C'est ainsi que les saints se vengent. Mais plus ils s'efforçaient d'aggraver son état, plus sa réputation s'étendait et attirait auprès d'elle une foule empressée de la voir. Ses ennemis avaient beau la décrier et répandre que la *bergère était une idiote, une bête*, que ses révélations n'étaient qu'une illusion du démon ou de son orgueil, que les guérisons miraculeuses n'étaient point réelles, que les ignorants étaient seuls à y croire, mais que les gens instruits et de qualité les méprisaient, et que les supérieurs ecclésiastiques les condamnaient. Malgré ces impostures propagées de si haut, les peuples avaient la simplicité d'en croire leurs yeux et d'appeler miracles les guérisons instantanées et les conversions admirables opérées en leur présence, de vénérer cette *idiote* et de préférer ses paroles brûlantes à leur silence affecté ou à leurs propos amers.

Ces moyens ne réussissant pas, les jansénistes en revinrent à leur projet de prédilection ; celui d'enfer-

mer, de vive force, la bergère dans un cloître, et de la cacher si habilement, qu'on ne pût découvrir sa retraite. De là, ces avertissements fréquents de la bonne Mère et de l'Ange à la bergère, *de ne point aller à la croix, de nuit, parce que ses ennemis, qui connaissaient son habitude, avaient résolu de la surprendre alors.*

Mais M. Gaillard fit entendre, en termes assez énergiques, « qu'on n'abandonnerait pas cette pieuse fille, « et qu'il mangerait tout ce qu'il avait au monde pour « la tirer du lieu où elle serait. Elle est séculière, « ajouta-t-il, et vous n'avez point de juridiction sur « elle. Si vous la croyez criminelle, faites-lui son pro- « cès, et on la défendra. Si elle est innocente, pour- « quoi la tirer de sa maison? C'est contre le sens d'y « penser. » (*Mémoires* de M. Gaillard.)

Une remontrance si juste intimida pour le moment, mais ne changea rien au projet inspiré par le dépit.

Le supérieur se rendit à Embrun afin de rendre compte des succès obtenus, et de se concerter avec ceux qui partageaient ses préventions. On se réunit et on s'environna de tous les conseils. L'embarras était grand et visible. On ne pouvait nier qu'il ne vînt encore au Laus beaucoup de monde, même des pays étrangers; qu'il ne s'y passât des faits extraordinaires; que la bergère n'eût été mise hors d'état de contrarier leurs plans. Mais on ne pouvait pas nier davantage que si tous ces efforts avaient éloigné du Laus un certain nombre de pèlerins, ils avaient aussi rendu les ennemis de la dévotion suspects dans les évêchés d'Aix, de Gap, d'Apt, de Marseille et ailleurs. Cependant les plus exaltés du conseil insistaient pour que l'on renvoyât, avant tout, Benoîte du Laus. La difficulté consistait à trouver le moyen. Les RR. PP. Jésuites, plus sages et plus modérés, firent observer qu'*elle était trop vieille pour s'accoutumer dans un*

monastère (elle avait en effet 64 ans). Mais quand on est sur la pente d'une passion, on ne regarde pas de si près à un ridicule de plus ou de moins Les PP. Jésuites ne furent pas écoutés, et il fut résolu qu'on se débarrasserait enfin du prieur de Saint Etienne, de M. Gaillard, du frère Aubin, et surtout de la bergère.

Quant à ces deux derniers, les jansénistes imaginèrent une circonstance qui ne pouvait être suggérée que par un démon : c'était de *les faire disparaître en même temps et de répandre le bruit qu'ils s'étaient sauvés pour mal faire ensemble.* (*Mémoires* de M. Gaillard sur 1710. Ce raffinement de méchanceté, où l'absurdité le dispute à l'infamie, suffirait à lui seul pour manifester ce qu'a dû endurer la sainte fille, pendant près de vingt ans, de la part d'hommes capables de pareilles inventions, et nous aurions refusé nous-mêmes de croire à tant de noirceur, si nous n'avions sous les yeux le récit d'un prêtre vénérable et témoin du fait.

Mais Benoîte avait au ciel des intelligences qui déjouaient ces tentatives criminelles. Elle fut avertie à temps et chargée de prévenir ses protecteurs de ce qu'on machinait contre eux, même avant le retour du supérieur. Quand M. Gaillard dévoila toute cette intrigue à celui-ci, il rougit pour la première fois, et il prit le parti de dissimuler, se promettant d'exécuter son projet au moment que Benoîte croirait le danger éloigné et pourrait s'abandonner à une fausse sécurité.

On eût dit que la lumière répandue autour d'eux achevait d'aveugler ces infortunés Cependant les exemples ne leur étaient pas ménagés. Un prêtre, bien connu par son mépris pour le Laus, paya subitement de la vie ce mépris qu'il s'appliquait à propager. Un autre fut frappé d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, et il ne dut son rétablissement qu'à sa pénitence.

La céleste protectrice du sanctuaire dissipa cet orage comme tous ceux qui avaient précédé Il était écrit au ciel que la bergère terminerait sa longue carrière dans sa pauvre chambre, et que le vénérable M Gaillard rendrait le dernier soupir dans l'asile sacré qu'il s'était choisi, en combattant pour les intérêts de sa divine souveraine. En effet, ce saint vieillard s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, comblé de bénédictions du ciel et de tous les gens de bien. Si quelque chose avait pu troubler la paisible agonie qui précéda son passage au ciel, c'eût été de laisser sur la terre une exilée, une pauvre orpheline, désormais sans appui ici-bas, cassée d'années et de travaux, usée par les austérités et par ses violents désirs de posséder enfin son Dieu, sans nuages Elle était là, près de lui, plongée dans la plus amère douleur, mais résignée. Elle sentait vivement le coup qui la frappait : jamais elle n'en avait reçu d'aussi sensible. Dieu exigeait encore ce sacrifice, pour lui donner un trait de ressemblance de plus avec la Vierge des douleurs et ne plus lui laisser d'appui que dans le ciel. Elle perdait un père, un saint, son unique défenseur, et se voyait par là livrée à toute la fureur de ses ennemis Ces réflexions déchirantes n'étaient tempérées que par l'assurance que Marie saurait bien soutenir son œuvre, et que son exil aurait prochainement un terme.

Après avoir fermé les yeux de cet heureux serviteur de Marie, elle se prosterna à ses pieds et demeura en prières, sans prendre aucune nourriture, jusqu'au moment de lui rendre les derniers devoirs Elle obtint qu'il fût placé dans un des caveaux où reposaient déjà ses prédécesseurs, au-dessous du sanctuaire. Bientôt après, elle sut qu'il recevait la récompense due à son zèle. Elle vit, dans une apparition, la Mère de Dieu qui, du fond du sanctuaire, bénissait les tombes de

ses fidèles zélateurs, comme signe de sa prédilection pour eux, et dans sa naïve simplicité, la bergère demanda la permission de les bénir aussi ; ce qui lui fut accordé avec un grâcieux sourire, par la bonne Mère, à qui ce trait de reconnaissance candide fit plaisir. Si Marie soumettait sa fille chérie à des épreuves si rudes, elle savait aussi multiplier et varier les témoignages de sa bonté, en faveur d'une âme qui, pour lui plaire, s'était dévouée à une vie si agitée et si douloureuse.

Cependant, ô sagesse divine ! la mort de M. Gaillard qui, humainement, paraissait le coup de grâce du pèlerinage, fut l'aurore de sa résurrection. La nuit et les tempêtes avaient assez duré. Des personnes haut placées, principalement d'Aix et de Gap, réclamèrent à Embrun contre la conduite des jansénistes, dans l'église du Laus et envers la bergère. On procéda à une vérification des faits. Ceux qui avaient confié la garde du sanctuaire à ces hommes malheureux n'étaient plus. Les idées des nouveaux administrateurs étaient plus calmes et plus pacifiques. Ils reconnurent, et nous sommes heureux de leur rendre cette justice, que leur confiance avait été trompée, et que surtout, dans son dernier rapport, le superieur du Laus avait dénaturé l'état des choses et s'était fait appuyer par quelques esprits turbulents, propres à tout aigrir. On prit des moyens efficaces de réparer ce désordre.

« M. Berthet (1) venait de réunir sa congrégation « de Notre-Dame de Sainte-Garde à celle des mission- « naires de Sainte-Croix, fondée depuis peu à Siste- « ron, par M. Tyranni. L'archevêque d'Embrun ap- « pela à lui ce dernier, qui était supérieur de la maison « de Sisteron, et lui proposa le dessein qu'il avait

(1) Nous prenons ce document dans la *Vie de M. Bertheth*, ouvrage rare et que nous devons à la bienveillance de l'auteur de la belle et savante *Histoire de Sisteron*.

« d'établir des missionnaires dans son diocèse. Il eut
« avec lui plusieurs conférences, dont le résultat fut
« qu'il était de la gloire de Dieu de pourvoir la maison
« de Notre-Dame du Laus de prêtres, dont la doctrine
« fût saine et la conduite irréprochable ; mais qu'il y
« fallait aussi un supérieur capable de soutenir bien
« des contradictions, et de fonder, pour ainsi dire,
« de nouveau cette grande œuvre par une patience
« héroïque. On jeta les yeux sur M. Berthet dont la
« réputation se répandait chaque jour davantage dans
« ces montagnes. Nommé par le prélat pour gouverner
« cette maison, il se rendit à ses ordres, et il fut obli-
« gé d'y rester seul plusieurs mois, au milieu
« de prêtres qui le regardaient d'un œil jaloux et
« paraissaient *disposés à tout entreprendre pour l'o-*
« *bliger à se retirer.*

« L'homme de Dieu, accoutumé à ces voies dures,
« méditait attentivement ce qui s'était passé dans cette
« maison, depuis son établissement. Il voyait de ses
« yeux une pauvre bergère dont la divine providence
« s'était servie, pour bâtir une église où les pécheurs
« venaient en foule recourir à la Mère de miséricorde.
« Les saints prêtres, qui avaient contribué de leurs
« biens et par leur autorité à seconder la bergère, n'é-
« taient plus. Des prêtres, pour la plupart infectés des
« nouvelles erreurs, leur avaient succédé. Ils avaient
« surpris la religion de Monseigneur l'archevêque,
« qui comprit enfin que de tels directeurs étaient
« bien plus faits pour détruire que pour édifier.

« M. Berthet eut beaucoup à souffrir des manœu-
« vres de ces novateurs, peu portés à soutenir le culte
« de la Mère de Dieu. Il s'aperçut bientôt qu'ils n'ou-
« bliaient rien pour en éloigner les peuples. Attendant
« le moment auquel Dieu le délivrerait de ces esprits
« inquiets, il répondait toujours à ceux qui, comme
« lui, désiraient leur éloignement : *Il faut souffrir*,

« *et ce n'est que par là qu'on avance les œuvres du*
« *Seigneur*. Ce moment décisif arriva enfin. M. Ber-
« thet écrivait à M. de Salvador, supérieur de la maison
« d'Avignon, de venir à son secours. Venez, lui di-
« sait-il, car il me semble que j'ai un clou dans les
« yeux et des lances à mes côtés, tandis que j'ai auprès
« de moi des prêtres d'une foi suspecte. M. de Salva-
« dor se rendit au Laus en diligence. Ils allèrent en-
« semble à Embrun instruire de nouveau le prélat de
« l'état où l'hérésie allait bientôt réduire la dévotion
« du Laus, si on laissait à ces suppôts la liberté d'y
« rester. Ils lui firent le détail de toutes les ruses dont
« ils s'étaient servis pour l'anéantir. Le prélat, con-
« vaincu de leur mauvaise conduite, prit enfin les ar-
« rangements nécessaires pour céder entièrement la
« maison et l'église du Laus aux prêtres de Notre-Da-
« me de Sainte-Garde, excluant tout autre prêtre qui
« n'y serait pas appelé par le supérieur de cette con-
« grégation.

« Les peuples voisins furent bientôt instruits du
« changement qui s'était opéré à Notre-Dame du Laus.
« La pauvre bergère y vit refleurir la dévotion plus
« que jamais envers la Mère de Dieu.... Il y eut plus
« de retraites et plus de confessions que jamais. Dieu
« autorisa la dévotion par de nouveaux miracles, et
« les missionnaires en furent eux-mêmes plus d'une
« fois témoins (1). »

Ceci se passait en 1712. Ainsi, c'est au moment où tout paraissait désespéré pour la confiante bergère, que la puissance de sa divine Mère brille avec plus d'éclat. Oh! qu'il est utile et doux d'espérer en Marie. Quand le temps est venu, son regard suffit pour tout ranimer et changer l'esclavage en pleine liberté, les désolations en joie ineffables, le dénûment en abon-

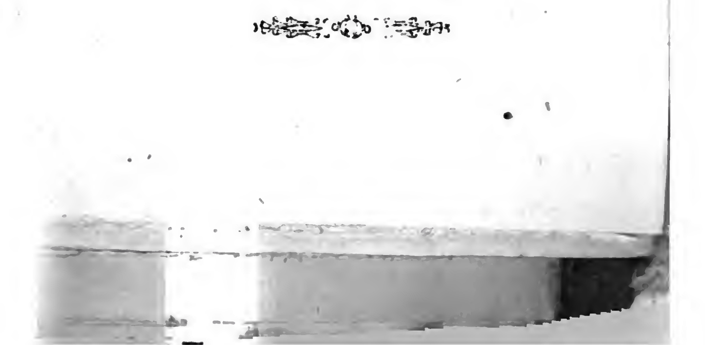
(1) Vie de M. Berthet.

dance, les plus épaisses ténèbres en vives lumières. Je vous le dis : confiez-vous en Marie.

La maison du Laus ne fut plus occupée que par de fervents missionnaires, et Benoîte eut pour directeur le saint M. Berthet lui-même, un de ces hommes apostoliques aussi rares qu'admirables, fondateur d'une congrégation toute dévouée à la Mère de Dieu, homme puissant en œuvre et en paroles. Un seul trait suffit pour en juger. « On l'avait surpris souvent passant les nuits, « seul, dans la sainte chapelle, où il se déchirait par « de sanglantes disciplines, priant la Très-Sainte « Vierge pour la conversion des pécheurs qui s'adres« saient à lui. Les instructions pathétiques qu'il adres« sait au peuple inspiraient l'horreur des confessions « sacriléges. Supposant un jour qu'un pénitent inter« rogé sur un péché caché, répondait à son confes« seur ; *Je l'avais oublié*. Maudite parole, s'écria « M. Berthet ; dites : *Je l'avais caché*. Ce mot, sorti « de la bouche de ce saint prêtre, faisait une impres« sion surprenante sur les auditeurs (1). »

Il était juste qu'après tant de tribulations et la perte de tous ses amis, la bergère trouvât un homme dont l'âme s'harmonisait si parfaitement avec la sienne, et dont le zèle ardent ne secondait pas seulement ses désirs, mais les prévenait, en lui permettant de couler le reste de ses jours dans un calme jusque-là inconnu.

(1) Ibid., page 78.



CHAPITRE XXI.

Dernières années et mort de la Bergère.

Loin de profiter du repos que faisait à la Bergère la présence au Laus de plusieurs missionnaires, tous pleins d'ardeur pour le succès de son œuvre, la pieuse fille donna un nouvel essor à sa ferveur. En vain on lui représentait que son âge, ses infirmités et ses longs travaux commandaient plus de modération, et que telles pratiques portées sans peine à certaines époques de la vie deviennent accablantes pour un corps épuisé d'austérités. La Bergère remerciait très-humblement ceux qui lui adressaient ses conseils, mais elle avait reçu du ciel une de ces âmes nobles et saintement insatiables, qui compte n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire.

L'invasion des étrangers, quoique de courte durée, avait démoralisé les pays voisins du Laus. La licence de soldats vainqueurs, sans religion et sans frein, avait fait plus de mal aux mœurs et à la piété des habitants qu'à leurs propriétés. Ce mal était resté sans remède, ou plutôt avait empiré, depuis vingt ans, puisque durant tout ce temps, Benoîte avait été retenue sous une si étroite surveillance, et mise hors d'état, sauf quelques rares exceptions, d'avertir les pécheurs, de les faire confesser et même de leur parler. Plusieurs même de ceux qu'elle avait autrefois ramenés à Dieu et laissés avec des sentiments très-chrétiens, entraînés par le désordre des temps et par l'exemple, étaient revenus à leurs mauvaises habitudes, et avaient oublié les promesses faites à Dieu et à la Sainte Vierge.

Cette vue produisait sur elle la même impression que faisait éprouver au généreux Mathathias le souvenir des abominations dont l'impie Antiochus avait rempli le temple et la ville sainte de Jérusalem (1). Aussi, dit un historien, « on ne peut décrire ici les soins, « les exhortations, les prières, les mortifications et les « jeûnes qu'elle mit en œuvre, auprès du père des « miséricordes, pour obtenir le retour de tant de pau- « vres âmes à Dieu. » (*Recueil hist.*, page 84.)

D'un autre côté, les jansénistes avaient laissé dans le sanctuaire et dans l'église des traces longtemps reconnaissables de leur séjour. Cette église était dans un état plus déplorable qu'après le départ des étrangers; car, du moins alors, on avait tous les objets rapportés de Marseille. Il n'en était pas de même quand ces hérétiques furent congédiés. Le linge et les ornements avaient été usés et non remplacés, les sources du revenu étaient taries et tout le mobilier dans un délabrement affreux, ou à refaire. Quand la religieuse Benoîte fut remise en possession de son emploi primitif et si cher à sa piété de soigner la sainte chapelle, on conçoit ce qu'elle dut ressentir à ce spectacle; elle à qui, dans sa simplicité, la véhémence de son zèle « donnait souvent la pensée de mourir la dernière du « monde, afin de doter sa chère chapelle de tous les « biens de la terre (2) » !...

Cette double tâche de rendre au sanctuaire extérieur de Marie et au sanctuaire intérieur des âmes leur ancienne beauté et leur éclat, l'absorbait tout entière et ne lui laissait pas de repos. Elle s'en occupait avec la même vivacité que cinquante ans auparavant (1664). Comme alors, elle exposait les besoins du sanctuaire; comme alors, et plus encore, elle oubliait fa-

(1) Machab. 2.
(2) *Mémoires* de M. Gaillard.

cilement de donner à son corps, même l'insipide nourriture de chaque jour, pour entretenir ceux qui avaient besoin de ses conseils. Sa réputation plus étendue la mettait dans la nécessité de voir plus de monde; à cette époque encore, elle ne donnait au sommeil que deux heures par nuit, et sur le froid plancher de sa chambre, le reste était employé à prier pour les pécheurs; à l'exemple du grand Apôtre, dont elle partageait les ardeurs et les priviléges, elle ne *cessait* d'exhorter, *d'avertir avec larmes* chacun en particulier, et de les recommander à Dieu. Ses communications avec le ciel continuaient. Elle puisait, dans ses entretiens avec la bonne Mère, la force surnaturelle qui suppléait à la débilité inséparable de l'âge, et qui lui rendait agréables ses travaux continuels, semblable au cygne dont la voix, disent les naturalistes, n'est jamais plus douce et plus mélodieuse, que lorsqu'il touche à sa fin; ses exhortations n'avaient jamais été aussi touchantes et aussi enflammées, ses sollicitudes plus épurées et son cœur plus avide de la sanctification des âmes. Bien loin de se regarder comme dispensée d'y travailler activement, par la raison que les prêtres, alors attachés au sanctuaire, s'en occupaient sans relâche, elle redoublait d'efforts, afin, disait-elle, de réparer le temps perdu, où elle n'avait pu s'y employer efficacement au gré de ses désirs Elle parlait du ciel comme un Séraphin; elle charmait et entraînait tous ceux qui pouvait l'entendre; ces paroles étaient imprégnées d'un parfum céleste, et sa voix devenait comme un écho de la patrie bienheureuse, vers laquelle son âme semblait toujours prête à s'envoler.

Cependant ses forces l'abandonnaient, et tandis que son cœur eût voulu embrasser le monde entier, pour le purifier et le donner à Dieu, son corps succombait à tant de fatigues. L'heure de la récompense et de la suprême victoire approchait, et l'angélique bergère

était un fruit mûr pour le ciel. Elle avait alors plus de soixante-dix ans, et depuis sa première enfance, ses jours se comptaient par une multitude d'œuvres saintes ; Dieu voulut toutefois soumettre cette belle âme à une épreuve suprême : pendant la dernière année de sa vie, la bergère fut en proie à de continuelles et effroyables souffrances. On le comprend facilement, quand on se rappelle ses incroyables austérités. Elle fut en même temps privée des consolations qu'elle avait trouvées jusqu'alors, dans les apparitions de la Sainte Vierge et des Anges Elle supporta avec une résignation héroïque ces souffrances cruelles, et cette privation plus cruelle que ses souffrances; quelques années avant, elle avait voulu faire une confession générale, qui ne devait pas être difficile, et Marie, qui aime tant à tenir ses plus chers enfants dans l'humilité, avait adressé à une personne de confiance, pour l'aider à faire son examen, cette fille merveilleuse, qui avait elle-même la vue du secret des consciences, et qui avait été l'oracle de tant de milliers d'autres.

Elle sortait toutefois encore et se rendait à l'église, appuyée sur ses amies ou sur les femmes en pèlerinage au Laus, et qui se disputaient le bonheur de l'accompagner. Comme l'Apôtre bien-aimé, porté dans son extrême vieillesse, sur les bras de ses disciples, ne les entretenait que de charité et d'amour mutuel ; ainsi la bergère ne cessait de recommander l'amour de Jésus et de Marie, dont son cœur était comme un foyer. bien que privée de la vue de sa bonne Mère. Elle répondait avec bonté à ceux qui venaient la consulter, et qui, trop souvent, aigrissaient ses douleurs par leur importunité et leur indiscrétion, s'estimant heureuse de ce surcroît de peine, pourvu qu'elle pût parler de Dieu. Sa grande consolation consistait à s'entretenir avec Jésus-Christ, ou à le recevoir par la sainte communion. Elle gémissait amèrement

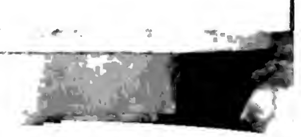
et se plaignait de n'avoir rien fait pour lui.... Mais sa confiance était entière en ses mérites infinis.

A la fin de novembre 1718, elle fut même privée de la douce consolation d'aller à l'église; les plaies causées par ses macérations s'étaient presque toutes rouvertes, et elle ne pouvait plus se soutenir; d'un autre côté, le démon la persécutait avec fureur, ainsi qu'elle en avait été prévenue par l'Ange, plusieurs années auparavant, afin de désoler sa patience. Mais une main invisible la soutenait et achevait de rendre ses vertus dignes d'être associées à celle des Anges; sa prière était à peu près continuelle et se composait d'actes de résignation, de foi, de confiance, de charité, de désirs de voir Dieu, de pénitence et d'humilité; ses aridités, ses luttes intérieures contre le démon, jointes à la vivacité de ses souffrances, ne lui faisaient rien perdre de sa sérénité. Elle avait recommandé à quelqu'un de l'avertir, si on remarquait en elle quelque impatience, même involontaire. Mais on n'eut jamais d'autre avis à lui donner, que pour la détourner de sa trop grande application à Dieu. Lors même qu'on n'osait plus la faire parler pour recevoir ses conseils, on allait encore apprendre, auprès de son lit de douleurs, la patience et le pur abandon à Dieu. Elle acceptait en souriant les remèdes les plus dégoûtants, dont elle savait bien l'inutilité, mais elle voulait être obéissante jusqu'à la mort, et on ne pouvait rien lui prescrire de plus amer et de plus poignant, que les racines dont elle avait fait son aliment, et les macérations dont elle s'était accablée durant sa vie. Elle n'était délicate que sur un point, celui de cette parfaite modestie, dont elle avait été si jalouse, depuis sa plus tendre enfance, et qu'elle conservera toujours plus pure jusqu'au dernier moment.

Enfin, un ange vint lui annoncer le jour de sa mort; cette nouvelle la fit tressaillir de bonheur. La présence

du messager céleste dissipa soudainement toutes les terreurs dont l'esprit de ténèbres remplissait son âme, et la peine qu'elle avait éprouvée durant ses longues privations. Une douce clarté vint illuminer ses puissances, et faire couler comme un arôme divin dans son cœur; ce fut dans son intérieur une transformation complète, qui réagit même sur ses organes. Dès ce moment elle n'était plus de la terre, ce n'était que transports, que saints élans vers le ciel. Elle ne voulait plus entendre parler de rien de ce que le temps détruit; quelqu'un lui ayant dit que sa maladie n'était pas désespérée, et qu'elle pourrait guérir encore : « Ah ! « s'écria-t-elle, priez Dieu qu'il me préserve de ce mal- « heur. » Le jour de Noël 1718, elle reçut le saint viatique et l'extrême-onction, avec une surabondance de joie, et ces désirs brûlants d'une âme qui ne soupire plus qu'après le moment où sera déchiré le dernier voile, qui lui cache son bien aimé. Le 28, fête des saints Innocents, la glorieuse Vierge daigna lui apparaître; on eût dit qu'elle voulait mettre le sceau à cette longue suite de tendresses, qu'elle avait témoignées à sa bergère chérie; ce fut, pour ainsi parler, entre les bras de sa bonne Mère, que Benoîte rendit son dernier soupir, le même jour, vers le soir. Le parfum délicieux, qui était le signe de la présence de Marie, embauma toute la chambre, et fut regardé par les assistants, comme un symbole de l'innocence de la bergère, ainsi que de l'odeur sanctifiante que ses vertus avaient répandue et devaient répandre encore. Elle était âgée de 71 ans 3 mois; dont 56 employés à fonder et à défendre l'œuvre sainte dont Marie l'avait chargée.

A peine eut-elle expiré, qu'on fut contraint de porter son corps à l'église, pour prévenir ceux qui avaient résolu de l'enlever; ce qui serait sans doute arrivé, si, par le conseil de son directeur, elle n'avait fait un tes-



tament, à cette seule fin d'élire sa sépulture dane l'église du Laus. Le lendemain il y eut au Laus un concours immense, malgré la rigueur de la saison, et la neige tombée en si grande abondance pendant la nuit, que les chemins étaient presques impraticables.

Cette mort, juste sujet d'allégresse dans le ciel, fit répandre bien des larmes sur la terre. Les riches et les pauvres pleurèrent également cette fille angélique parce qu'elle avait été pour tous un instrument de sanctification. Le clergé des paroisses environnantes, à grande distance même, était accouru avec les fidèles : on ne croyait pas pouvoir faire trop pour celle qui avait été sur la terre la confidente de la Reine du ciel, et comme la dépositaire de ses miséricordes. Toutes ces populations se pressaient autour de son cercueil, et voulaient voir encore une fois leur mère et leur grande consolatrice ici-bas. C'était sur tous les visages un mélange de tristesse et de vénération profonde. On se disputait le bonheur de faire toucher à son corps ou à ses vêtements des chapelets, des croix, des médailles ; ses meubles les plus usés étaient partagés et enviés comme des reliques, qui devaient communiquer quelque chose de ses vertus. On ne se consolait de sa mort que par l'espérance d'avoir une protectrice dans le ciel, qui aimerait et se rappellerait ces pauvres pécheurs qu'elle avait tant aimés et ramenés à Dieu, par tant de fatigues sur la terre. Ceux qui, par ses exhortations, avaient été retirés du vice, ou avaient obtenu quelque grâce particulière par ses prières, éclataient en sanglots et se regardaient comme abandonnés.

Après la messe célébrée pour elle, quoique l'on eût la ferme confiance qu'elle jouissait déjà de la gloire, son corps fut déposé dans le caveau creusé dans le sanctuaire, un peu en avant du maître-hôtel, le même sur lequel la Sainte Vierge lui avait apparu la première fois. Il était juste qu'elle eût seule le privilége

de reposer dans ce sanctuaire vénéré et si près de son ineffable Mère. On grava sur la pierre sépulcrale cette inscription toute simple :

TOMBEAU DE LA SŒUR BENOITE
MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ
LE 28 DÉCEMBRE 1718 (1).

Selon la tradition du lieu, on ouvrit cette tombe il y a quatre-vingts ans environ, et le corps de la bergère fut trouvé sans aucune trace de décomposition. C'est par de semblables merveilles que Dieu récompense quelquefois, dès ici-bas, l'innocence et la pureté de la vie, et justifie les autres merveilles qu'il a daigné opérer par l'organe de ses amis.

---

(1) On donnait à la bergère le nom de *Sœur Benoîte*, parce qu'elle était agrégée au tiers-ordre de Saint-Dominique. On voit par les éloges donnés à sa mémoire, par les religieux Dominicains, qu'ils la regardaient comme un des ornements de leur tiers-ordre.

CHAPITRE XXII.

Du Pèlerinage de Notre-Dame du Laus, depuis la mort de la sœur Benoite jusqu'à nos jours.

La bienheureuse sœur Benoîte n'était plus, mais l'œuvre, fondée par son héroïque dévouement, devait lui survivre, puisqu'il lui avait été assuré par l'Ange que *ses os feraient des miracles, et que le pèlerinage serait plus florissant après sa mort que de son vivant*. Son esprit, ses œuvres, le souvenir récent de ses rares vertus animaient encore tout à Notre-Dame. Les Pèlerins qui, depuis l'établissement de cette grande cour de miséricorde ouverte aux pécheurs, avaient fréquenté le sanctuaire, continuèrent à s'y rendre. Ils ne pouvaient plus consulter la bergère, mais ils pouvaient prier sur sa tombe, baiser avec une ardente piété, ainsi que nous l'avons vu, la pierre tumulaire qui la recouvre, et la sainte fille de Marie disait à leur cœur, du fond de cette tombe, ou plutôt du haut du ciel, ce qu'elle ne disait plus à leur oreille, et ne se faisait pas entendre moins efficacement.

Rien n'était changé au fond. La bonne Mère était l'âme et la fin des concours; continuant à répandre, sur ceux qu'elle attirait dans ce saint asile, l'esprit de componction et d'amour. Cette *Vierge très-prudente* avait pourvu à la stabilité de son ouvrage. Six ans avant d'appeler au repos des justes sa bergère chérie, elle avait fait placer au Laus, pour le diriger, le pieux M. Berthet, son digne émule M. Salvador, et trois autres prêtres de leur congrégation; hommes de cœur et de tête, animés de la ferveur qui distingue les œuvres naissantes (leur fondation ne datait que de 1699,) et

tous consacrés par vœu à procurer la gloire de Jésus et de Marie, par la conversion des pécheurs. La fin de leur institut était absolument la même que celle du Laus, avec la seule différence que, dans le sanctuaire du Laus, ils trouvaient cette grâce privilégiée qui agit si efficacement sur les âmes, prévient et abrège singulièrement le travail des ouvriers apostoliques. Aussi, s'attachèrent-ils, avec un zèle extraordinaire, à cultiver un champ d'une si prodigieuse fécondité. Ils avaient recueilli toutes les traditions, et pu entendre, de la bouche même de la bergère, les moindres particularités relatives au dessein de Marie. Ils avaient tout ce qu'il fallait pour seconder à leur tour ce dessein, et succéder dignement à sa fondatrice. Vertus apostoliques, talents, expérience, vigueur de l'âge, désintéressement, unité de direction, mission régulière de l'autorité ecclésiastique, revenu suffisant à leurs besoins, et à ceux de la sainte chapelle.

D'un autre côté, la Mère de Dieu avait définitivement rendu la paix au sanctuaire. Il devait être assez clair, pour qui voulait voir, qu'une œuvre battue de toutes les tempêtes, durant un demi siècle, et qui n'avait pu être entamée, quoique dépourvue de tout secours humain, était une œuvre divine. Les supérieurs ecclésiastiques d'Embrun avaient reconnu leurs méprises; Marie s'était servie des excès même des jansénistes pour obtenir ce résultat, et comme la persécution des Galère, des Maximien, la plus longue et la plus féroce de toutes contre le christianisme, avait abouti à la conversion de Constantin et à la paix de l'Eglise, les intrigues et les désordres extrêmes des hérétiques avaient ouvert les yeux aux plus prévenus, et amené l'administration d'Embrun à préparer à Benoîte des successeurs capables de continuer sa sainte entreprise. Adorable conduite de Dieu, que vous méritez de vénération !

Ainsi l'œuvre du pèlerinage rentrait dans les voies ordinaires. Les dons merveilleux, les priviléges, les révélations, etc., étaient nécessaires à la bergère, parce qu'il faut produire des moyens extraordinaires; pour justifier une mission extraordinaire, c'est ainsi que Dieu en a constamment agi, depuis l'origine des temps. Mais l'œuvre une fois régulièrement établie et approuvée par l'autorité légitime, n'avait plus qu'à jouir du droit commun, et à donner les résultats qu'avait en vue la divine Marie, en l'instituant.

C'est en effet ce qui arriva, et ce qu'atteste l'auteur contemporain qui, le premier, publia, en 1736, l'histoire du sanctuaire et de la bergère (1). « On y voit « aborder les mêmes processions, dit-il, et la même « affluence du peuple; la très-sainte Vierge y accorde « la même protection; on y reçoit toujours de nou- « velles grâces, soit de guérisons, soit de conver- « sions éclatantes; on y voit venir plusieurs personnes « faire des neuvaines, pour rendre gloire à Dieu et re- « mercier la très-sainte Vierge des maux dont elles ont « été miraculeusement délivrées, ou des périls évi- « dents d'où elles ont été retirées. » « Les paroisses, « ajoute un autre narrateur, qui s'étaient comme « vouées à Marie, venaient fidèlement chaque année « acquitter leur vœu, et celles qui éprouvaient quelque « nécessité, ou qui voulaient avoir part aux bénédic- « tions que recueillaient les premières, y venaient aus- « si rendre leurs hommages à la Reine du ciel. »

Parmi les guérisons miraculeuses de cette époque, il y en eut une qui produisit une sensation profonde et dont nous conservons encore un monument authentique; ce fut celle d'une religieuse ursuline, sœur de M. Despreaux, conseiller au parlement d'Aix, et seigneur de la baronnie d'Avançon. Cette jeune per-

(1) *Recueil historique*, page 112.

sonne était, depuis plusieurs années, dans un état de mutisme absolu, atteinte de paralysie dans la moitié de son corps, et sujette à des mouvements convulsifs effrayants. Les médecins avaient jugé sa maladie incurable ; en 1720, sa famille se retira en Dauphiné, pour échapper à la contagion qui désolait la Provence. La pauvre infirme suivit les siens, placée dans une chaise à porteurs, et toute la famille s'arrêta au château de Jarjayes, à deux lieues de Gap. On voulait porter la malade au Laus, mais son état ne le permit pas. Ses parents y vinrent faire leur dévotion pour elle, et emportèrent à leur retour de l'huile de la lampe, dont ils formèrent sur elle plusieurs signes de croix, la recommandant de nouveau, avec une foi vive, à la protection de Marie.

Le lendemain, à neuf heures, pendant que l'on célébrait la sainte messe au Laus pour la malade, elle se trouva tout à coup guérie ; elle se leva, parla et marcha librement. Ce fut une joie extrême pour toute la famille. Un *Te Deum* solennel fut chanté dans la chapelle du château. M. de Malissoles, évêque de Gap, attendu que Jarjayes était de son diocèse, fit constater juridiquement le miracle par son vicaire général Claude de Pina (1). La famille Despreaux donna à l'église du Laus un devant d'autel, qui s'y voit encore, dont le fond en soie est richement brodé en fil d'or. Au milieu se trouve un *Agnus Dei*, broderie en argent, et, autour de l'*Agnus Dei*, cette légende : ***Manus, a Dei parâ paralisi liberata, contexuit, obtulit.*** « La main, guérie de paralysie par la Mère de « Dieu, a brodé et offert. »

On conserve dans l'église du Laus plusieurs tableaux (*ex voto*) de différentes dates, et plusieurs du dix-huitième siècle, comme des attestations successives

(1) Le procès-verbal est du 18 mai 1721.

des guérisons miraculeuses, qui y avaient lieu chaque année. Malheureusement, le plus grand nombre de ses pieux monuments ont été enlevés en 92, et un plus grand nombre de ceux qui avaient reçu des grâces merveilleuses, n'en ont laissé d'autre témoignage que celui de leur reconnaissance envers leur divine bienfaitrice. Il en était alors comme aujourd'hui : il ne s'écoule guère d'années, nous l'affirmons sans crainte d'être démenti, où nous ne soyons témoins de quelque guérison miraculeuse et instantanée, et où plusieurs personnes aussi ne viennent nous dire : « J'a-« vais telle infirmité, ou tel membre de ma famille « était dangereusement malade et abandonné des mé-« decins ; nous nous sommes *promis* à Notre-Dame « du Laus, et nous avons été de suite guéris ; veuil-« lez acquitter une messe, en actions de grâces. » D'autres disent : « Je me trouvais dans un péril où je « devais nécessairement perdre la vie, ou la santé, ou « la raison, ou la meilleure partie de mes biens ; je « me suis recommandé à la bonne Mère, et j'ai été « préservé ; je veux faire brûler un cierge devant la « Sainte Vierge, et lui donner quelque chose en re-« connaissance. » Ce *quelque chose* est souvent un objet de *cinquante centimes*, mais qui doit être bien précieux aux yeux de l'auguste Mère, en raison de la fortune de ceux qui l'offrent, et surtout des dispositions qui l'accompagnent ; car il est rare, quoique les accidents ayant eu lieu depuis sept, huit ou dix mois, que ces pauvres gens ne témoignent par leurs larmes, par la vivacité de leurs gestes, en levant les yeux et les mains au ciel, combien ils sont encore fortement impressionnés. D'autres, enfin, n'ont pas même l'occasion ou le temps de parler à un missionnaire en particulier, dans les grands concours, et ils rendent leurs vœux, sans même en indiquer l'objet.

Ainsi le dessein que la Mère de Dieu avait exprimé

à la bergère un siècle auparavant, s'accomplissait paisiblement, à travers les âges. Trois générations étaient déjà venues recueillir la grâce qui leur était offerte avec effusion, dans ce sanctuaire béni, et celles qui leur succédaient héritaient de leur piété et de leurs saints usages. En aucun temps, il est vrai, les *pécheurs*, les *pécheresses* et les *indigents* spirituels n'ont manqué, pour donner lieu à la miséricorde de Marie, de s'exercer sur eux. Mais c'était justement pour leur préparer un refuge, contre la justice de Dieu, que la Mère de miséricorde avait fondé le pèlerinage. A cette époque, les fidèles avaient un besoin plus pressant d'être ranimés et prémunis; car, vers la fin de ce malheureux siècle dernier, la foi diminuait, et les mœurs se relâchaient visiblement, jusque dans les contrées les plus reculées. D'un côté, l'impiété et l'immoralité; de l'autre, les abus et les scandales creusaient cet abîme effrayant, où tout devait s'engloutir quelques années plus tard.

Alors, comme à son origine, l'œuvre sainte luttait dans les limites, hélas! tro étroites où elle était resserrée, contre les torrents fangeux de l'irréligion et de la licence, qui allaient toujours grossissant; pendant l'hiver, les zélés religieux, gardiens du sanctuaire, se répandaient dans les paroisses du diocèse et s'efforçaient de rallumer le feu de la charité, éteint dans le cœur de plusieurs. Dieu bénissait leurs travaux et récompensait leur zèle, par un renouvellement complet, dans un grand nombre d'âmes. Au retour de la belle saison, ils travaillaient à raviver la foi dans cette multitude de pèlerins qui se rendaient au Laus, de leur faire aimer et pratiquer les vertus chrétiennes, qui allaient être si rudement éprouvées, et ils ne le faisaient pas sans fruit.

Mais la contagion était trop générale en ce temps de décadence, et quelques branches encore verdoyan-



tes n'empêchait pas que l'arbre ne fût profondément altéré dans ses racines. Dieu qui punit souvent des désordres ordinaires par des désordres extrêmes, se préparait à donner à l'esprit du mal de prévaloir, et de venger sa justice et sa patience, lassées de tant de résistances.

La révolution de 89 éclata. Les pères de Sainte-Garde tinrent tête à l'orage, pendant deux ans, au fond de leur paisible solitude, et demeurèrent à leur poste, malgré les tentatives de quelques misérables des environs, pour les intimider. Les fidèles continuaient à venir implorer Marie, et ces bons religieux continuaient, de leur côté, à seconder leurs pieux désirs. Mais, en 1791, le dimanche du saint Rosaire et jour de concours, eut lieu, dans l'église, une de ces scènes qu'on ne retrace qu'en frémissant.

De par l'autorité révolutionnaire, le Laus fut envahi à main armée, par une troupe de forcenés, ivres d'impiété et affamés de pillage. Ils eurent bientôt répandu partout l'épouvante et la consternation; par un reste de je ne sais quoi (car les barbares d'aucun pays ne se piquent de logique), cette horde laissa terminer la messe, à ceux des pères qui se trouvaient à l'autel, au moment qu'elle entra dans l'église; ceux qui étaient dans leurs confessionnaux en furent brutalement arrachés; quelques moments après, ces vénérables religieux furent contraints d'abandonner leur maison et l'église à ces furieux; on ne leur permit pas même de rentrer dans leurs chambres; à peine si on leur laissa emporter un bréviaire. Ils se dispersèrent en bénissant leurs persécuteurs, et en consolant une foule de fidèles, touchés de leur malheur, qui les accompagnaient en pleurant. Alors les nouveaux vandales donnèrent un libre cours à leur rage de dévastations sacriléges. Tandis qu'une partie de la bande forçait les portes ou escaladait les fenêtres du couvent, pénétrait dans la

bibliothèque et les appartements, pillait et s'appropriait ce qui convenait à chacun, l'autre dévastait l'église ; ornements, vases sacrés, linge, trésor, objets précieux, tout fut enlevé en un instant. La statue miraculeuse de la divine Marie, placée derrière le sanctuaire et revêtue d'une robe richement brodée, fut dépouillée et laissée dans un état complet de nudité ; par respect, un paysan du lieu enveloppa cette image sacrée dans quelques feuilles de papier. La plupart des tableaux et des *ex voto* furent entassés sur la place, devant l'église, et brûlés. (Les philosophes en guenilles et leurs dignes chefs savent aussi faire des auto-da-fé!...) Ils voulaient même enlever la cloche, donnée à la bergère par M. Tigot, en 1692 ; mais les habitants, revenus de leur première frayeur, trouvèrent enfin une lueur d'énergie, et dirent à l'agent du district que « ceux qui monteraient au clocher en des« cendraient plus vite qu'ils n'y seraient montés. » Ce mot suffit pour intimider ces lâches, et la cloche leur a été conservée.

Après cette orgie sacrilége en vint une autre qui devait clore dignement la journée. Toutes les provisions de la maison devinrent la pâture de la horde, qui n'avait plus rien à piller. Après s'être gorgés et enivrés à loisir, et avoir chanté leur facile victoire, ils jetèrent contre les murs et brisèrent ce qu'ils n'avaient pu ni dévorer ni emporter. Ils démolirent ou firent démolir les oratoires dressés dans le vallon, et purgèrent enfin le village de leur odieuse présence (1).

(1) Tous les immeubles de la sainte chapelle furent vendus par le district. Elle possédait, outre le couvent, la vaste maison au-dessus de l'église et toutes les terres attenantes ; une autre maison au bas du village, appelée le *Grand logis* (ces deux maisons avaient été bâties pour recevoir les pèlerins) ; plus la maison curiale dite au-

Mais si la révolution eut le pouvoir de piller les richesses et de proscrire la vertu, il ne lui fut pas donné de dépouiller le sanctuaire du Laus de la vénération et de la confiance des peuples. En ces jours mauvais, les chrétiens, restés fidèles aux saintes pratiques de la foi, venaient épancher leurs prières avec leurs douleurs, aux pieds de celle qui est le *secours des chrétiens et la consolatrice des affligés*; ce n'était pas seulement ceux des environs, mais des infirmes, des malades venus de loin qui faisaient leur neuvaine, dans ce sanctuaire désolé, et profané par la présence d'un intrus. Leur confiance en Marie était profondément attristée, par le spectacle déchirant qu'ils avaient sous les yeux, mais nullement refroidie. Ils ne sollicitaient qu'avec plus d'instance leur guérison et les grâces, dont ils sentaient le besoin : l'humiliation même et le silence de ce sanctuaire, autrefois si vivant et si glorieux, ne leur laissait pas croire que Marie fût moins puissante et moins libérale.

Il y eut même en ce temps-là une manifestation religieuse, solennelle et digne de la foi des temps anciens. Une sécheresse brûlante désolait la paroisse de

---

jourd'hui l'*hospice*, et des propriétés assez considérables. Tout cela fut vendu à vil prix. On en peut juger par celui de l'église, qui fut achetée cinq cents francs ! ! ! par un paysan de Saint-André-les-Embrun.

Le couvent et une partie des terres contiguës furent achetés par MM. Raymond frères, dont l'un fut curé de Labâtie-Neuve, et l'autre se fixa au Laus pendant le reste de la révolution. Ce dernier est mort curé de Thallard, et avait hérité de la portion de son frère aîné. Dieu qui fait servir même les passions des hommes au bien général, permit que, vingt ans plus tard, ce bon curé se mît à la discrétion d'un habile imposteur, qui exploita si bien sa crédulité et sa fortune, qu'en 1817 il fut obligé, pour payer ses dettes, de vendre au diocèse ses propriétés du Laus.

Réalon, et tout espoir de récolte semblait perdu pour ses malheureux habitants. Selon leur antique usage, ils résolurent de venir processionnellement au Laus, demander, par l'intercession de la Sainte Vierge, la cessation du fléau. Le district crut devoir céder à un vœu unanime et énergiquement exprimé. Il permit la procession. Ce fut assurément un sublime spectacle que celui de tout un peuple s'avançant vers le sanctuaire du Laus, dans une pompe religieuse, et au chant des hymnes sacrées, à travers leurs concitoyens égarés par l'impiété, ou tyranniquement opprimés par elle. Le ciel devait récompenser cette piété courageuse. Aussi une pluie abondante vint combler les vœux de ce peuple fidèle, et rendre à la terre sa fertilité.

Cependant Dieu se souvint de ses anciennes miséricordes, sur cette France, purifiée par le sang de tant de martyrs. La tempête révolutionnaire avait cessé, le calme commençait à se rétablir, et les églises furent rendus au culte. La religion put encore appeler ses enfants au pied des autels, et leur prodiguer les douces consolations dont elle seule a le secret. En 1802, le saint et vénérable Mgr Miollis, évêque de Digne, d'où le Laus dépendait alors (1), racheta à ses frais, la maison curiale et l'église pour une somme de six cents francs, et les donna à la fabrique, rouvrit le sanctuaire à la piété des populations. Le P. Jouvent, un des anciens religieux de Sainte-Garde, dispersés en 1791, et qui n'avait pas quitté les environs du Laus, administrant les sacrements aux fidèles et les instruisant en secret, au péril de ses jours, rentra dans sa paisible solitude, et fut chargé du service de la chapelle, assisté de M. Jacques et de M. Isoard.

(1) Ce n'est qu'en 1822 que le diocèse de Gap a été retabli, et détaché de celui de Digne.

A peine le sanctuaire fut-il rendu à sa destination, que les fidèles s'y portèrent avec un incroyable empressement; plus le mouvement de leur piété avait été violemment comprimé, plus il éclata, ardent et universel, lorsqu'il put se manifester librement. Des témoins oculaires très-respectables, m'ont assuré qu'en 1804, la foule était si compacte, et l'église tellement jonchée, qu'il n'était pas possible d'arriver au sanctuaire, en entrant par la grande porte. Les trois dignes prêtres dont nous avons parlé accueillaient cette multitude de fidèles, venus de toute part pour se réconcilier avec le ciel, et solliciter la protection de leur bonne mère. Un de ces hommes de Dieu succomba bientôt aux efforts de son zèle (1). Le second (2), voulant se dévouer à l'église d'une manière encore plus généreuse, partit pour les missions étrangères, où il est mort. Restait seulement M. Jouvent, à qui vint s'associer un religieux franciscain, durant quelque temps. C'est à cette époque que le Laus fut érigé en succursale, et confié spécialement à M. Jouvent.

Cependant, malgré son zèle et ses efforts, un seul prêtre ne pouvait suffire au concours des pèlerins, puisque, et nous le voyons de nos yeux, cinq à six prêtres dévoués à l'œuvre, et au fort de l'âge, n'y suffisent qu'à grande peine. Dès lors il fallait s'attendre à voir cette œuvre languir et peut-être entièrement disparaître, faute de prêtres pour la soutenir, après avoir triomphé, pendant près d'un siècle, des attaques dont elle avait été assaillie. Mais la céleste protectrice du Laus veillait sur son béni sanctuaire, et le sauva du danger qui résultait de ce calme plat, comme elle

---

(1) M. Jacques; il voulut être enterré devant le grand portail de l'église, en dehors, *afin*, disait-il dans sa profonde humilité, que tout le *monde fût obligé de marcher sur son corps.*

(2) M. Isoard, du Monêtier-de-Briançon.

l'avait secouru durant les plus violents orages. Cette fois sa puissance parut avec d'autant plus d'éclat, que des hommes éloignés les uns des autres, divisés d'intérêts et d'opinion, servirent ses desseins, sans y songer le moins du monde. Voici comment. Nous laissons parler un des témoins actifs de l'affaire (1).

« Un mandiant passa chez moi à Rabou, dont j'étais curé en 1817, et me dit, que le célèbre chartreux ayant ruiné M. Raymond, curé de Thallard, celui-ci cherchait à vendre ses propriétés du Laus. Frappé de cet avis, qui me sembla venir de la providence, je pensai que les prêtres âgés pourraient ouvrir entre eux une souscription, et acheter le couvent, *pour en faire une maison de retraite*. Je partis le lendemain et je vins faire part de mon plan à M. Paix, alors curé de Gap, et pro-vicaire général pour le département des Hautes-Alpes. M. Paix approuva beaucoup ce projet. Je lui offris alors de monter à cheval, et d'aller moi-même recueillir les souscriptions. Il accepta et m'encouragea de son mieux. Je souscrivis pour cent écus, et mon frère de Laragne, pour pareille somme. En tout, je trouvai sept mille francs, fournis par une soixantaine de prêtres du diocèse de Gap ou d'Embrun. M. Paix fut chargé, à raison de la confiance qu'il inspirait au clergé par ses rares vertus et sa position, de traiter avec M. Raymond. Un jour fut fixé pour nous réunir au Laus. J'y portai moi-même des provisions, car il n'y avait rien. M. Raymond était fort soucieux et préoccupé. Je le consolai, en lui disant qu'il faisait une bonne œuvre en cédant ce local, pour donner un asile aux prêtres, qui ne pouvaient plus travailler, à cause de leurs infirmités ou de leur âge. Enfin, après le dîner, le marché fut conclu.

(1) Rapport de M M.., fait par lui-même, à l'évêché de Gap, en 1839.



M. Paix acheta en son nom, comme procureur-fondé des autres souscripteurs; mais il ne paya que de notre argent. Je ne m'occupai plus de cette affaire, parce qu'elle était entre bonnes mains. M. Paix instruisit Mgr Miollis, évêque de Digne, de ce que nous avions fait. Ce saint Evêque voulut s'associer à la bonne œuvre, ainsi que son digne grand vicaire, M. Arbaud; mais comme plus du tiers des paroisses manquaient encore de curés, et que les prêtres étaient rares, ils pensèrent à placer au Laus, provisoirement, une communauté qui pût desservir le sanctuaire, en réservant, comme de juste, les droits des souscripteurs, qui auraient besoin de s'y retirer plus tard. »

M. de Mazenod, aujourd'hui évêque de Marseille, venait de fonder à Aix une congrégation qui avait les mêmes fins que celle fondée en 1699 par M. Berthet, c'est-à-dire, consacrée à l'œuvre des missions et spécialement dédiée à la Sainte Vierge, par son titre même (Oblats de Marie). L'administration de Digne, de concert avec M. Paix, proposa à M. de Mazenod de donner quelques prêtres de sa congrégation, pour occuper le couvent du Laus, et continuer l'œuvre si utile du pèlerinage. Ces œuvres furent acceptées, et, comme sur l'invitation de l'archevêque d'Embrun, cent cinq ans auparavant, le saint M. Bertet, fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sainte-Garde, était accouru lui-même pour réparer les désastres causés au sanctuaire par les jansénistes. M. de Mazenod, n'écoutant que son zèle pour la gloire de Marie et le salut des âmes, n'hésita pas à quitter sa maison d'Aix, pour se dévouer, avec une ardeur au-dessus de tout éloge, à relever les ruines faites au Laus par la révolution, et à prêcher les premières missions dans cette partie du diocèse.

Les religieux de sa congrégation qui lui succédèrent, animés par de si saints exemples, continuèrent à jus-

tifier la confiance du prélat vénérable qui les y avait appelés. Pendant l'hiver, ils évangélisaient les différentes paroisses du diocèse, et au retour de la belle saison, ils revenaient dans leur solitude, procurer aux pèlerins qui se rendent en foule au sanctuaire de Marie les soins empressés d'une charité riche en miséricorde.

Le Laus doit au zèle actif de ces religieux respectables, secondés par les pieuses largesses des fidèles du diocèse et des pèlerins, des réparations importantes faites à l'église; un clocher très-élevé qui donne au vallon un aspect religieux, et semble porter jusqu'au ciel la gloire de Marie; enfin une grande et belle cloche, dont les sons retentissants et solennels, répétés par mille échos, animent au loin toute la contrée. Par leurs soins, le sanctuaire retrouva son antique splendeur et les ressources nécessaires à la pompe des cérémonies. Bienveillants et généreux envers les pèlerins, ils surent leur adoucir les privations, d'ailleurs inévitables, dans un lieu dépourvu des ressources ordinaires. Dieu versa d'abondantes bénédictions sur leurs travaux, et les dédommagea de leurs fatigues incessantes. Le pèlerinage prit un nouvel essor, de nombreuses conversions ne cessaient de s'y opérer, et ces dernières années ont été témoins de plusieurs guérisons miraculeuses, qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence.

En 1815, vint au Laus une dame de Marseille qui avait le visage dévoré par un chancre affreux; pleine de confiance en la Sainte Vierge, elle commence sa neuvaine avec ferveur, et, à la fin de ses pieux exercices, le chancre qui avait jusque-là résisté à tous les remèdes, disparut entièrement.

En 1816, Catherine Lagier, de Saint-Julien dans le Champsaur, fut aussi guérie, à la fin de sa neuvaine, d'une blessure qui lui causait de très-vives douleurs, et qu'aucun moyen humain n'avait pu adoucir.



En 1817, un homme du canton de Veynes, qu ine pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles, vint au Laus demander sa guérison à la Sainte Vierge. Sa foi ne tarda pas à être récompensée. Le cinquième jour de sa neuvaine, il laissa ses béquilles et put marcher librement.

Nous bornons-là une énumération qu'il nous serait facile de prolonger, en ajoutant aux faits prodigieux que nous venons de citer, ceux qui ont eu lieu, durant le séjour des PP. Oblats de Marie, au Laus, et depuis cette époque. Il nous suffit de rappeler que, depuis que le sanctuaire a été rouvert aux fidèles, chaque année a été marquée par quelque guérison extraordinaire, dont on était redevable à la bienveillante protection de Marie.

Cependant Mgr de Lacroix, évêque de Gap, avait établi dans sa ville épiscopale, en 1838, un corps de missionnaires diocésains, sur le modèle et aux fins de celui que saint Charles, dont il retraçait si bien les vertus, avait réunis à Milan, et de ceux que le cardinal Fesch avait fondé à Lyon, dans l'ancienne maison des Chartreux. Ce vénérable prélat, ayant été transféré à l'archevêché d'Auch, deux ans après, laissa à ses successeurs le soin d'affermir et de développer son œuvre.

Par suite d'arrangements intervenus, en 1841, entre son successeur immédiat, Mgr Rossat, et Mgr Mazenod, supérieur des Oblats de Marie, les missionnaires diocésains ont été placés au Laus pour le service du sanctuaire. Fidèles aux traditions de leurs prédécesseurs vénérés, depuis l'origine de l'œuvre, ils s'efforcent de maintenir le pèlerinage toujours florissant. L'agrandissement de l'église et de la sacristie, des améliorations importantes, des constructions jugées nécessaires, des concours tels qu'ils dépassent les plus prodigieux, qui avaient eu lieu du vivant de la ber-

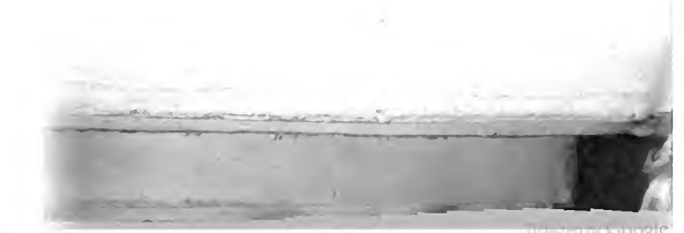


gère (car, en 1847, il y a eu au Laus 109 processions); des secours inespérés et tout providentiels attestent que Marie veille du haut du ciel sur son sanctuaire chéri, et daigne agréer les services de ses serviteurs dévoués. Des aveugles qui ont recouvré la vue, des paralytiques qui, soudainement et sous nos yeux, jettent leurs béquilles et marchent librement, des démoniaques délivrés, d'autres infirmes guéris, des conversions admirables ; les retraites du mois de mai et d'octobre, régularisées et suivies exactement par des centaines de fidèles, sont des témoignages consolants que la divine Mère de miséricorde continue au Laus, selon sa promesse, l'œuvre sainte et utile qu'elle a daigné y fonder.

Les travaux des missionnaires diocésains sont exactement les mêmes que ceux des PP. de Sainte-Garde et des religieux Oblats, soit pendant l'hiver, soit pendant l'été. Ils donnent des missions et des retraites non-seulement dans le diocèse de Gap, mais aussi quelquefois dans ceux de Digne, de Grenoble, de Valence et de Lyon.

Le pèlerinage est fréquenté habituellement par les fidèles des contrées les plus reculées du diocèse, et aussi par les pieux fidèles des diocèses de Digne, de Grenoble, d'Aix, de Valence, de Marseille, d'Avignon, de Fréjus, de Lyon même, de Chambéry, d'Annecy, etc. Parmi les pèlerins, on remarque souvent les personnages les plus distingués par leur position sociale : de hauts fonctionnaires, des magistrats, des militaires des grades les plus élevés, surtout des ecclésiastiques et des prélats, des religieux de divers ordres qui expriment, par les témoignages les plus expressifs, la vénération que leur inspire la sainteté de ce sanctuaire, et sont pleins de reconnaissance, pour ceux qui leur ont procuré l'avantage de le connaître.

En 1836, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy,



passant par Gap pour se rendre en Amérique, voulut mettre ce long voyage sous la protection de Marie. Il se rendit au Laus le 8 septembre, confessa toute la matinée et prêcha à la grand'messe. En 1839, Mgr l'évêque de Belley, et la même année, Mgr l'archevêque d'Aix, vinrent aussi rendre leurs hommages à l'auguste patronne du Laus. Depuis lors, nous y avons vu successivement NN. SS. les évêques de Digne, d'Annecy, et Mgr l'archevêque d'Auch. Les évêques de Gap ne manquent pas d'aller au Laus, chaque année, à divers jours, et le plus souvent à pied, recommander leur diocèse à la Sainte Vierge.

En 1848, nous fûmes agréablement surpris de voir arriver la compagnie des sapeurs du génie, en garnison à Gap, et faisant partie de l'armée des Alpes. Ils entrèrent dans l'église, tambour battant, armes et bagages.. Ils entendirent la sainte messe et l'instruction, suivie de la bénédiction du saint Sacrement, avec un recueillement qui émut vivement les assistants. Ils avaient des choristes choisis, fort bien exercés, et des livres de cantiques. A peine en place dans l'église, ils entonnèrent, après en avoir demandé la permission aux missionnaires, un beau cantique de salut à Marie, puis ils ont continué pendant la messe et à la bénédiction. Les moments de cette journée, autre que ceux des repas et d'une courte récréation, furent tous employés dans l'église à la prière et au chant des cantiques. Les missionnaires leur offrirent des médailles, qu'ils acceptèrent tous avec une vive reconnaissance; plusieurs nous en montrèrent qu'ils portaient sous leurs habits, et pour marquer combien ils étaient peu sensibles au respect-humain, un grand nombre rentra à Gap, avec ces médailles suspendues à leurs habits, à la vue de tout le public. Leurs dignes officiers donnaient l'exemple en tout, et leur capitaine est venu exprès, la veille de son départ, nous remercier du bien

que ce voyage avait fait à sa compagnie. Les hommes qui avaient été retenus alors, par le devoir du service, voulurent venir à leur tour, et furent conduits par un capitaine qui se trouvait absent, quand le gros de la compagnie était venu Il acheta des médailles d'argent, qu'il nous pria de bénir et de distribuer nous-mêmes, devant l'église, à ses hommes réunis. Peu de concours nous ont autant édifiés et consolés. On se figure difficilement avec quelle ardeur naïve et quel respect ces vieux militaires dépouillant tout à coup leur air martial, présentaient en foule leurs mains pour recevoir ces médailles. J'entendais dire aux assistants : « Vraiment, « les soldats français seraient accomplis, si leur foi était « moins comprimée et mieux nourrie. »

CHAPITRE XXIII.

Des Concours.

La fête patronale du Laus est la Nativité de la Sainte Vierge. Il vient, ce jour-là, plusieurs processions, et le concours des fidèles est très considérable. Il l'est beaucoup plus encore aux fêtes de la Pencôte. Celui-ci est le plus important de l'année ; mais pour être moins nombreux, ceux de la Fête-Dieu, de la Saint-Jean, de la Saint-Pierre, du Saint-Rosaire, de l'ouverture et de la clôture des retraites des mois de mai et d'octobre, n'en sont pas moins édifiants. La veille des grands conconcours, arrivent au Laus une multitude de pèlerins qui passent la nuit dans l'église, les uns par esprit de piété, les autres parce qu'ils n'ont pu trouver de logement. Ces nuits passées dans l'église ne sont pas ce qu'il y a de moins intéressant dans le pèlerinage.

Après l'exercice du soir, qui n'est terminé qu'à huit ou neuf heures, les pèlerins qui ne se sont pas confessés, durant la journée, environnent les confessionnaux, et les rangs sont toujours assez pressés. Parmi les autres, quelques-uns prient par groupes et à haute voix, d'autres chantent devant l'image de Marie, ou dans tout autre endroit de l'église. Chacun chante à sa façon et ce qui lui paraît le plus propre à nourrir sa dévotion, mais en toute liberté. Personne ne s'occupe de ce que chante son voisin, ni des formes, ni de l'harmonie On ne songe qu'à célébrer les louanges de Dieu ou de la Sainte Vierge, suivant qu'on l'a appris dans son pays, sans être gêné par ceux qui chantent ailleurs, et sans penser qu'on les gêne. On croit,



en considérant ce spectacle, avoir sous les yeux une image très-imparfaite sans doute, mais réelle, de cette liberté absolue dont les bienheureux jouissent dans le ciel. Une pensée commune les anime tous : celle d'adorer Dieu et d'accomplir sa volonté. Mais la charité parfaite qui les unit laisse à chacun toute latitude d'adorer Dieu, suivant la mesure de sa grâce, sans confusion et sans empiétement. L'usage que chacun fait d'une liberté complète n'est jamais un obstacle pour la liberté d'autrui.

La plupart, accablés par la fatigue de la marche, se laissent gagner au sommeil. On estime heureux ceux qui peuvent avoir pour oreiller un marchepied, ou une place, près de la muraille, pour s'adosser. Le reste est accroupi sur le pavé, et sommeille plus fort et plus tranquillement que certains rois. Une réflexion qui échappe rarement aux observateurs, c'est que, parmi cette multitude de pèlerins, il ne s'échange pas une parole équivoque, pas un geste inconvenant. On voit s'accomplir près de l'autel de Marie, et dans un sens élevé, le mot du prophète (1), annonçant les choses surnaturelles qui auraient lieu, sous le règne du Prince de la paix : « Le loup demeurera avec l'agneau, « et le léopard se couchera près du chevreau ; le veau, « la brebis et le lion seront ensemble, et un tout petit enfant les mènera ; le jeune taureau et l'ours « auront les mêmes pâturages, et leurs petits se re-« poseront l'un près de l'autre. »

Vers minuit on donne le signal, et alors s'organise une procession aux flambeaux. Tous les prêtres qui confessent, dans les diverses parties de l'église, se réunissent et entonnent les litanies de la Sainte Vierge. Ceux qui dormaient s'éveillent, et vont prendre leur place dans les rangs. Chacun se fait un devoir de

(1) Isaïe, XI.



chanter les invocations, ou de répondre. La procession se dirige vers une extrémité du vallon. Ces milliers de voix différentes, répétés par mille échos, publiant en même temps les louanges de Marie, au cœur de la nuit, et au milieu du silence, dans cette profonde solitude, a quelque chose d'ineffable et de solennel. Aussi n'est-il pas rare que plusieurs de ceux qui sont logés dans les maisons du village, se lèvent pour jouir d'un spectacle si propre à saisir l'âme tout entière. Au retour de la procession, un missionnaire monte en chaire et fait un entretien sur quelque sujet édifiant, puis tous les confesseurs reprennent leurs postes, et les chants et les prières particulières recommencent jusqu'au lendemain. La nuit et le jour suivants se passent dans les mêmes exercices. Personne ne se plein de la fatigue. Une sorte d'ivresse surnaturelle empêche de la remarquer. On oublie le besoin de nourriture et de sommeil ; on se fond en sueur, on respire un air chargé de vapeurs épaisses et de poussière, nul n'y fait attention et ne demeure pour cela un quart d'heure de moins dans l'église. La paix et la joie intérieure que l'on goûte tiennent lieu de tout. Ce serait déjà là une preuve sensible de la présence de Marie en ce saint lieu; mais il en est une autre plus consolante encore, ce sont les renouvellements secrets qui s'opèrent dans le cœur et la conduite de tant d'âmes, que Dieu sanctifie par la pénitence.

Le jour de la solennité arrivé, on voit pendant toute la matinée une multitude de fidèles se presser à la sainte table. En même temps surviennent les processions de diverses paroisses. Le nombre varie, mais à certaines époques on en compte douze, dix-huit, et jusqu'à quarante en un seul jour. J'ai été plusieurs fois témoin de semblables concours, et j'avoue qu'aucune expression ne peut rendre l'effet qu'ils produisent sur l'âme. Celui qui eut lieu le jeudi de la Fête-



Dieu (3 juin 1847) dépassa tout ce qu'on avait vu jusque-là.

Dès trois heures du matin, le bourdon, lancé à toute volée, annonçait l'arrivée de neuf processions du diocèse de Digne. Elles se remirent en marche à neuf heures, après avoir fait leur dévotion et pris un peu de repos. Mais bien avant leur départ, et jusqu'à dix heures et demi, le vallon était inondé, par toutes les avenues, de processions qui se suivaient immédiatement. Cinq du côté de l'orient, dix-neuf du côté du nord ou du couchant, seize du côté du midi. Plusieurs de ces processions étaient parties dès la veille et avaient marché toute la nuit. Cette multitude de bannières déployées, ces chants si variés, ce tintement répété de clochettes, qui servait à indiquer les prières à faire, ou les haltes, cette expression de surprise et de bonheur sur tous les visages, ces flots pressés de population, inconnues les unes aux autres, et se réunissant toutes spontanément, autour du sanctuaire de leur divine Mère, pour la bénir et implorer son secours, électrisaient les plus indifférents.... Involontairement on se rappelait les magnifiques images tracées par Isaïe : « *Jetez les yeux autour de vous et* « *regardez*, ô Reine du ciel, *tous ceux-ci se sont* « *réunis et ils sont venus pour vous: vos fils vien-* « *dront de loin, et vos filles surgiront à vos côtés.* « *Alors vous verrez et vous serez inondée, votre cœur* « *sera dans l'admiration et se dilatera à la vue* (non « pas) *de la multitude des nations* (mais) de cette « *multitude* de chrétiens qui vient célébrer vos louan- « ges avec un concert si touchant, et, sans le savoir, « se donnent comme un saint rendez-vous au pied de « votre trône » On se surprenait à répéter ces paroles de Jésus-Christ : « Ils viendront de l'orient et de « l'occident, de l'aquilon et du midi. » Ils venaient en effet, ils affluaient auprès de Marie et de *ses biens*,



le cœur plein de joie et d'espérance, chacun ayant quelque chose à demander.

A l'époque des concours ordinaires, l'affluence est moins considérable. Quand les processions ont fait leur entrée dans l'église, elles vont faire le tour du sanctuaire, ensuite chaque confrérie de pénitents choisit un local autour de l'église, en dehors, et commence à chanter l'office de la Sainte Vierge. Alors on entend célébrer les louanges de cette auguste Mère sur tous les tons. Ici, ce sont les belles paroles de l'invitatoire : *Je vous salue*, *Marie*, *pleine de grâces*, etc., entremêlées des différents versets du psaume *Venite*, etc.; là, on entend réciter des leçons; ailleurs, des psaumes; plus loin, des antiennes ou des répons, qui rappellent si vivement les prérogatives incomparables de la Mère de Dieu. Ce mélange simultané de voix, d'accents et de tons disparates élève l'âme. Un enfant de Marie se trouve heureux d'entendre louer sa céleste Mère par tant de bouches. Volontiers il irait se mêler au divers chœurs qui l'environnent, et répéter avec eux : *Sainte Marie*, *Mère de Dieu*, *priez pour nous*. Du moins il offre à Marie, dans son cœur, les vœux de ces bons villageois, et la félicité des hommages qui lui sont rendus de toute part, et en tant de manières.

CHAPITRE XXIV.

Des retraites telles qu'elles se font aujourd'hui au Laus.

Depuis que le sanctuaire du Laus a été rouvert, les fidèles n'ont cessé d'y faire des *neuvaines*, c'est-à dire d'employer un certain nombre de jours aux exercices de piété, mais séparément et sans aucune réunion commune. Chacun avait ses pratiques particulières et ne suivait que les inspirations de sa dévotion. Ces *neuvaines* ou retraites isolées, dont la durée variait de trois à quinze, et jusqu'à trente jours, produisaient assurément de grands fruits. Cependant les religieux *Oblats de Marie* crurent très-sagement devoir rétablir au Laus les retraites publiques, non point sur le pied où elles étaient au temps de la bergère, mais avec les adoucissements que réclamaient l'altération incontestable des tempéraments, la différence des temps et la manière de les faire, même dans les communautés religieuses.

Les hommes les plus robustes et les plus pieux de notre époque ne pourraient plus supporter, durant huit jours, ce silence absolu, hors le temps des récréations, cette multitude de pratiques pénibles qui se succédaient, en été, depuis trois heures du matin jusqu'à dix du soir, ces jeûnes austères *au pain et à l'eau bouillie, avec un peu de sel pour tout assaisonnement*, en un mot, tout cet assujettissement et cette obéissance enfantine à un supérieur, que les retraitants choisissaient parmi eux. Et cependant cet ordre d'exercices était suivi même par les femmes ! On peut reconnaître, à ce seul rapprochement, combien nous som-



mes déchus de la vigueur, de la simplicité et de la ferveur de nos pères.

Mais, parce qu'on ne pouvait pas obtenir, des fidèles de ce temps ci, les mêmes austérités que de ceux qui avaient précédé, fallait-il ne rien entreprendre, et priver les âmes pieuses ou les pécheurs, qui ont besoin de se renouveler, des avantages immenses qu'ils trouvent dans les exercices d'une retraite publique et nombreuse? Les fervents religieux, qui remirent en vigueur les retraites générales, ne le pensèrent point. Ils savaient trop bien que la discrétion et l'esprit de l'Eglise consistent à proportionner, aux forces de chacun, le fardeau qu'on lui impose, et que d'ailleurs le mérite devant Dieu et le profit spirituel se prennent moins de la multitude, ou de la rigueur des exercices, que de la disposition du cœur et de la générosité, qui les accompagnent.

Il est vrai que ces retraites furent d'abord peu fréquentées, soit parce que les fidèles n'en étaient pas assez prévenus, soit par suite du défaut d'usage qu'on en a dans le monde, ou des faux jugements qu'on en porte. Quelques-uns les regardèrent comme une nouveauté, mais ceux-là seulement qui ne savaient pas les saintes pratiques, autorisées dans le sanctuaire, un siècle avant eux. Et n'en eût-on jamais ouï parler, c'eût été encore une bonne et heureuse nouveauté. De son côté, le démon ne manqua point de susciter des oppositions et des entraves à ces pieuses réunions, d'éveiller des susceptibilités, de créer des fantômes, d'inspirer des craintes chimériques. Malgré tous ses efforts, Marie a daigné bénir cette œuvre et la couvrir de sa protection. L'expérience et le temps ont dissipé bien des préjugés. Le concours des pèlerins, qui viennent y prendre part, va toujours croissant, surtout depuis quelques années. L'église, qui peut renfermer quinze cents personnes, est remplie le jour de la clôture.





C'est désormais une pratique acquise, pour le plus grand nombre, et fixée à des époques invariables.

La retraite du printemps s'ouvre toujours, le premier dimanche du mois de mai, après les vêpres, et se termine le dimanche suivant, dans la soirée, par une consécration à la Sainte Vierge et le discours de clôture.

Celle d'automne s'ouvre le dimanche du Saint-Rosaire (premier du mois d'octobre), et finit le dimanche suivant. Les exercices du jour de clôture sont les mêmes qu'à la retraite du printemps, c'est-à-dire que le dimanche matin a lieu la communion générale, suivie d'une messe d'actions de grâces. Durant tout ce temps, le chant des cantiques choisis, et respirant la plus tendre piété, anime la solennité, et laisse dans les âmes des impressions aussi douces que profondes.

Après les vêpres, commence la procession de la Sainte Vierge, et la consécration à cette divine Mère clot tous les exercices.

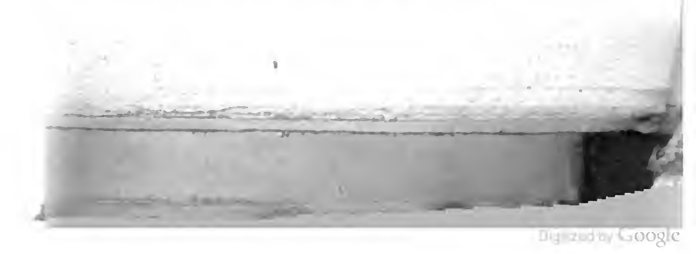
Voici maintenant la règle que l'on y suit et l'ordre des exercices, pendant ces retraites.

A cinq heures du matin, le lever est annoncé au son de la cloche.

A cinq heures et demie, tous les retraitants doivent être réunis dans l'église. Alors un des prêtres chargés de donner les exercices, fait, du haut de la chaire, la prière vocale, et immédiatement après, la méditation, à haute voix, en faveur de ceux qui éprouveraient trop de difficulté à réfléchir, et aussi pour enseigner la méthode pratique de faire oraison. Le sujet se prend ordinairement de la dernière instruction, entendue la veille.

Aussitôt après commence la messe dite *de communauté*, à laquelle tous assistent.

Le temps qui reste, depuis la fin de la messe, jus-



qu'à neuf heures, ainsi que tous les moments qui séparent les exercices publics, sont appelés *temps libre*. On les emploie, soit à prendre un peu de repos, soit à l'examen de conscience, à se confesser, à faire le *chemin de croix*, ou à d'autres prières de dévotion.

Un certain nombre ne quittent guère l'église que pour l'heure des repas, et ils se succèdent de manière que, du matin au soir, il y a constamment du monde devant le Saint-Sacrement, ou aux pieds de la bonne Mère.

A neuf heures, a lieu le second exercice. C'est une instruction sur quelque sujet de morale, propre à faire réfléchir les auditeurs et à les aider à rentrer sérieusement en eux-mêmes.

A la suite de cette instruction, qui dure environ une heure, comme tous les autres exercices, se dit une seconde messe pour les pèlerins qui arrivent chaque jour, et viennent commencer leur retraite dès que leurs travaux leur laissent un peu de loisir. La plupart des retraitants assistent à cette messe. Les autres s'occupent de leur confession ou de lectures pieuses.

A midi, le dîner, dont l'heure est indiquée par l'*Angelus ;* puis la récréation, qui se passe en entretiens de piété ou à de menus travaux d'aiguille, ces retraites n'étant à peu près fréquentées que par des femmes.

A une heure et demie, les choristes se réunissent dans la chapelle derrière le sanctuaire, pour s'exercer au chant des cantiques, dont l'effet, sur les âmes, pendant les missions et les retraites, est assez connu et toujours nouveau.

A deux heures, le troisième exercice. C'est une *conférence* ou entretien familier. On y traite des vertus chrétiennes en particulier, en prenant pour modèle celles de la Sainte Vierge. On y expose l'importance des pratiques de piété, les abus qui s'y rencon-

trent, les moyens de perfection, etc , etc. Des traits choisis dans la vie des saints et dans les exemples toujours vivants de la vénérable sœur Benoîte animent ces conférences et les rendent intéressantes.

De trois heures à six, temps libre, consacré aux divers objets que nous avons indiqués précédemment. Il n'est pas inutile de remarquer que plusieurs environnent les confessionnaux, deux jours entiers, sans trouver le moyen de se confesser, quoique cinq à six prêtres soient constamment appliqués à recevoir les confessions, depuis six heures du matin jusqu'à sept ou huit du soir.

A six heures, le dernier exercice, suivi de la bénédiction du très-saint Sacrement. Dans ce dernier exercice, on s'occupe des fins de l'homme, ou des vérités les plus importantes, ou des dispositions à la réception des sacrements.

Quand tous les exercices sont terminés, alors commencent les cantiques à Marie, devant la statue miraculeuse placée derrière le sanctuaire.

Pendant le chant de ces cantiques, la plupart des retraitants se retirent ; c'est l'heure du souper. Vient ensuite la récréation, qui ne doit pas se prolonger au-delà de neuf heures, et se faire avec recueillement. Le coucher suit immédiatement la récréation.

Le silence n'est prescrit rigoureusement que depuis la récréation du soir jusqu'après le premier exercice du matin ; mais il est souvent recommandé, de même que le recueillement intérieur, sans lequel tous les exercices du dehors sont à peu près inutiles. Je ne sais même si le silence continuel serait possible à deux ou trois cents personnes, d'habitudes et de pays si divers, logées à l'étroit dans sept ou huit maisons séparées, obligées, pour la plupart, de faire leur ordinaire, et si peu façonnées, dans le monde, au joug salutaire de la règle, même avec de la piété d'ailleurs.

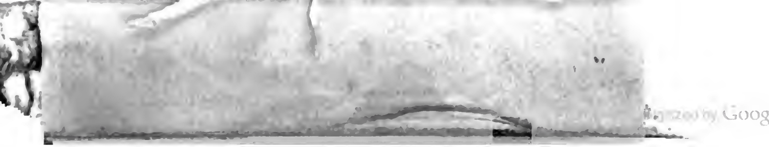


Les retraites qui se faisaient au temps de la bergére étaient beaucoup moins nombreuses parce qu'elles avaient lieu dans les quatre saisons de l'année. Les mœurs et les usages sont bien changés depuis. Cependant on trouve dans les retraites actuelles des merveilles de grâces, et d'inépuisables sources de consolation. Tout s'explique par un mot : les âmes sont aux pieds de la *Mère de la divine grâce.*

On s'attache, dans ces retraites, à donner aux fidèles les habitudes de la vie chrétienne et le goût, la pratique des vertus solides; la haine du péché, quel qu'il soit, l'amour de Jésus et de Marie, le support et la charité du prochain. On s'efforce de leur inspirer la régularité dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, la fidélité à l'oraison et à leurs exercices de piété, un saint détachement des créatures, et tout cet ensemble de dispositions intérieures, sans lesquelles les vertus sont bien fragiles, et sujettes à se démentir à la première occasion

Cette courte exposition suffirait pour convaincre, de l'importance des retraites, les chrétiens qui conservent le désir de leur sanctification. Mais nous ne saurions résister à la douce satisfacton de manifester, du moins en général quelques-unes des grâces privilégiées que les âmes recueillent près de Marie.

En soi, les retraites sont pleines de bénédictions abondantes et deviennent, pour plusieurs, la suprême ressources, sans lesquelles ils ne reviendraient probablement jamais à Dieu. On comprend même sans difficulté la différence qui doit exister, entre des retraites qui sont accompagnées de toutes les sollicitudes ordinaires, et des retraites faites dans un lieu qui nous sépare absolument de tout ce qui nous préoccupe habituellement, où tout parle de Dieu, où, par je ne sais quelle vertu secrète, on se trouve heureusement déchargé de ce qui accablait le plus ailleurs, et en pos-



session d'une liberté intérieure, malheureusement trop rare. Aussi, à l'époque de ces retraites, soit générales, soit particulières, qui ont lieu sous le regard de la divine Mère, voit-on des âmes, accablées jusque-là de tristesse, et d'ennui trouver une douce sérénité. D'autres avaient inutilement lutté pour rompre des habitudes invétérées. Sous l'influence maternelle de Marie, leurs liens se brisent, et les sacrifices, regardés comme impossibles, sont embrassés avec joie. D'autres y viennent, avec toutes les langueurs et les angoisses de la tiédeur; mais aux ardeurs du cœur immaculé de la *Mère du bel amour et de la sainte espérance*, ces léthargiques spirituels se réveillent de leur assoupissement; ils commencent à sentir leur mal, à s'en plaindre et à *vouloir* être guéris.... D'autres, désolées par la malice du démon ou par toute autre cause, y puisent le calme et une paix durable. D'autres, misérablement esclaves d'un funeste respect humain, y obtiennent la force de se dévoiler enfin, et de réparer les malheurs accumulés par une honte déplacée. D'autres avaient jusqu'alors vécu dans d'étranges illusions, ou dans une ignorance incroyable. Pour la première fois, elles descendent dans cet intérieur si négligé, elles sondent ce cœur si inconnu.... Un instinct de grâce les maîtrise et les presse, devant ce miroir des vertus de Marie et de la bergère, exposé à leurs yeux. Elles voient... et se réforment avec reconnaissance. Les âmes ferventes, qui forment le plus grand nombre, redoublent d'ardeur au service de Dieu, et ressentent d'ineffables consolations, dans le silence et le recueillement qu'inspire ce saint lieu.

Ainsi la bonne Mère de Dieu renouvelle et réalise chaque jour, à travers les siècles, la consolante promesse qu'elle a faite en faveur de son béni sanctuaire du Laus. Cet humble asile, *choisi pour la conversion des pécheurs* justifie constamment et pleinement sa destination.

CHAPITRE XXV.

De la grâce privilégiée, attachée au sanctuaire du Laus, et que le dessein de la Sainte Vierge n'a cessé de s'y accomplir jusqu'à ce jour.

Ceux qui, dès le commencement ne croyaient pas aux révélations faites à la bergère, ne manquaient pas de dire, pour détourner les fidèles du sanctuaire, *que la Sainte Vierge nous entend partout.* Mon Dieu ! tout le monde sait que la Sainte Vierge nous entend partout, même sans quitter le coin de notre feu. La grande question est de savoir, si elle juge à propos de nous exaucer, et de se montrer *également* secourable partout. Or des faits nombreux et certains ne laissent point d'incertitude à cet égard. Dieu et la Sainte Vierge répandent leurs bienfaits sur qui ils veulent, où ils veulent, par tel moyen et dans telle mesure qu'ils veulent, sans égard aux vues étroites des hommes; ainsi Dieu est certainement partout, et il n'a daigné se repéler à Moïse que dans le buisson ardent, donner sa loi aux enfants d'Israël que dans le désert, ne recevoir les sacrifices des Juifs que dans le temple de Jérusalem, ne toucher Saül que près des murs de Damas. Il serait trop facile de multiplier les exemples de ce genre.

De même, il a plu à Marie de réserver sa prédilection pour son sanctuaire du Laus, d'y verser habituellement et avec abondance la grâce de conversion, qui n'est qu'ordinaire ailleurs, d'y accorder des prodiges à ceux qui l'invoquent avec confiance; il est au moins inutile de contester et d'en demander les raisons, quoiqu'il ne fût pas impossible d'en fournir; et puis, ne faut-il compter pour rien les fatigues du voyage,



les incommodités du déplacement? Dans une circonstance, une personne qui venait au Laus assez souvent, faisait cet aveu : *Jamais je ne m'en vais, comme je suis venue*, et assurément elle n'y venait pas toujours dans un état de ferveur très-satisfaisant. Si on les recueillait, on aurait par milliers, tous les ans, des aveux semblables. Or, cette grâce particulière, qui se trouve au Laus, n'est point le fait de quelques individus, de certaines occasions rares ou solennelles : elle y est habituellement, et toujours plus ou moins sensible, depuis les premiers jours du pèlerinage. Voici, au témoignage des contemporains, ce qui avait lieu, il y a près de deux siècles : « Il ne se passe pas de jour, « dit l'un d'eux, qu'on n'y reçoive quelque grâce, ou « pour l'âme ou pour le corps (1). Ne quittons pas « l'égise, dit un autre, que nous ne disions quelque « chose, des joies et des consolations que les confes- « seurs et les pénitents reçoivent au tribunal de la ré- « conciliation. C'est une chose qu'on ne saurait expri- « mer.... Elle est au-delà de la connaissance des « hommes ; des gens y viennent de toute part, non- « seulement de France, mais des royaumes étrangers ; « j'en ai confessé un, venu de l'Allemagne, de plus « de deux cents lieues du Laus, qui avait été guéri « d'une fièvre continue, après avoir été abandonné des « médecins, en se recommandant à Notre-Dame du « Laus, et qui était venu exprès rendre son vœu ; « d'autres qui ont demeuré, plusieurs années, sans se « confesser, ou qui, depuis quarante ans, ne se sont « jamais bien confessé, et qui se confessent ici sans « peine ; cependant ils avaient assisté à une infinité de « sermons, prêchés par de grands prédicateurs, pa- « thétiques et persuasifs, sans pouvoir se décider à « quitter leurs mauvaises habitudes, ou à se confesser

(1) Mémoires de M. Grimaud, pour 1665.



« sincèrement, et quand ils sont ici, ils se jettent eux-
« mêmes aux pieds d'un confesseur ; quelques paroles
« simples les touchent et les convertissent ; ils se trou-
« vent entièrement changés et persévèrent comme on
« l'a su de plusieurs.

« Deux saints prêtres, M. Peytieu et M. Hermitte,
« placés au Laus à la même époque, disaient qu'ils
« ne changeraient pas leur confessionnal pour les
« premiers emplois de l'Eglise, tant ils recevaient de
« joie et de consolation de la conversion des pé-
« cheurs, qui était journalière, le Laus étant une
« grande et continuelle mission, où il ne se passe
« pas un jour qu'on n'y reçoive quelque grâce. »

Ce qui suit, du même auteur, est trop intéressant pour le dérober au lecteur. « J'ai eu l'honneur d'y
« goûter ces joies et ces consolations, dès le com-
« mencement de la dévotion, et depuis la mort de
« MM. Peytieu et Hermitte ; alors je passais en cer-
« tain temps quinze heures par jour au confessionnal.
« Que de grâces Dieu versait en ces saints jours. Si
« l'on a de la peine, on reçoit aussi de belles consola-
« tions, et je trouve que MM. Peytieu et Hermitte
« avaient raison de s'exprimer comme ils l'ont fait ;
« car on ne saurait trouver un plaisir plus indicible
« que celui des confesseurs en ce saint lieu, où j'es-
« père, Dieu aidant, passer le reste de mes jours, et
« m'y faire enterrer.

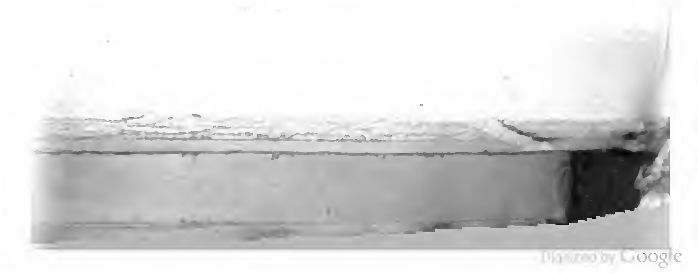
« Les confesseurs bien zélés, qui ont de l'amour
« pour le prochain, reçoivent des consolations par-
« tout, je le sais, car moi-même, quoiqu'un des
« moindres, j'en ai reçu de très grandes ici, et à
« Rome, et ailleurs ; mais quoique Dieu répande ses
« grâces généralement partout, il y a des lieux cepen-
« dant où il les répand plus abondamment qu'en d'au-
« tres, comme on le voit en plusieurs lieux de dévo-



« tion, et surtout au Laus; c'est ce que j'ai expéri-
« menté moi-même.

« Quatre personnes du diocèse de Valence passent
« à Gap, tout exprès pour se confesser à moi ; je passe
« presque tout un vendredi à les entendre, sans trou-
« ver aucune onction ni à elles, ni à moi ; je ne leur
« donne pas l'absolution, et je leur dis à toutes qua-
« tre que j'irai le lendemain, de grand matin, à Notre-
« Dame du Laus avec elles ; qu'elles se préparent
« bien. Chose admirable ! qui me surprend et que je
« ne dois pas taire, pour la gloire de Dieu et la véné-
« ration de ce saint lieu, où Dieu veut être principa-
« lement honoré et sa Mère servie, après que j'eus in-
« voqué le Saint-Esprit pour confesser ces person-
« nes, je trouve une onction toute autre que celle du
« jour précédent ; il en fut de même pour ces person-
« nes, qui étaient plus touchées de l'horreur de leurs
« péchés ; elles s'en retournèrent très-joyeuses des
« grâces que Dieu leur avait faites, par l'intercession
« de la divine Marie.

« Ce que je dis est exactement vrai. Dieu n'aime
« pas le mensonge ; *le Laus non plus n'en a pas be-*
« *soin ; il est assez autorisé, sans dire ce qui n'est*
« *pas*... Je suis même si exact pour cette histoire,
« que, ne me fiant pas aux mémoires qu'on m'a don-
« nés, je ne mets aucun cahier au net que je ne le
« fasse voir à Benoîte, et je trouve bien des choses
« qu'elle réforme, soit en ajoutant, soit en diminuant,
« sur ce qu'elle sait, selon la vérité. J'observerai tou-
« jours cette règle, pour le bien du public et pour évi-
« ter toute erreur ; par une grâce singulière de Dieu,
« cette sainte fille a la mémoire si présente des cho-
« ses, qu'elle s'en souvient comme si la chose était
« arrivée le jour même ; et cependant il y a quarante-
« six ans, depuis 1664 jusqu'en 1710, époque où je
« termine cette histoire, *après que Benoîte l'a corri-*



« *gée, sans que j'y ajoute ou diminue une syllabe*
« *de la vérité; on doit donc ajouter foi à ce que je*
« *dis, qui est la pure vérité.* »

Certes, le témoignage de ce vénérable vieillard, qui a tout vu, pendant un demi siècle, tout examiné avec l'exactitude qu'on vient de voir, est assez respectable pour faire autorité. Or il le renouvelle, en vingt endroits de ses mémoires, d'un ton toujours plus animé. Une expérience aussi longue, obtenant toujours des résultats identiques, se range de soi-même au nombre des faits incontestables. Ce n'est point ici un fait isolé, fugitif, qui surprend un jour et disparaît dans l'oubli: ce n'est pas l'effet de quelques imaginations faciles à s'exalter, ni de certains sentiments extraordinaires, aussitôt éteints que produits; non, c'est une suite de témoignages fondés sur l'expérience de millions de témoins, durant des siècles. Ceux qui ont été rendus dès les premiers temps, sont absolument conformes à ceux du siècle suivant, et ceux-ci, à leur tour, appuient ceux que l'on exprime, tous les jours, jusqu'au moment où j'écris.

Les pèlerins s'écriaient, il y a deux cents ans environ, nous copions: « Vraiment le Laus est le refuge des
« pécheurs; il faut aller là pour se rappeler ses péchés,
« et trouver la vertu qui fait surmonter la honte et
« rompre les liens des habitudes vicieuses; en vérité,
« on sent que Dieu a donné ce lieu à sa sainte Mère,
« pour la conversion des pécheurs. C'est là qu'il les
« prend à sa miséricorde, pourvu qu'ils viennent
« avec la disposition d'en profiter, et quand nous n'a-
« vons pas ces dispositions, il nous les procure par
« l'intercession de Marie (1). »

Les pèlerins d'aujourd'hui, ignorant l'hommage rendu à ce sanctuaire, par leurs dévanciers, disent hau-

(1) *Mémoires* de M. Gaillard.



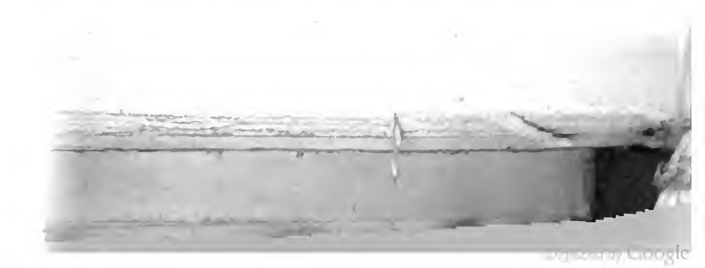
« tement : « Mais qu'est-ce qu'il y a dans ce lieu? dès
« qu'on l'aperçoit on se sent saisi de je ne sais quelle
« impression douce et pieuse; cette impression aug-
« mente en entrant dans l'église; on prie là avec bon-
« heur; une des premières pensées est de s'y fixer
« pour toujours; on est bien dédommagé de ses peines
« et de ses sueurs pour arriver; nous voulons y faire
« des confessions générales, des revues; nous avons
« ici une facilité, une liberté d'esprit et de cœur qui
« n'est pas ailleurs. Que l'on y voit ses péchés hideux!
« que Dieu y est bon! quelle sainte joie! »

A la suite de la dernière retraite, quelqu'un disait :
« Mais pourquoi ne prêche-t-on pas dans nos parois-
« ses comme ici? Le missionnaire interrogé, répondit :
« Dans vos paroisses, on prêche assurément mieux
« qu'ici, seulement il est un prédicateur invisible, qui
« parle plus efficacement au cœur ici, que dans vos
« paroisses. »

Deux faits remarquables, entre mille autres, mon-trent d'une manière sensible qu'une grâce privilégiée est attachée à ce sanctuaire et qu'elle y est toute-puis-sante; pendant vingt ans les jansénistes n'ont rien ou-blié pour détruire la dévotion, ainsi qu'on l'a vu ; mais que peuvent les hommes quand ils entreprennent de faire l'œuvre du démon? Tout au plus fournir aux saints l'occasion de plus pures vertus.

Marie avait parlé; cette puissante protectrice con-tinua de parler à sa pieuse confidente, à la soutenir dans ses épreuves, et à verser la grâce dans son sanc-tuaire, et les pèlerins continuaient, de leur côté, à ve-nir chercher la grâce qui leur était offerte.

Pendant les troubles de la révolution de 93, l'église du Laus fut dépouillée, vendue et fermée.... Des infir-mes, des pèlerins venaient encore chercher un asile auprès de leur divine Mère. Ils priaient devant la porte de l'église!... et leur foi ne restait pas sans récom-



pense ; à peine l'église fut-elle rendue au culte en 1802, que les fidèles s'y précipitèrent en foule. L'impiété déplorable qui faisait déserter la maison de Dieu, dans d'autres paroisses, avait respecté ce saint lieu. Il n'y avait alors que deux ou trois prêtres âgés pour desservir le sanctuaire ; les années suivantes, il n'en restait qu'un seul, et l'ardeur des pèlerins ne se ralentissait pas. Tous ne pouvaient se confesser, mais tous avaient pu honorer Marie, par leur bonne volonté, leurs fatigues et leurs prières.

Depuis que le sanctuaire a été confié à des missionnaires, qui y sont toujours en nombre suffisant, le pèlerinage a repris et dépassé même la splendeur des anciens jours. Aujourd'hui, comme en 1670, on peut dire que c'est le lieu d'une mission continuelle, au moins durant neuf mois de l'année, et cette mission est ouverte habituellement aux fidèles de quinze diocèses, et aux ecclésiastiques ! et le souvenir que tous conservent du séjour qu'ils y ont fait est toujours plus utile et plus consolant.

Les guérisons miraculeuses s'y opèrent tous les ans en assez grand nombre, soit dans le lieu même, soit en se vouant d'ailleurs à Notre-Dame du Laus ; ceux qui ont reçu ces faveurs viennent exactement rendre leurs vœux : ainsi l'assurance, donnée plusieurs fois par la Sainte Vierge à la bergère, ne cesse de se réaliser : *la preuve que je réside en ce lieu et que je veux y être honorée, c'est que les gens continuent à y venir, et à fournir pour l'entretien du sanctuaire, et que les pécheurs s'y convertissent. Si je l'abandonnais, il serait bientôt déserté, et on n'y donnerait plus rien.*

Ah ! pour la gloire de votre divin Fils, qui vous est si chère, et pour votre propre gloire, *continuez*, ô douce et tendre Mère, à *résider en ce lieu !* Souvenez-vous que vous y avez fait à Dieu d'innombrables



et de merveilleuses conquêtes, et qu'on ne vous y a jamais invoquée sans fruit. Souvenez-vous qu'une multitude d'âmes, qui se seraient perdues, y ont trouvé le principe de leur sanctification, et qu'un bien plus grand nombre encore peuvent, jusqu'à la fin des temps, y puiser la grâce de conversion ou celle de persévérance, la paix dans leurs désolations, un remède ou une abondante compensation à tous leurs maux. Souvenez-vous de votre prédilection toute gratuite, pour *ce lieu destiné par vous*, et selon votre parole, *à la conversion des pécheurs*. Regardez toujours en pitié ces pauvres pécheurs, quels qu'ils soient, que vous avez tant aimés, et pour qui vous avez ouvert cet asile de miséricorde. Ils ne sont, de nos jours, ni moins nombreux, ni moins dignes de compassion qu'il y a deux siècles. N'êtes-vous pas toujours leur Mère, et leur grand refuge?... Et puisque Dieu veut *accorder à vos prières ce qu'il refuse souvent aux nôtres, afin de nous apprendre à vous honorer, comme dispensatrice universelle de ses grâces* (1), que deviendrons-nous si votre protection, si merveilleusement efficace en ce saint lieu, vient à nous manquer? Où trouver ailleurs une avocate plus puissante, une protectrice plus en crédit, une intercession plus sûre, une Mère plus compatissante? N'êtes-vous plus, ô Marie, *la vierge puissante, la vierge clémente, la vierge fidèle*, la souveraine gracieuse de cette terre privilégiée? N'oubliez pas, nous vous en supplions, les rudes et longs travaux, les terribles combats, les larmes, les souffances et la fidélité de votre bergère chérie, pour établir ce pèlerinage précieux, non plus que ses ardents désirs de le voir perpétuer, pour le salut des âmes. Mon-

(1) Multa petuntur à Deo nec obtinentur quæ petuntur à Mariâ et obtinentur; quia Deus eam sic decrevit honorare, ut sciant homines omnia per ipsam obtinere posse (S. Anselm.)

trez-vous, toujours ici, la *Mère de la divine grâce*, toujours dépositaire, dispensatrice, généreuse des trésors célestes, toujours bienveillante, toujours secourable, toujours *notre joie, notre douceur, notre espérance, notre bonne Mère*, et que les générations futures ne cessent de *vous proclamer* non-seulement *heureuse*, mais incomparable, en bonté et en miséricorde, envers vos enfants.

TABLE.



FIN DE LA TABLE

DIGNE. — IMPRIMERIE REPOS.

